

Dorothy M. Johnson

Contrée indienne

10
18

domaine étranger



Du même auteur
dans la collection 10/18
LA COLLINE DES POTENCES, N° 2376

CONTRÉE INDIENNE

PAR

DOROTHY M. JOHNSON

Traduit de l'américain
par Liliane SZTAJN

10|18

*« Domaine étranger »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

JEAN-CLAUDE LATTÈS

Si vous désirez être régulièrement tenu au courant
de nos publications, écrivez-nous :

Éditions 10/18
12, avenue d'Italie
75627 Paris Cedex 13

Titre original :
Indian Country

© Dorothy M. Johnson, 1979.
© Jean-Claude Lattès, 1986
pour la traduction française.
ISBN 2-264-01908-5

Flamme sur la plaine

Le dimanche matin, un chef sioux nommé Little crow, portant les vêtements sobres d'un homme blanc, assista au service religieux de l'agence de Lower et serra la main du pasteur après la cérémonie. Le dimanche après-midi, les Sioux Santee de Little crow, peints et coiffés de plumes, fondirent sur les colons et se livrèrent à un massacre sanglant. Il n'y eut pas d'avertissement...

Hannah Harris parla sèchement à sa fille aînée, Mary Amanda.

— C'est la deuxième fois que je te dis d'aller chercher du beurre à la source. Allez, file ! Les hommes veulent manger.

Les hommes – Oscar Harris et ses deux fils de seize et dix-huit ans – étaient assis sur un banc devant la cabane. Patients et impassibles, ils attendaient qu'on les appelle à table.

Mary Amanda posa le livre qu'elle avait emprunté à un voisin éloigné et sortit à contrecœur. Elle aimait lire et s'enorgueillissait de savoir le faire, pourtant ce livre fut le dernier qu'elle eût jamais entre les mains. En ce jour d'août 1862, Mary Amanda Harris avait à peine treize ans.

Sa petite sœur Sarah la suivit jusqu'à la source par simple désœuvrement. Elle avait une faim d'enfant bien portant, et l'odeur de poulet frit avait nourri son agitation jusqu'à ce que sa mère ne lance en guise d'avertissement : « Tu veux vraiment que je te donne le fouet ? »

Les deux filles se chamaillèrent tout en trottant le long du chemin familial.

— Il fallait que tu me suives, hein ? protesta Mary Amanda. Elle avait envie de s'attarder sans être dérangée dans l'univers du livre qu'elle avait commencé.

Sarah déclara :

— J'ai bien le droit de marcher là, moi aussi.

Elle frissonna, non sous l'effet d'une prémonition, mais parce que l'air était frais dans les broussailles qui cernaient la source. Elle regarda par-delà l'étroit ruisseau et vit un visage strié de peinture. Avant qu'elle ait pu finir de crier, l'Indien avait bondi au-dessus du ruisseau et l'avait bâillonnée.

Ceux de la cabane entendirent ce cri unique et déchirant, immédiatement étouffé. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Ils s'étaient préparés à cette éventualité, parce que tout fermier de la plaine pouvait un jour s'y trouver confronté.

Hannah Harris s'empara du bébé, Willie, et n'hésita que le temps de crier : « Les filles ? »

Le père était déjà dans la cabane ; il tendit un fusil à son fils aîné et s'empara de l'autre. À l'adresse de Jim qui avait seize ans, il aboya : « La hache, garçon ! »

Hannah connaissait son rôle – elle devait courir et se cacher –, mais cette partie du plan incluait normalement les fillettes. Elle était censée fuir avec les trois petits et Johnny, le garçon triste. Elle était trop bouleversée par la signification de ce cri bref pour parvenir à changer ce qui était prévu et partir sans les filles.

Oscar rugit : « T'es folle ou quoi ? Fonce dans les joncs ! » et mit fin à sa paralysie. Le bébé sous le bras, elle dévala la colline jusqu'à la rivière, là où les joncs poussaient haut.

Les hommes, Oscar, Jim et Zeke, retinrent les Indiens durant quelques minutes, et c'est l'unique raison qui permit à Hannah d'atteindre la cachette avec ses deux fils cadets. Les Blancs auraient pu se barricader dans la cabane et repousser les assaillants bien plus longtemps, mais les Indiens qui approchaient n'auraient pas manqué de voir cette fuite effrénée.

Oscar, Jim et Zeke ne se défendirent pas. Ils attaquèrent. Le père en tête, ils se ruèrent vers la source et affrontèrent les Indiens dans les broussailles. En se battant à découvert, ils achetèrent le temps nécessaire aux trois autres pour se cacher dans les joncs, et ils le payèrent de leur vie.

Hannah, la mère, choisit une autre façon de gagner du temps. Elle entendit les envahisseurs détruire à coups de hache ce qui leur tombait sous la main dans la cabane. Elle entendit leurs hurlements

quand ils découvrirent les vêtements, les casseroles, la nourriture. Elle resta dans les joncs aussi longtemps qu'elle l'osa, mais, quand elle sentit la fumée montant de la cabane en flammes, elle sut que les Indiens allaient fouiller les alentours et chercher ce qui restait à trouver.

Elle fourra alors le bébé dans les bras de Johnny et dit d'une voix féroce :

— Occupe-toi de lui. Et ne le lâche pas tant qu'ils ne t'ont pas tué.

Elle ne lui expliqua pas comment rallier un endroit sûr. Sans doute un tel endroit n'existait-il pas.

Elle embrassa Johnny sur le front. Elle embrassa le bébé deux fois, parce qu'il était sans défense et parce que, miraculeusement, il ne pleurait pas.

Elle rampa loin vers la gauche, pour qu'on ne la voie pas sortir directement de la cachette des enfants. Ruisselante, elle surgit hors des joncs, remonta la colline en hurlant, fonça droit sur les Indiens.

Quand ils vinrent à sa rencontre, elle hésita et fit demi-tour. Elle courut, sans cesser de crier, vers la rivière, comme si elle était trop affolée pour savoir ce qu'elle faisait. Mais elle le savait très bien. Elle se comporta exactement comme l'alouette lorsque son nid dans l'herbe est menacé – elle se montra à découvert, cria et s'agita frénétiquement pour détourner les poursuivants de ses petits.

Mais l'alouette agit par instinct, non par calcul. Hannah Harris dut lutter contre son instinct qui la poussait à tenter de sauver sa propre vie.

Quand les mains rudes la saisirent, elle referma les bras sur ses yeux pour ne pas voir la mort...

Des deux fillettes présentes à la source, seule Sarah cria. Mary Amanda n'en eut pas le temps. Une massue, maniée sans effort par un bras puissant, lui fractura le crâne.

Sarah Harris entendit le bref combat et reconnut la voix de son père, mais il lui fut épargné de voir les corps sur le chemin coupant les broussailles, quelques mètres plus loin. L'un des Indiens la

maintenait sans difficulté. C'était une fillette frêle et elle n'avait que neuf ans.

Mary Amanda était inconsciente et serait morte noyée si son gardien ne l'avait tirée hors du ruisseau et allongée, face contre terre, sur la rive caillouteuse.

Les filles ne revirent jamais leur cabane. Leurs ravisseurs leur lièrent les mains derrière le dos et rebroussèrent chemin pour rejoindre le gros des guerriers. Elles avaient trop peur pour pleurer ou parler. Elles avançaient, trébuchant à travers les taillis.

Mary Amanda tomba trop souvent. Elle finit par renoncer et resta à terre. Immobile, attendant la mort, elle sanglotait doucement. Son gardien grogna et leva sa massue.

Sarah se rua sur lui en poussant un cri perçant. Ses mains étaient entravées, mais ses pieds libres lui permettaient encore de courir.

— Touche pas à ma sœur ! gronda-t-elle. Laisse-la tranquille, tu entends ? Elle fonça, tête baissée, et le percuta.

L'Indien, qui n'avait jamais été en contact avec des Blancs, excepté de loin ou au cours des violents affrontements d'un raid, s'étonna de son courage et en fut impressionné. Des Blanches, il savait seulement qu'elles s'enfuyaient en hurlant, puis se faisaient prendre. Celle-ci possédait l'acharnement féroce et désespéré des femmes de son peuple. Elle jacassait avec autant de furie qu'un geai bleu. (Il lui donna le nom de Blue Jay, et c'est ainsi qu'on l'appela durant les années où elle vécut et grandit parmi les Sioux.)

Elle lui avait coupé le souffle, pourtant il en était amusé. D'un geste brusque, il força la grande, Mary Amanda, à se remettre debout.

La mère, Hannah, fut emmenée par la même route, deux kilomètres environ derrière ses filles, sans savoir qu'elles étaient toujours vivantes. Elle revit l'une d'entre elles six ans plus tard. Elle ne revit jamais l'autre.

Des heures durant, elle avança d'un pas trébuchant et pria : « Dieu de miséricorde, faites qu'ils me tuent vite ! »

Ils ne la tuèrent pas et elle s'autorisa une lueur d'espoir. Quand ils dressèrent le camp pour la nuit, elle demanda timidement : « Mon

Dieu, pourrais-tu m'aider à fuir ? »

Ce soir-là, elle ne reçut ni eau ni nourriture. Un Indien l'avait soigneusement ligotée.

Le lendemain, ses ravisseurs rejoignirent un groupe plus important qui transportait un gros butin et ramenait trois Blanches. Elles étaient plus jeunes qu'Hannah. C'est ce qui la sauva.

Devenue vieille, Hannah Harris racontait l'histoire d'un ton sans réplique. « J'ai prié Dieu qu'il me laisse partir et il a détourné l'attention des Indiens. Je me suis glissée dans la forêt et c'est comme ça que je leur ai échappé. »

Elle s'abstenait de préciser qu'elle avait continué à entendre les cris perçants des autres femmes, même lorsqu'elle s'était trouvée suffisamment loin pour oser se mettre à courir à travers bois.

Elle avança à l'aveuglette, se cachant au moindre bruit, priant pour qu'une piste apparaisse, terrifiée, quand elle en découvrit une, à l'idée de tomber sur des Indiens au premier tournant. Elle la suivit, pourtant, et un chien jaune, hirsute, devint son compagnon de route.

Elle se nourrit de baies pendant deux jours. Puis elle vit le chien dévorer une grouse qu'il avait tuée. Elle se pencha vers lui, mais il se mit à gronder.

— Gentil chien, susurra-t-elle. Joli toutou !

Elle s'abaissa à flatter ainsi l'animal jusqu'à ce qu'il lui abandonne les restes déchiquetés et poussiéreux – probablement parce qu'il avait tué d'autres proies et se trouvait rassasié. Elle arracha les plumes d'une main tremblante, lava la viande crue dans le ruisseau et la mangea en marchant.

Le lendemain matin, elle sentit l'odeur d'un feu de bois, rampa dans les buissons et tomba sur une clairière. Elle vit des Blancs s'affairer devant une cabane. Elle entendit des pleurs d'enfants et des voix de femmes autoritaires. Elle se leva et courut en criant vers la cabane, tandis que le chien jappait en sautillant à ses côtés.

Dans son hystérie, l'une de ces femmes s'empara d'un fusil et tira sur Hannah avant qu'un homme ne s'écrie : « C'est une Blanche ! » en se précipitant à sa rencontre.

Seize personnes s'étaient installées dans la cabane exiguë ou aux alentours – des réfugiés venus des autres fermes. Hannah

Harris ne cessait de demander tout en engloutissant de la nourriture : « Personne a vu deux petites filles ? Personne a vu un garçon avec un bébé ? »

Personne ne les avait vus.

Dans la cabane trop pleine, les enfants donnaient aux femmes en jupes sales et déchirées une raison de s'occuper, mais Hannah Harris, mère de deux filles et de quatre fils, n'avait plus d'enfants. Elle déambulait parmi les réfugiés, implorant : « Je peux vous aider ? Je peux faire quelque chose ? »

Une vieille très affairée répondit avec fermeté et compassion : « Madame Harris, allez vous reposer dans un coin. Faut dormir un peu. Avec tout ce que vous avez traversé ! »

Hannah Harris comprit qu'il n'y avait pas de place pour elle ici. Elle sortit d'un pas chancelant et s'allongea à l'ombre dans un coin herbeux. Elle dormit, oubliant les braillements des bébés et les querelles des femmes.

Hannah fut réveillée par des voix familières et se précipita vers la cabane. Elle vit deux hommes portant un brancard constitué de deux chemises boutonnées autour de deux perches. Un ballot creusait la civière. Une femme essayait de le soulever, mais un hurlement à deux voix s'en échappait.

C'était Johnny, allongé sur la civière. Il serrait le bébé contre lui et tous deux criaient.

Elle s'agenouilla, vit du sang sur les pieds du garçon et pensa, horrifiée : « C'est les Indiens qui lui ont fait ça ? » Puis elle se rappela : « Non, il était pieds nus quand on s'est sauvés. »

Il ne voulait pas lâcher le bébé, pas même pour le rendre à sa mère. Il était décharné, ses côtes saillaient sous sa chemise en lambeaux. Il avait les yeux entrouverts et ses lèvres se retroussaient sur ses dents. À demi inconscient, il avait encore la force de serrer contre lui son petit frère, qui pleurait de peur et de faim.

Hannah dit d'une voix ferme :

— Johnny, tu peux le lâcher maintenant. Tu peux lâcher Willie. Johnny, c'est ta mère qui te parle.

Dans un gémissement, il desserra son étreinte.

Jusqu'à la fin de ses jours, et il vécut encore cinquante ans, il fit des cauchemars dont il s'éveillait en hurlant.

Ayant récupéré deux de ses enfants, Hannah Harris redevenait l'égale des femmes présentes. Elle joua des coudes avec les autres pour atteindre la nourriture, pour se procurer des chiffons et bander les pieds de Johnny. Elle se chamailla avec les autres pour défendre l'espace où dormaient ses petits.

Pendant quelques mois, elle assura un foyer à ses garçons en tenant la maison d'un veuf nommé Lincoln Bartlett, dont les deux filles avaient été tuées dans la ferme d'un voisin. Ensuite, elle l'épousa.

Willie, le bébé, n'eut pas le temps de grandir, malgré tous les sacrifices qui avaient été faits pour lui. Il mourut de diphtérie. Tandis que Link Bartlett creusait la tombe, Hannah resta assise sur un banc, le visage sombre mais les yeux secs. Elle tenait le petit corps immobile dans ses bras.

Johnny, le garçon triste, s'exclama d'une voix rauque :

— Alors ça valait pas le coup, finalement, hein ? Et sa mère comprit.

Elle dit d'une voix forte :

— Oh si ! Tout ce que tu as fait, ça valait la peine. Il est mort maintenant, mais c'était dans mes bras, avec un toit au-dessus de sa tête. Je saurai toujours où il est enterré. C'est pas comme si les Indiens l'avaient égorgé quelque part où je l'aurais jamais trouvé.

Elle porta le corps du bébé à l'autre bout de la pièce, le déposa tendrement dans la caisse qui avait été son lit et serait son cercueil. Elle se tourna vers son autre fils :

— Viens t'asseoir sur mes genoux.

Johnny était un grand garçon de douze ans. Il resta perplexe devant cette invitation, comme cela lui arrivait devant tant d'autres choses. Il était embarrassé quand il s'assit sur les genoux de sa mère. Il était toujours embarrassé quand il lui permit d'attirer sa tête au creux de son épaule.

— Ça fait combien de temps que ta mère t'a pas embrassé ? demanda-t-elle. Il marmonna :

— Je sais pas.

Elle l'embrassa sur le front.

— Tu es mon grand garçon. Mon Johnny.

Il resta un moment dans ses bras, crispé et confus. Puis, sans savoir pourquoi il était nécessaire de le faire, il se mit à pleurer. Elle le berça. Elle n'avait plus de larmes.

Johnny dit alors une chose à laquelle il avait beaucoup réfléchi, assez pour en être sûr.

— C'était lui qui comptait le plus, j'imagine.

Choquée, Hannah baissa les yeux vers lui.

— C'était mon enfant et je l'aimais, affirma-t-elle. C'est pour lui que je me faisais du souci... mais c'est à toi que j'ai fait confiance.

Le garçon cligna des yeux et fronça les sourcils. Sa mère hocha la tête.

— Je te l'ai jamais dit. Je croyais que tu le savais. Quand je te l'ai donné, ce jour-là, mon Johnny, j'ai mis plus d'espoir en toi qu'en Notre Seigneur.

Jamais il n'oublia ce moment. Celui où sa mère lui avait fait comprendre que, pour un temps, il avait été plus important que Dieu.

Les sœurs Harris furent vendues à deux reprises. La seconde fois, elles furent achetées par un guerrier sioux appelé Runs Buffalo, dont le peuple migrait loin vers l'ouest.

Blue Jay n'eut jamais à affronter la défaite chez les Indiens. L'enfant, qui s'était fait un nom par son bagout furieux, jouit des privilèges accordés aux petites filles. On prenait soin d'elle, on la nourrissait, on lui accordait plus d'indépendance et on la grondait moins qu'au temps de la cabane qui avait brûlé. Comme les autres Indiennes de son âge, elle était plus libre que les garçons. Ses responsabilités ne débuteraient pas avant trois ou quatre ans. Le moment venu, on lui enseignerait le lent et patient travail des femmes, et elle se préparerait à être une épouse utile. Mais puisqu'elle était encore une enfant, elle pouvait jouer.

Tandis que les garçons apprenaient à tirer droit et à suivre une piste, éprouvaient et développaient leur force et leur endurance, les fillettes jouaient et riaient au soleil. Blue Jay n'avait même pas de

bébé à surveiller, car elle était la plus jeune dans la loge de Runs Buffalo. Chouchoutée, gâtée, elle ne connaissait qu'une seule punition : celle qu'elle méritait et recevait quand elle profanait des objets sacrés. Un jour, à la maison, son père l'avait corrigée parce qu'elle avait posé un plat sur la grande bible familiale. Au village indien, elle apprit à ne pas toucher les sacs-médecine et les boucliers sacrés, ainsi qu'à garder le silence en présence d'hommes initiés aux mystères religieux.

Mary Amanda, penchée sur une peau de bison écrue qu'elle grattait depuis des heures avec des outils de métal et d'os, parce que c'était un travail de femme et qu'elle en serait bientôt une, entendait les cris familiers des fillettes qui se querellaient, des cris semblables à ceux qui résonnaient dans les camps des Blancs et proférés dans la même langue : « C'est toi qui y es !... non c'est pas moi ! ».

C'était tout l'anglais qu'avaient retenu les petites Indiennes. Sarah apprit le sioux si rapidement que sa langue natale lui devint inutile. Elle aurait cessé définitivement de le parler si sa grande sœur n'avait insisté pour qu'elle continue.

Mary Amanda apprit l'humilité à force d'épreuves. Tout, chez les Indiens, lui paraissait méprisable. Elle assimila leur langue uniquement pour éviter d'être giflée par les Indiennes plus âgées, moins choquées par son ignorance de leurs techniques que par sa réticence à s'initier aux tâches qui constituaient le privilège de toute femme. Ramollir les peaux avec un mélange d'argile et de fumier de bison l'éceœurait. Si elle avait été plus docile, elle aurait pu être honorée comme la fille de la maison. Elle n'en était que l'esclave morose. Mary Amanda se rappelait ce que Sarah oubliait souvent : elle était blanche. Mary Amanda ne cessa jamais d'espérer être un jour délivrée. Le nom que lui avaient donné les Indiens voulait dire l'Étrangère : the Foreigner.

Quand elle essaya de prendre Sarah à part pour parler anglais, la vieille femme de la maison la réprimanda.

Mary Amanda dit humblement, en sioux :

— Blue Jay oublie la langue de notre peuple. Je veux quelle s'en souviene.

La vieille grogna :

— Vous êtes indiennes !

Et Mary Amanda répondit :

— Il est bon pour les Indiens de pouvoir parler aux Blancs.

L'argument était sensé. Une femme interprète ne serait jamais admise aux conseils des chefs, mais qui pouvait dire si ce talent n'aurait pas un jour son utilité ? On laissa les deux filles parler ensemble, mais Sarah préférait le sioux.

À seize ans, l'Étrangère eut quatre prétendants. Elle savait ce qu'un jeune homme voulait signifier quand il faisait parvenir un présent de viande à la loge puis restait debout devant l'entrée, silencieux, drapé dans sa couverture.

Lorsqu'un jeune guerrier se présentait, Mary Amanda prétendait ne rien remarquer et la vieille femme jouait le jeu, mais dans la loge la famille gloussait, attendant de voir si l'Étrangère allait sortir, par exemple pour aller chercher de l'eau à la source.

Sarah la taquinait :

— Allez, sors. Tu n'as qu'à le laisser poser sa couverture sur tes épaules et bavarder avec lui. Allez. Les autres filles le font bien.

— Les Indiennes, peut-être, répondait Mary Amanda avec tristesse. C'est pas comme ça que les garçons font leur cour chez nous.

Les jeunes hommes élancés étaient patients. Parfois, trois d'entre eux attendaient en même temps devant l'entrée, debout et silencieux, du crépuscule jusqu'à la tombée de la nuit. Guerriers respectés, habiles chasseurs et bons pourvoyeurs de chevaux, ils formaient de beaux partis, avaient prouvé leur courage et s'étaient initiés aux mystères des amulettes protectrices, des chants et des prières. Tous avaient déjà compté coup au combat.

Mary Amanda se sentait attirée vers l'ouverture de la loge. Il serait si facile de sortir !

Elle demanda humblement à Sarah :

— Tu crois que c'est bien, cette façon qu'ils ont d'acheter leurs épouses ? Évidemment, les parents de la fille offrent des présents en remboursement.

Sarah haussa les épaules.

— Tu connais une autre façon de faire ?... Si j'étais à ta place, il y a longtemps que je serais dehors. Attends un peu que je sois plus vieille. (Elle rappela à sa sœur une réalité qu'il était plus plaisant d'oublier.) Ils ne sont pas forcés d'attendre que tu te décides. Ils peuvent très bien te vendre à un vieux comme troisième épouse.

Quand Mary Amanda eut dix-sept ans, un homme de quarante ans, qui avait une femme vieillissante, s'intéressa à elle, et elle se décida. Un doux soir d'été, elle se leva de la place qu'elle occupait dans le tipi. Sans un mot pour les autres, elle se baissa et franchit le seuil de la loge. Tremblante, elle passa devant Hawk et Grass Runner, esquivant leurs mains tendues. Elle s'arrêta devant un jeune homme appelé Snow Mountain.

Il fut aussi surpris que la famille restée à l'intérieur du tipi. Courtiser l'Étrangère était devenu une sorte de tradition chez les jeunes guerriers, parce qu'elle paraissait inaccessible et que leur vie était dominée par la compétition. Quand il l'entoura de sa couverture, il sentit les battements violents de son cœur.

Il ne lui dit pas qu'elle était jolie. Il lui dit qu'il était brave et habile. Il lui dit qu'il était bon chasseur et que sa loge ne manquait jamais de viande. Il avait de nombreux chevaux, volés aux Crows pour la plupart au cours d'audacieux raids éclairs.

Mary Amanda demanda :

— Tu offres des chevaux pour acheter ce que tu veux. Runs Buffalo va-t-il te donner des présents en échange ?

C'était un point terriblement important à ses yeux. L'échange de présents constituait à lui seul la cérémonie. Si elle n'avait pas de dot, elle venait à lui sans honneur.

— Je ne peux pas demander ça, répondit-il. Le frère de ma mère s'en chargera.

Mais Runs Buffalo refusa.

— Je vends la femme blanche contre des chevaux, annonça-t-il. Elle m'appartient. Je l'ai payée.

Mary Amanda partit sans cérémonie, un jour d'automne, pour la loge de Snow Mountain. Elle s'en fut sans dot, sans fierté. La loge était neuve et agréable, elle y trouva tous les outils et les ustensiles dont elle avait besoin, et assez de peaux de bison pour tenir au

chaud la maisonnée. Mais ces objets provenaient de la famille de son époux, pas de la sienne. Quand elle pleura, il la consola.

Mary Amanda ne passa pas sa lune de miel dans un bonheur paresseux. Sa conscience la poussa à travailler sans relâche pour payer à Snow Mountain les présents qu'il n'avait pas reçus. Mais elle avait cessé d'être une esclave. Elle était reine dans sa demeure. Une vieille femme, parente de la mère de son époux, vivait dans la loge et se chargeait des gros travaux. Le plus jeune frère de Snow Mountain habitait également avec eux, aidant à la chasse et au dépeçage, apprenant ce qu'un homme doit savoir.

Mary Amanda était une épouse comblée – sauf lorsqu'elle se rappelait qu'elle n'était pas née indienne. Elle ne parvenait pas non plus à oublier que de nombreux guerriers prenaient deux femmes et que celles-ci étaient souvent deux sœurs.

— Tu travailles trop, lui dit Snow Mountain. Ta petite sœur ne travaille pas assez.

— Elle est jeune, lui répondit l'Étrangère, pensant devoir s'excuser des inconséquences de Blue Jay.

Snow Mountain déclara :

— Quand elle sera plus grande, elle viendra peut-être vivre ici.

Plus tard, elle comprit qu'il avait voulu faire preuve de gentillesse. Mais l'idée d'avoir Sarah pour rivale dans son tipi, Sarah comme sœur-épouse, lui glaça le cœur. Elle se contenta de répéter :

— Blue Jay est jeune.

Sarah Harris, connue sous le nom de Blue Jay, avait déjà deux prétendants à quatorze ans. L'un d'eux, à peine plus âgé qu'elle, ne pouvait faire un mari acceptable : il avait accompli peu d'exploits guerriers et n'était pas très respecté, sauf de ses parents. L'autre, un jeune guerrier nommé Horse Ears, était un adulte tout à fait convenable, bien plus, en fait, que ce que la jeune fille frivole était en droit d'espérer.

Quand Sarah alla rendre visite à sa sœur dans sa loge, elle se vanta de ses deux soupirants.

Mary Amanda s'écria :

— Oh non ! Tu es trop jeune pour prendre un homme. Tu as encore deux ans devant toi, peut-être même trois. Sarah, un jour tu

rentreras à la maison.

Deux ans après le massacre, la première rumeur concernant le sort des filles Harris parvint au village des colons, mais elle était trop imprécise pour que leur mère pût y prêter foi. Cette rumeur arriva très indirectement aux oreilles de Link Bartlett, le second mari de Hannah, par l'intermédiaire d'un soldat du fort, qui la tenait d'un marchand blanc qui l'avait entendue d'un Cheyenne. Ils savaient simplement que deux sœurs blanches vivaient dans un village sioux, loin vers l'ouest. Des bruits de ce genre allaient et venaient en permanence. Deux cents femmes avaient disparu après ce raid.

Deux autres années s'écoulèrent avant qu'on puisse être à peu près sûr qu'il existait deux sœurs blanches dans cette région, et qu'il s'agissait sans doute des filles Harris.

La cinquième année, le major commandant le fort le plus proche du village des colons fut à son tour convaincu, et les négociations concernant la rançon purent s'engager.

Link Bartlett fit l'impossible pour se procurer de l'argent – il vendit quelques-unes de ses meilleures terres – et acheter les objets qui allaient servir à payer cette rançon.

Durant la sixième année, un détachement de cavalerie reçut l'ordre de partir pour mener à bien une délicate mission diplomatique : trouver les filles et, si possible, les racheter.

Link Bartlett, son cheval sellé, s'apprêtait à sortir de la cabane pour suivre les soldats quand Hannah s'écria :

— Link, je t'interdis de partir. Tu vas pas t'en aller et me laisser avec les gosses !

Les gosses étaient deux : Johnny le triste et un petit garçon de deux ans nommé Lincoln, comme son père, le dernier enfant qu'Hannah mit jamais au monde.

Link essaya de la calmer.

— Allons, Hannah, tu sais bien qu'on a décidé que j'irais avec eux pour être sûr qu'elles rentreront sans problème – si jamais on les retrouve.

— Je te laisserai pas partir, dit-elle. Si ces soldats peuvent pas se débrouiller tout seuls, ils valent vraiment pas grand-chose.

Ensuite, presque doucement, elle dit une chose qui le secoua vraiment :

— Link, si je devais te perdre, j'en mourrais.

Ce fut la seule et unique fois où elle lui fit comprendre qu'elle l'aimait. Il ne demanda jamais d'autre garantie. Il resta à la maison, parce qu'elle voulait l'avoir à ses côtés.

Le fils de Mary Amanda avait six mois quand sa sœur et elle apprirent qu'elles avaient une chance d'être rachetées contre rançon.

Le crieur du camp, passant d'une loge à l'autre, annonça la nouvelle du jour afin que tous sachent ce qui se préparait : « Femmes, ne sortez pas du camp. Surveillez vos enfants, gardez-les près de vous. Il y a du danger. Des soldats blancs campent de l'autre côté des collines. Trois hommes iront leur parler. Ces guerriers sont Runs Buffalo, Big Moon et Snow Mountain. »

Mary Amanda n'osa pas interroger Snow Mountain. Elle le regarda s'éloigner avec les autres et resta assise par terre devant le tipi, à allaiter son bébé. Blue Jay la rejoignit, et toutes deux attendirent en silence tandis que les heures s'écoulaient.

Les hommes du camp sioux ne revinrent que trois jours plus tard. Quand Snow Mountain fut prêt à parler, il annonça :

— Les soldats blancs sont venus se renseigner sur deux filles blanches. Ils donneront des présents si les Blanches veulent rentrer.

Mary Amanda fit :

— O-o-oh, un soupir comme une brise légère sur l'herbe de la plaine.

Aucune émotion ne transparut sur le visage mat et sévère. Il la regarda longuement, ainsi que l'enfant. Puis il fit demi-tour, sans explication. Elle l'appela, mais il ne répondit pas. Elle sentit les yeux sombres posés sur elle, entendit les murmures. Elle était redevenue l'étrangère qu'elle avait cessé d'être depuis longtemps.

Les filles apprirent que rien de précis n'avait été arrêté durant l'entrevue avec les Blancs. Les soldats devaient revenir avec la rançon. Si les présents étaient assez beaux, on pourrait discuter, et peut-être conclure l'affaire. Mary Amanda ressentit soudain le besoin de préparer Sarah à la vie des colons. Elle lui rappela tous les détails utiles dont elle se souvenait.

— Tu feras la cuisine sur un feu allumé dans une cheminée, dit-elle. Tu coudras avec du fil, et tu seras obligée d'apprendre à tricoter.

Blue Jay pleurnicha :

— Si seulement tu pouvais venir avec moi.

— Il ne me laisserait pas partir, tu penses, répondit Mary Amanda d'un ton suffisant. Il ne voudrait pas que j'emmène le bébé, et je ne m'en irais pas sans lui. Dis leur que j'ai un homme bien. N'oublie pas, surtout.

La nuit, elle pleura un peu en se souvenant du paradis perdu, de la vie dans la cabane détruite, si différente et si lointaine. Mais pas un instant elle n'envisagea de supplier Snow Mountain de lui rendre sa liberté. Elle l'avait offensé, mais, quand il cesserait de ruminer de sombres pensées, ils pourraient à nouveau parler. Il ne lui avait pas dit un mot depuis qu'il l'avait mise à l'épreuve en mentionnant la rançon.

Il ne lui annonça même pas qu'il partait. Il donna des ordres à la vieille femme de la loge, discuta des préparatifs avec son jeune frère, mais ignora sa femme. Cinq hommes s'apprêtaient à aller voler des chevaux aux Crows, expliqua-t-il. Mary Amanda frissonna.

Avant son départ, il passa un moment à jouer avec l'enfant. Il le fit sauter sur ses genoux, riant quand le bébé riait. Il n'adressa pas la parole à Mary Amanda. Tout le village comprit alors qu'il était furieux et quelle avait mérité sa colère.

Elle le regarda s'éloigner, les mains et les pieds glacés, le cœur rongé d'une angoisse qui était celle de toute femme indienne : « Il ne rentrera peut-être jamais. »

Les soldats blancs revinrent parlementer, et elle put alors mesurer la cruauté de la blessure qu'elle lui avait infligée.

En attendant le résultat des négociations, elle rêva du retour au foyer et tenta de faire partager ses rêves à Blue Jay.

— Il y aura des choses différentes, là-bas, mais maman te les rappellera. Je suis sûre qu'elle va pleurer tout ce qu'elle peut quand elle te verra arriver. (Les yeux de Mary Amanda s'emplirent de larmes, comme si elle assistait aux retrouvailles.) Je crois que je l'ai jamais vue pleurer, ajouta-t-elle pensivement, pourtant ça a bien dû lui arriver... Maman s'en est sûrement tirée. Sinon, qui aurait payé la rançon ? Oh, et puis je saurai tout ça un jour ou l'autre par Snow Mountain... Je me demande si elle a pu faire sortir Johnny et Willie de la cabane. Dis-lui que j'ai parlé d'elle tout le temps. Dis-lui bien ça, Sarah. Et aussi que mon bébé est adorable.

Les yeux écarquillés, pour une fois silencieuse, Blue Jay rêvait avec sa sœur des retrouvailles, du paradis presque oublié de la ferme.

— Parle-lui de Snow Mountain, rappela Mary Amanda. Surtout n'oublie pas. Explique-lui que c'est un bon chasseur, qu'on a tout ce qu'il faut et plus, que tout le monde le respecte. Et aussi qu'il est bon pour moi et pour le petit... mais Sarah, ne dis jamais qu'il vole des chevaux. Chez nous, ils ne comprendraient pas... Pas un mot non plus sur les scalps. Si on te pose des questions, réponds que nos guerriers ne font pas ça.

— Ils le font pas, tu parles ! rappela Sarah d'un ton sans réplique. Il faut du courage pour s'arrêter et scalper un ennemi quand on essaye de te tuer.

Mary Amanda regarda Sarah et comprit que pas un instant sa sœur n'estimait que trancher un scalp était une mauvaise action, du moment qu'on parvenait à prendre celui de l'ennemi et à garder le sien.

— Tu vas devoir oublier certaines choses, soupira-t-elle.

Les pourparlers duraient encore quand Big Moon, l'homme-médecine, se présenta à la loge où l'Étrangère accomplissait son travail sans fin. Il portait un paquet enveloppé dans une peau de daim.

— Donne-leur le nom de ceux qui vivaient dans ta loge avant que tu viennes chez les Sioux, lança-t-il sèchement en posant son

fardeau. Ils ne sont pas sûrs que vous êtes les femmes qu'ils cherchent.

Dans la peau de daim se trouvaient des feuilles de papier et un crayon noir.

Sarah accourut. Fascinée, elle regarda sa sœur écrire soigneusement sur le papier : « Papa, Maman, Zeke, Johnny, Wily. »

Quand ce fut terminé, Mary Amanda était essoufflée. Elle serra le bras de Sarah.

— Tu te rends compte, tu vas rentrer à la maison !

Sarah hocha la tête sans rien dire. Sarah commençait à avoir peur.

Le lendemain, la rançon fut payée et rapportée au camp. L'Étrangère sut alors combien elle avait offensé Snow Mountain.

Big Moon vint déposer de beaux présents dans la loge : un fusil, de la poudre, des capsules fulminantes et des balles, des rouleaux de tissu, des miroirs, des perles, des outils et une marmite en cuivre.

— L'Étrangère peut s'en aller maintenant, dit-il.

Mary Amanda le regarda fixement.

— Je ne peux pas retourner chez les Blancs. Je suis la femme de Snow Mountain. Et voilà son enfant.

— Les présents rachètent aussi l'enfant, grogna Big Moon. Snow Mountain aura une autre femme, un autre fils. Il n'a pas besoin de l'Étrangère. Il l'a vendue à l'homme blanc.

Mary Amanda pâlit.

— Je n'irai pas avec les Blancs, lança-t-elle rageusement. Quand Snow Mountain rentrera, il verra combien les parents de l'Étrangère tenaient à elle. Ces présents qu'ils ont envoyés sont sa dot.

Big Moon fronça les sourcils.

— Snow Mountain ne rentrera peut-être pas. Il a fait un rêve, et ce rêve n'était pas bon. Le cœur de Snow Mountain est blessé. Il ne désire pas revenir.

Veuve dans un camp sioux, Mary Amanda se trouverait dans une situation difficile. Elle ne pourrait pas se réfugier dans sa famille, car elle n'en avait pas. Mais elle ne pouvait pas non plus retourner

chez les colons et ne jamais savoir si Snow Mountain était mort ou vivant. Sarah s'était levée et la regardait, épouvantée.

— Je l'attendrai, dit Mary Amanda d'une voix étranglée. Est-ce que Big Moon voudra prier et faire sa magie pour lui ?

Le vieil homme farouche la dévisagea, fronçant à nouveau les sourcils. Il savait reconnaître le courage et admirait ceux qui osaient risquer le tout pour le tout.

— Ces présents appartiendront à Big Moon, promit-elle, si Snow Mountain revient.

L'homme-médecine hocha la tête et fit demi-tour.

— Blue Jay doit me suivre, dit-il sèchement. Je la conduirai auprès des soldats blancs et leur dirai que l'Étrangère ne veut pas venir.

Elle regarda Sarah s'éloigner entre les loges derrière l'homme-médecine. Elle agita la main en signe d'adieu puis rentra dans le tipi. La vieille femme déclara :

— Snow Mountain a une bonne épouse.

Dix jours passèrent avant que les guerriers ne reviennent de leur expédition. Mary Amanda attendait, retenant son souffle, tandis qu'on ramenait Snow Mountain au camp. Il était attaché sur un travois tiré par un cheval.

Big Moon dit :

— Son ombre a quitté son corps. Je ne sais pas si elle y reviendra pour de bon.

— Je pense qu'elle reviendra pour de bon, fit l'Étrangère, parce que j'ai prié et fait un sacrifice.

Au son de sa voix, Snow Mountain ouvrit les yeux. Immobilisé par la douleur, il la regardait sans y croire. Elle vit des larmes sur ses joues sombres.

Elle s'appelait toujours l'Étrangère, mais pour le restant de ses jours elle fut une femme de la tribu des Sioux Santee.

Sarah Harris, qui avait répondu au nom de Blue Jay, n'était pas facile à apprivoiser, disait-on au village des colons. Sa mère

s'inquiétait de ses manières de sauvage. Cette petite ne savait même pas faire du pain !

— Je sais tanner des peaux, protestait Sarah avec colère. Je sais dépecer un bison et préparer du pemmican. Je sais dresser un tipi et le démonter pour le transporter à dos de cheval.

Ces talents n'étaient guère appréciés chez une femme blanche, et Sarah découvrit que la ferme n'avait rien d'un paradis. Elle regrettait les rires et les bavardages incessants facilités par la proximité des tipis. Elle dut réapprendre un système de politesse radicalement différent. Il fallait marchander, négocier, acheter, au lieu d'échanger fièrement de beaux présents.

Le fils d'un voisin, affalé sur un banc devant la cabane, qui discute avec son beau-père en attendant de trouver le courage de demander si Sarah est à la maison, faisait un soupire beaucoup moins flatteur qu'un jeune guerrier, paré de plumes et de peintures, qui parade sur un cheval pie. Sarah éprouvait parfois la sensation d'avoir laissé le paradis derrière elle.

Mais elle n'y retourna jamais. Quand elle eut dix-sept ans, elle épousa le maréchal-ferrant Herman Schwartz, et leur premier bébé naquit six mois plus tard.

L'enfant avait six ans et son frère trois lorsque l'Indien apparut au seuil de la cabane. Il resta là, silencieux, scrutant l'intérieur.

— Fiche le camp d'ici ! s'écria Sarah en s'emparant du balai.

Il répondit en sioux :

— Blue Jay a oublié.

D'une voix aiguë, elle salua Horse Ears dans sa langue, et le petit dernier se mit à pleurer. Elle leva la main pour la gifle habituelle, puis la laissa retomber. Chez les Indiens, les mères ne frappaient pas leurs enfants.

Soudain, elle se rappela qu'elle n'était plus indienne. Elle accueillit Horse Ears comme une femme blanche reçoit un invité. Elle bavarda poliment, sur le ton réservé aux réunions du dimanche. C'était son droit parce qu'elle était blanche. Plus rien ne l'obligeait à garder le silence humble des Indiennes.

Elle sortit du pain et du beurre, et mangea avec lui. Cela aussi faisait partie de ses privilèges.

— Ma sœur ? demanda-t-elle.

Il n'avait pas vu l'Étrangère depuis longtemps. Il avait quitté le village.

— Est-ce que l'homme de Blue Jay fait beaucoup de viande ? voulut savoir Horse Ears. A-t-il marqué beaucoup d'exploits guerriers ?

Elle eut un rire aigu.

— Il fait beaucoup de viande. Il a souvent compté coup. Nous sommes riches.

— Je suis venu m'assurer de ça, dit-il. Dans ma loge, il n'y a qu'une seule femme.

Elle comprit, et le compliment fit bondir son cœur dans sa poitrine. Il avait voyagé longtemps et affronté de nombreux dangers pour s'assurer que tout allait bien pour elle. Dans le cas contraire, elle pouvait trouver refuge dans son tipi. Et pas seulement maintenant, devina-t-elle. Toujours.

Une ombre s'allongea sur le pas de la porte. Une voix rauque emplit la pièce.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ici, ce fumier d'Indien ? rugit le mari de Sarah. Tout va bien ?

— Bien sûr que tout va bien, répliqua-t-elle. Je sais pas qui c'est. Il avait faim.

La colère plissa les yeux de l'homme.

— C'est un de ceux que tu connaissais ?

Sarah eut peur, et son corps tout entier se raidit.

Son mari parla à l'Indien en un sioux hésitant, mais Horse Ears fut sage. Il ne répondit pas.

— Fiche le camp ! ordonna le maréchal-ferrant, et l'Indien obéit sans un mot.

Sarah le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait sans se retourner, et elle souhaita de tout son cœur pouvoir lui dire au revoir, le remercier d'être venu. Mais elle ne pouvait pas le trahir en parlant.

Herman Schwartz marcha sur elle, bouillonnant d'une rage folle, silencieuse, terrifiante. Elle ne recula pas et se cala contre la table. Il la frappa au visage, lui assenant un coup qui la fit chanceler et l'aveugla.

Elle s'empara du lourd poêlon de fonte.

— Ne recommence jamais ça, ou bien je te tue, prévint-elle.

Il lui lança un regard farouche, brûlant d'une intense fierté, car il savait qu'elle ne plaisantait pas.

— Je crois pas que j'en aurai encore besoin, déclara-t-il d'un air satisfait. Si jamais je revois ce sauvage, je le tue. Tu le sais bien, maudite squaw ?

Lorsqu'elle descendit à la source chercher un seau d'eau, elle chantait.

Sa jeunesse s'était enfuie et sa liberté n'était plus qu'un souvenir. Elle avait deux enfants braillards et était de nouveau enceinte. Mais deux hommes *l'aimaient*, et ils venaient juste de le prouver.

Quarante ans plus tard, son troisième enfant fut élu à l'assemblée législative de l'État et elle alla le voir, veuve craintive aux cheveux blanchis. Elle était fière, mais pas autant qu'en ce jour d'été, trois mois avant qu'il ne soit né.

Prairie Kid

À l'âge de onze ans, Elmer Merrick fit sortir un hors-la-loi de chez les Ainsworth à la pointe d'un revolver.

Ils en parlent encore dans le Montana, racontant l'histoire avec un gloussement de fierté, suggérant qu'au bon vieux temps tous les garçons étaient des hommes, et tous les hommes étaient durs comme le cuir des selles. Après avoir grandi, Elmer fut aussi dur qu'il le fallait, mais, quand il menaça Buck Saddler de son arme cette nuit de l'été 1888, il était un enfant effrayé, aux abois.

Excepté par sa taille, il ne ressemblait pas à un enfant. Il marchait comme un vieil homme fatigué, les épaules tombantes ; quand il se reposait, il s'affaissait, prenait une attitude lasse et patiente, sans agitation. Il avait l'air renfrogné, désorienté et hostile, et il éprouvait de l'hostilité envers à peu près tout le monde, sauf Lute Kimball. Lute était son idole pour deux bonnes raisons : Lute le traitait en égal, et Lute était capable de réussir parfaitement tout ce qu'Elmer était encore en train d'apprendre. Mais à cette époque, Lute menait la grande vie à Miles City, à deux jours de voyage avec un bon cheval, aussi ne se rencontraient-ils pas souvent.

Elmer ne mettait en doute le bon sens de Lute que dans un seul domaine. Kimball courtisait Charlotte

Ainsworth, et Elmer la considérait comme une idiote et une pied-tendre. Pied-tendre, elle l'était certainement, car elle avait débarqué l'été même de l'Est pour tenir la maison de son frère Steve. Il fallait lui expliquer les choses les plus élémentaires, comme par exemple la règle voulant qu'on offre de la nourriture à tous ceux qui se présentaient, sauf si c'étaient des Indiens.

Durant le premier mois qui suivit son arrivée, il y eut chez Steve plus de visiteurs qu'il n'en défilait normalement en un an, et la jolie Charlotte Ainsworth passait une bonne partie de son temps à

préparer des repas sur le pouce pour des cow-boys timides et curieux qui faisaient comme s'ils avaient ignoré sa présence au ranch.

Cet été-là, tandis que Charlotte Ainsworth goûtait le privilège d'être la seule fille blanche célibataire à près de cent cinquante kilomètres à la ronde, Elmer Merrick, dans le ranch de son père situé à trois heures de cheval vers l'ouest, apprenait à vivre avec la peur. Qu'il dorme ou qu'il veille, elle le traquait, parfois elle se jetait sur lui, lui coupant le souffle, et une voix railleuse dans sa tête demandait d'un ton impérieux : « Si ton papa meurt, qu'est-ce que tu vas faire de Varina ? »

À six ans, Varina était heureuse et insouciante, inconséquente et perverse. Elle ne savait pas qu'elle était solitaire parce qu'elle avait toujours vécu dans la prairie. Elle jouait avec une poupée de chiffons, chantonnait toute seule et tenait de longues conversations à voix basse avec deux fillettes totalement imaginaires appelées Beauty et Rose. Varina n'était utile à personne et ne s'inquiétait de rien, sinon de la possibilité d'aller assez souvent chez Steve rendre visite à M^{lle} Charlotte.

M^{lle} Charlotte, disait-elle, avait un petit harmonium en bois de rose quelle avait apporté dans une malle ; M^{lle} Charlotte lui apprenait à en jouer ; M^{lle} Charlotte lavait les cheveux blonds de Varina et lui faisait des boucles. Elmer, rongé par ses propres inquiétudes, s'écriait parfois :

— Ah, la ferme avec M^{lle} Charlotte ! mais Varina répondait d'un ton suffisant :

— M^{lle} Charlotte m'aime bien.

Une fois, Elmer répliqua sèchement :

— Bah, elle fait semblant d'aimer tout le monde, puis il eut honte de lui parce que Varina pleura terriblement.

Il avait son content de soucis. Plus de la moitié du troupeau de son père avait crevé de faim dans la neige durant le terrible hiver de l'année 1887, sa mère était morte l'automne suivant, et son père, le vieux Slope Merrick, était tenaillé par une douleur au ventre qui le handicapait. Slope avait conclu un arrangement avec trois cow-boys qui participaient aux rassemblements du bétail pour d'autres

ranches ; ils devaient marquer et compter les bêtes restantes dispersées dans la plaine, puis les vendre s'ils trouvaient un acquéreur, mais cela revenait à accorder beaucoup de confiance à la fragile nature humaine. À eux deux, Elmer et lui n'avaient récupéré et marqué qu'une vingtaine de veaux.

Si Slope avait des projets d'avenir, il ne mettait pas son fils dans la confiance ; quant à Elmer, il ne se confiait à personne. Il aurait voulu parler à Lute Kimball, mais ce dernier passait son temps à faire le beau auprès de M^{lle} Charlotte.

Cet été-là, la peur s'attaqua plus d'une fois à Elmer ; il la repoussa en l'ignorant.

Il parvenait à l'oublier s'il travaillait assez dur, et le travail ne manquait pas avec Slope qui restait couché une bonne partie du temps. Même quand Slope décida, un matin avant l'aube, qu'il devait aller voir un médecin, le garçon ne prit pas réellement le problème de front. Il fut bien trop occupé seulement pour y songer, quand son père gémit :

— Elmer ! Elmer ! Lève-toi. On va chez Steve.

Le garçon s'assit sur sa couchette, demanda, les lèvres gonflées de sommeil :

— Tu veux le chariot ?

Slope agita la tête d'avant en arrière et souffla :

— Évidemment ! Évidemment ! comme s'ils avaient discuté de tout ça en détail et que son fils l'avait oublié.

Elmer réveilla sa sœur en tirant sur ses cheveux blonds emmêlés. Varina se mit à pleurnicher et le frappa à l'aveuglette.

— On va chez Steve pour un moment, dit-il d'un ton brusque. Si tu veux venir, t'as intérêt à te grouiller ! (Il était complètement réveillé, à présent, et échafaudait des plans.) Tu vas partir devant, toute seule.

Slope grogna :

— Non ! Pas toute seule.

Elmer connut alors pour la première fois le goût du pouvoir.

— Elle peut y arriver, répondit-il, et son père ne discuta pas.

Elmer enfila son pantalon et les bottes qui étaient devenues trop petites pour lui, enveloppa ses mocassins dans son autre chemise et

attrapa son lasso pendu au crochet près de la porte. Durant le temps qu'il fallut à Varina pour s'habiller et rouler sa robe de rechange, Elmer avait harnaché et sellé trois chevaux, et passé un licou à la vache. Il ne lui vint pas à l'idée d'aider sa sœur à enfourcher son cheval ; elle se hissa tant bien que mal, utilisant ce que Lute Kimball, avec un sourire, avait appelé la grimpette volante. C'était le même système que celui dont Elmer se servait.

— Dépêche-toi ! aboya Elmer. Dis-leur de préparer le chariot et l'attelage pour emmener P'pa en ville. On suivra directement.

C'est en milieu de matinée que Steve Ainsworth aida Slope à descendre de cheval et à s'installer dans le chariot rempli de foin.

— Je prendrai bien soin des enfants, monsieur Merrick, promit M^{lle} Charlotte. Ne vous faites surtout pas de souci pour eux. Elle tenait Varina par la main.

Slope s'allongea sur les couvertures et le foin.

— Elmer ! dit-il. Occupe-toi des femmes.

Elmer répondit :

— Ouais, pas de problème. Il se tenait debout, les mains dans les poches, les épaules voûtées.

— Mon vieux colt, fit Slope entre ses dents. Tu peux l'avoir.

Elmer répondit « d'accord » d'un ton calme, comme si son rêve ne venait pas, à l'instant, de se réaliser. Le vieux 44 à balles rondes était dans l'une des fontes de la selle de son père, avec le ceinturon, la poire à poudre et les sacs de cuir contenant les balles de plomb et les capsules.

Steve Ainsworth lâcha le frein du chariot.

— Tu verras, tout ira bien, dit-il à sa sœur sur un ton qu'il espérait suffisamment convaincant. Nous serons de retour aussi vite que possible. Peut-être que je pourrai envoyer Lute Kimball en avant-garde.

— Prends bien soin de M. Merrick, recommanda-t-elle. Les enfants, vous ne voulez pas dire au revoir ?

Varina agita docilement la main en signe d'adieu, mais Elmer resta debout, les mains dans les poches, pensant : « Les enfants, peuh ! »

La vache mugit, le rappelant à ses devoirs.

— Faut que j'aïlle traire, annonça-t-il, tournant les talons tandis que le chariot disparaissait derrière la première crête. Vous pourriez vous occuper du petit déjeuner. On a pas encore mangé.

M^{lle} Charlotte s'en fut dans une envolée de jupons, s'exclamant :

— Oh ! mon Dieu, quand est-ce que j'arriverai à me rappeler qu'il faut nourrir les visiteurs ! Viens, Varina, tu pourras jouer de l'harmonium.

Elmer fronça les sourcils.

— Ne la laissez pas perdre son temps avec ce machin ! ordonna-t-il. Donnez-lui quelque chose d'utile à faire. Elle a des tas de choses à apprendre.

M^{lle} Charlotte se retourna, l'air intriguée et amusée.

— Ce n'est qu'une petite fille, Elmer. Qu'est-ce qu'elle devrait apprendre à son âge ?

— Si je savais, lâcha-t-il, exaspéré, je lui apprendrais tout seul. Commencez par lui faire faire la cuisine. Elle ne veut pas m'écouter, moi.

Tandis qu'il se dirigeait d'un pas lourd, le seau à la main, vers la vache, la peur vint droit à sa rencontre, et pour la première fois il lui fit face. Elle disait : « Qu'est-ce que tu vas faire de Varina si P'pa meurt ? » et il lui répondit : « Je vais laisser M^{lle} Charlotte s'occuper d'elle. – Et pourquoi donc M^{lle} Charlotte, ou n'importe qui d'autre, accepterait de la garder ? Comment tu vas arranger ça, hein ? » Il répondit honnêtement : « Je sais pas encore très bien. »

Ensuite, il s'appliqua à traire la vache puis commença à veiller sur les femmes, comme on le lui avait ordonné.

Trois jours à l'aller, en chariot, une journée pour voir le docteur et trois jours au retour, si tout se passait bien. Une semaine avant que Steve revienne à la ferme. Mais Lute pouvait accomplir le trajet en moins de temps. Si Steve le trouvait, il arriverait peut-être le cinquième jour. Si Steve croisait un cavalier, quelqu'un de confiance, il y aurait un homme sur place plus tôt que ça. Mais en chariot, il avait peu de chances de faire une rencontre parce que les cavaliers suivaient la piste des chevaux.

Le premier jour, Elmer trouva à s'occuper en coupant du bois près de la rivière. Il était contrarié parce que M^{lle} Charlotte gâtait

Varina en lui permettant de jouer de l'harmonium, pourtant, quand il rentra à l'heure des repas, il vit sa sœur en train d'éplucher des pommes de terre avec application ou d'essuyer la vaisselle. Varina aida M^{lle} Charlotte à étaler les couvertures sur les lits. Elles dormirent toutes les deux dans l'appentis, et Elmer prit la couchette de Steve dans la pièce principale, la cuisine.

Le deuxième jour, sept Indiens se présentèrent. Elmer les renvoya d'où ils venaient – un vieux mâle, quatre squaws, une jeune fille et un garçon de son âge –, mais il était gêné de leur avoir laissé la voie libre jusqu'à la cabane. Il ne retourna pas couper du bois près de la rivière.

Ensuite, quand il fallut remplir les seaux d'eau, il força les femmes à descendre avec lui à la rivière. De toute évidence, M^{lle} Charlotte croyait qu'il cherchait à se mettre sous sa protection et s'efforçait de paraître gaie pour lui faire savoir qu'elle n'avait pas peur. Elmer ne la détrompa pas. Il commençait à apprendre la patience que tout homme doit montrer envers les femmes.

Quand elle voulut l'aider à porter l'eau, il gronda :

— Je préfère porter les deux seaux. C'est plus facile.

Même Varina savait ça. Un seul seau, ça vous déséquilibre. Le vieux Cavalry Colt, qui pendait le long de sa jambe droite, le tirait déjà d'un côté.

M^{lle} Charlotte était vaguement amusée de le voir arborer le revolver. Avec ce que M^{lle} Charlotte ignorait des armes à feu, on pouvait gagner des batailles. Elle ne se doutait même pas que le colt était chargé ; les capsules de cuivre poli étaient bien visibles, mais elle n'y prêtait pas attention. Elmer se sentait légèrement coupable d'avoir chargé les six chambres ; Lute, lui, ne tentait pas le diable et il avait un modèle frontier – un peacemaker – qui acceptait les cartouches ordinaires. Lute laissait le chien reposer sur une chambre vide. Mais Elmer Merrick préférait courir le risque de se tirer accidentellement une balle dans le pied et pouvoir continuer à se persuader qu'en cas de pépin il avait six réponses toutes prêtes. Recharger, ça prenait du temps ; plus d'un homme s'était fait tuer et scalper, aux temps héroïques, pendant qu'il tâtonnait entre la poudre et les balles.

Le troisième jour, Elmer coupa le bois en bûches, et le lendemain, il commença à creuser des trous pour les poteaux du corral. Steve avait l'intention de ramener des chevaux de l'Oregon au printemps prochain.

Quand M^{lle} Charlotte vit ce qu'il était en train de faire, elle sortit en courant et s'écria :

— Elmer, arrête ça tout de suite !

Tout ce qu'elle disait ou faisait l'agaçait, et il répondit :

— Faut bien creuser, non ? Steve a besoin d'un corral, non ?

— Alors, qu'il le construise lui-même. Je ne veux pas que tu travailles aussi dur que ces derniers jours, Elmer Merrick. Je veux que tu te laisses un peu aller. Seigneur Dieu, mais tu ne joues donc jamais ?

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas joué ; il passait son temps libre à s'entraîner à lancer le lasso, à dégainer très vite ou tout autre chose qu'il devait encore apprendre. Il se sentait insulté par l'insistance qu'elle mettait à le traiter comme un enfant, mais il était content qu'elle ait remarqué à quel point il travaillait dur.

— Quand il y a des choses à faire, il faut bien que quelqu'un les fasse, répondit-il.

— Mais pas les gros travaux ! insista-t-elle. Tu risques de retarder ta croissance.

Cela suffit à l'arrêter. Peut-être qu'elle a raison, pensa-t-il. Mais il ne voulait pas reconnaître qu'il prenait ses paroles au sérieux. Il dit d'un air dubitatif :

— Bon, je trouverai autre chose.

Il entreprit de reboucher les fissures de l'appentis construit l'été même pour abriter la chambre de M^{lle} Charlotte. Tout en travaillant, il résolut une partie de son problème : ce qu'il allait faire si son père ne revenait pas. Il devait bien y avoir quelque part une équipe qui avait besoin d'un garçon d'écurie à demeure, d'un aide pour rentrer les chevaux des cow-boys et faire les corvées du cuisinier. Il rêva d'un patron imaginaire qui lui dirait : « Ce gars-là me paraît pas bien costaud pour ce que j'avais en vue », et M^{lle} Charlotte affirmerait : « Oh, mais il n'a pas peur des gros travaux. Elmer travaille tout le temps. »

« Et qu'est-ce que tu vas faire de Varina ? rappela sa conscience. – J'y pense, répondit-il patiemment. J'essaye de trouver un truc pour que M^{lle} Charlotte la garde. »

Cela se passait le quatrième jour. Le cinquième jour, Lute Kimball aurait pu être là, mais un étranger aux cheveux blonds arriva le premier, un homme prudent, au regard gris inquisiteur. Ce fut de la faute de M^{lle} Charlotte s'il resta au lieu de poursuivre son chemin. Elmer fut à nouveau convaincu qu'elle n'était qu'une pied-tendre et une idiote. Mais ce fut de la faute d'Elmer si l'étranger finit par se sentir comme chez lui.

Lorsque l'homme apparut, Elmer n'était pas loin, mais il s'était rendu à la rivière, avec le fusil de chasse de Steve, et explorait les bosquets où il avait repéré des traces de daim. Il était guidé par une arrière-pensée : si elle allait raconter à tout le monde : « Elmer, c'est un bon chasseur ; il nous a rapporté du gibier », ça ferait bien auprès du patron.

Il n'entendit pas la monture de l'étranger, mais un picotement dans la nuque lui fit comprendre qu'il se passait quelque chose. Quand il vit le cheval bai clair et le cavalier en chemise de daim, il se mit à courir vers la cabane.

Mais M^{lle} Charlotte avait déjà souhaité la bienvenue au nouvel arrivant. Et l'homme disait :

— Bon, alors, si vous êtes certaine que ça vous dérange pas, je mangerais bien un morceau, c'est sûr.

Il se retourna vivement quand il entendit les pas précipités d'Elmer sur le sol dur, mais il se détendit immédiatement quand il vit qu'il s'agissait d'un garçon et non d'un homme. Il fit de nouveau face à M^{lle} Charlotte et enleva son chapeau poussiéreux en esquissant un petit moulinet de la main.

— Buck Saddler, madame, et enchanté de faire votre connaissance.

— M^{lle} Charlotte Ainsworth, répondit-elle en souriant, et voici les petits Merrick, Elmer et Varina. Si vous voulez faire un brin de toilette, monsieur Saddler, vous pouvez utiliser la cuvette.

L'homme n'hésita qu'un moment.

— Merci bien. Je vais m'occuper de mon cheval avant.

Il desserra la sangle de la selle et tourna autour de l'animal, fronçant les sourcils et hochant la tête.

— Pauvre vieux ! murmura-t-il en tapotant l'encolure du cheval. T'es complètement crevé, hein ? Puis il se tourna vers Elmer et commenta avec un sourire : T'as vraiment une grosse artillerie.

Elmer regarda le ceinturon qui pendait, la selle bien chargée, et répondit :

— Vous aussi.

Buck Saddler avait un fusil et une carabine fixés à ses fontes, ainsi que deux cartouchières passées autour du pommeau de la selle – rien d'excessif pour un long voyage, mais impressionnant quand même.

L'étranger jeta un coup d'œil au gigot qui tirait le ceinturon d'Elmer vers le bas et eut un malencontreux sourire de condescendance.

— Mince alors, un bon vieux colt à balles rondes ! Montre-moi ça, petit.

Elmer recula, l'air renfrogné.

— Personne d'autre que moi ne touche à mon revolver.

— Si tu me le montres, taquina l'homme, je te ferai voir le mien.

— Je le vois bien comme ça, déclara Elmer. C'est un peacemaker.

Dans le temps, avant qu'il ait d'autres sujets d'inquiétude, il avait rêvé de posséder un peacemaker, de l'argent pour acheter autant de munitions qu'il en voulait et des mains assez grandes pour manipuler aisément une arme faite pour un homme.

M^{lle} Charlotte appela :

— La poêle est chaude, je vais faire des pancakes. C'est bientôt l'heure du dîner, alors autant manger tous ensemble.

— Sans doute que vous voulez repartir avant la nuit, dit Elmer en insistant lourdement. On ferait mieux d'aller manger pour que ça vous mette pas en retard.

Buck Saddler baissa les yeux sur lui et le regarda entre ses paupières mi-closes.

— Peut-être que je prendrai quand même du retard, fit-il délibérément.

Il se dirigea vers la cabane, laissant Elmer à son inquiétude.

M^{lle} Charlotte ajouta encore à son anxiété. Elle s'empressait auprès de Buck Saddler comme s'il était un invité attendu.

— Bien, asseyez-vous là, monsieur Saddler ! Vous préférez l'autre côté ? Bien sûr, pas de problème. Varina, Elmer, vous vous êtes lavé les mains ?

Buck Saddler, nota Elmer, préférait être assis face à la fenêtre. Toi, t'as sûrement une bonne raison pour ça, décida Elmer. Et ce cheval qu'a l'air de te tracasser se porte très bien.

M^{lle} Charlotte regarda Elmer en haussant les sourcils.

— Jeune homme, tu ne peux pas passer à table avec ce revolver.

Elmer n'ouvrit pas la bouche, mais cela lui demanda un effort. Jamais de toute sa vie il n'avait autant souhaité avoir une arme à portée de main. Mais Buck Saddler se leva, souriant, déboucla son ceinturon et l'accrocha ostensiblement à une patère fixée au mur. Elmer l'imita et s'assit à table sans appétit.

« Où est Lute ? se demanda-t-il avec angoisse. Il est temps que tu arrives, Lute Kimball ! »

Lute Kimball poussait son cheval fourbu autant qu'il l'osait, tout en rêvant, comme cela lui arrivait souvent, d'être le héros de M^{lle} Charlotte. Personne n'aurait pu soupçonner un homme au visage aussi sévère de rêver à quoi que ce soit. C'était un individu sombre et silencieux, sérieux et pratique. Il n'était jamais resté très longtemps sur aucun territoire, n'avait jamais gardé très longtemps un emploi, mais jamais non plus il n'avait quitté un boulot tant que le patron avait eu besoin de lui. Il avait participé à deux convois de bétail montés du Texas et avait passé la plus grande partie de sa vie à chercher de plus verts pâturages. Quand la sœur de Steve Ainsworth était arrivée dans l'Ouest, il les avait vus pour la première fois – des verts pâturages, plein de fleurs, partout où était M^{lle} Charlotte. Lute Kimball allait avoir vingt-sept ans cet été, et il était prêt à se ranger.

Il manqua une belle occasion d'être le héros de la jolie sœur de Steve. Il atteignit la ferme quelques minutes trop tard.

Elmer dut reconnaître que M^{lle} Charlotte n'était pas plus empressée auprès de Buck Saddler que de n'importe qui d'autre ; elle semblait toujours ravie d'accueillir celui qui se présentait. Mais Buck Saddler, qui suivait les mouvements alertes de la jeune femme de son regard inquisiteur, crut être un invité privilégié. Il se fit courtois et affable.

— C'est un bien joli petit orgue, commenta-t-il, une bien belle chose, ça. Je parie que vous en jouez rudement joliment, mademoiselle Charlotte.

— Quelques airs seulement, mentit-elle avec modestie. Mais Varina, mon Dieu, elle est en train d'apprendre à en jouer, et elle se débrouille très bien.

Au grand dégoût d'Elmer, sa petite sœur prit la parole :

— C'est vrai que je joue bien.

Charlotte eut un sourire rayonnant et ne la réprimanda pas pour s'être vantée.

Si M^{lle} Charlotte voulait inclure la fillette dans la conversation, l'étranger était prêt à jouer le jeu. S'adressant à Varina, il dit sottement :

— T'es une petite fille drôlement maligne, hein ? Et comme ça, avec tes cheveux bouclés, on pourrait même croire que c'est ton anniversaire, non ?

— Quel est le jour de ton anniversaire, ma chérie ? demanda Charlotte.

Varina eut l'air désemparée.

Elmer répondit :

— Quinze août. Elle sait rien de rien.

M^{lle} Charlotte jeta un coup d'œil au calendrier.

— Par exemple ! s'écria-t-elle, mais c'est aujourd'hui ! Si j'avais su, j'aurais fait un gâteau !

Les anniversaires n'avaient jamais eu beaucoup d'importance à la ferme des Merrick ; Varina n'aurait pas pensé à en faire toute une histoire si on ne l'y avait pas encouragée. Buck Saddler l'y encouragea.

— Mon Dieu, une petite fille gentille et futée comme toi qu'a même pas de gâteau ni de cadeaux ! Ça, c'est vraiment une honte !

Les yeux de Varina s'emplirent de larmes. Elle se mit à pleurer, le visage enfoui dans le giron de M^{lle} Charlotte.

Elmer grogna :

— Tais-toi, Idiote ! Gêné, il expliqua : Elle braille pas comme ça quand elle tombe de cheval.

M^{lle} Charlotte tapota l'épaule de l'enfant.

— Nous allons trouver un cadeau pour Varina. Je sais exactement ce qu'il faut, un joli ruban que j'ai apporté dans ma malle. Tu aimerais avoir un ruban pour tes cheveux, Varina ?

La fillette entendit la question, malgré ses hurlements, et hocha la tête énergiquement.

L'étranger déclara :

— Je vais pas me laisser prendre de vitesse par une dame. Moi aussi j'ai un cadeau pour cette petite fille.

Il plongea la main dans sa poche, farfouilla un peu et en sortit une pièce. Il ouvrit les doigts de Varina et les referma sur son cadeau. Les joues barbouillées de larmes, elle regarda l'objet.

M^{lle} Charlotte s'exclama :

— Monsieur Saddler, vous ne pouvez pas faire ça ! Vous vous rendez compte, c'est une pièce de vingt dollars en or !

Il dit d'un ton de reproche :

— Vous voulez quand même pas que je reprenne ce que je lui ai donné, mademoiselle Charlotte ? Pas question, ça c'est pour la petite dame.

Il avait l'air tellement content de lui qu'Elmer eut envie de le frapper.

Ce qu'il dit ensuite effraya le garçon pour de bon.

— Des pièces comme ça, j'en manque pas, lâcha Buck Saddler.

Pendant quelques secondes, Elmer oublia de respirer. Un homme pouvait posséder une pièce d'or, peut-être même deux. Mais s'il en manque pas, comprit Elmer, c'est qu'il les a pas gagnées. Une banque ou une diligence ?

Le visage de M^{lle} Charlotte avait pris des couleurs, et elle paraissait même un peu effrayée, pensa Elmer. Il lui lança un regard

noir, et soudain il sut ce qu'elle pensait : « Allez-vous-en, sale type ! Nous ne voulons pas de vous ici ! »

Jamais auparavant il n'était parvenu à déchiffrer aussi clairement les pensées d'un adulte. Cette révélation le surprit tellement que, durant un instant, il fut ébloui par sa propre intelligence. Ensuite, avec une ingéniosité désespérée, il trouva la réponse à cette angoissante question : « Qu'est-ce que tu vas faire de Varina ? »

« Si M^{lle} Charlotte avait une dette envers moi, songea-t-il, peut-être qu'elle garderait l'idiote et l'élèverait. Peut-être que sa reconnaissance irait jusque-là. Bon, comment je fais pour me débarrasser de cet homme ? »

C'est ainsi qu'Elmer se mit en devoir de sauver M^{lle} Charlotte – pour des raisons personnelles, froides et intéressées. Lute Kimball, qui avait un tout autre motif pour jouer les héros si l'occasion lui en était donnée – un motif aussi égoïste mais de nature différente –, devait encore parcourir seize kilomètres.

M^{lle} Charlotte n'était pas femme à dépendre de quelqu'un d'autre quand elle pouvait se débrouiller seule. Elle commença à ramasser les assiettes sales avec empressement. Elle fit remarquer d'un ton plein de sous-entendus :

— Il va bientôt faire nuit. Vous désirez certainement reprendre votre route, monsieur Saddler.

L'étranger fronça les sourcils.

— Ça me plaît pas vraiment de vous laisser comme ça, sans homme, objecta-t-il. Sans parler de ce qui pourrait arriver.

— C'est bien vrai, murmura M^{lle} Charlotte. Ne vous tracassez pas, monsieur Saddler, Elmer est l'homme de la maison et nous sommes persuadées qu'il se chargera de tout.

Elmer la regarda, pensant pour la première fois que Charlotte Ainsworth, sans cesser pour autant d'être une pied-tendre, n'avait absolument rien d'une idiote.

Il se mit à réfléchir : « Si je fais ça, il va faire ça, mais peut-être qu'il le fera pas. Bon, alors si je fais ça, qu'est-ce qu'il va faire ? »

Elmer avait onze ans et il était mort de frousse. Mais c'était un gamin de la prairie, et, s'il n'avait pas été autonome, il n'aurait jamais vécu jusqu'à sa onzième année. Il se serait noyé à dix ans, quand son cheval l'avait vidé alors qu'il passait une rivière à gué, ou bien il serait mort de froid l'année d'avant, quand il s'était perdu dans le blizzard.

Buck Saddler lui donna le temps de penser. L'homme essuya sa moustache sur sa manche et se dirigea vers l'harmonium. Il suggéra à Varina, qui était toujours sous le charme :

— Et si tu me jouais un petit air, ma jolie ?

M^{lle} Charlotte dit :

— Varina va m'aider à laver la vaisselle.

Mais Varina n'en fit rien. Elle commença à actionner la pompe de l'harmonium ; elle était obligée de rester debout pour atteindre le clavier et devait appuyer sur la petite pédale métallique avec un seul pied. L'air parfaitement satisfaite d'elle-même, elle se mit à égrener des notes, produisant des sonorités douces et pâles qu'on pouvait presque voir – un soyeux ruban de son.

Tout en essayant de trouver comment il allait procéder avec Buck, Elmer pensa : « Oh ! mon Dieu, comment est-ce que M^{lle} Charlotte, ou n'importe qui d'autre, pourrait vouloir élever quelqu'un d'aussi tête en l'air ? »

Mais il finit par résoudre son problème. Si je fais ça, il va faire ça. Cette fois, il n'y avait que très peu d'éléments incertains. Presque tout dépendait du : « Si je fais ça. »

Quand le garçon tendit la main pour récupérer son ceinturon, Buck Saddler fut instantanément en alerte, mais il se contenta de regarder. Il était à portée de main de son peacemaker. Elmer retira le vieux 44 de sa gaine, mais laissa l'étui et le ceinturon pendus au crochet. Il s'approcha de la fenêtre et se mit à fouiller dans la petite boîte à outils de Steve posée sur le rebord.

Charlotte, qui récurait les assiettes, demanda d'une voix tendue :

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Un tire-bourre, maugréa-t-il. Je crois que Steve en a un là-dedans. Je veux décharger mon revolver.

Elle semblait tellement bouleversée et désemparée qu'il craignit un instant qu'elle ne pousse un cri et ne fasse tout échouer.

— Ce truc-là ira aussi bien, déclara-t-il.

Buck l'observait, immobile, les yeux rétrécis. Elmer prit tout son temps. Pas une fois il ne se permit un geste brusque ; il garda le vieux Colt Cavalry soigneusement dirigé vers le mur pendant qu'il travaillait, avec la prudence de celui qui a manipulé des armes à feu toute sa vie et n'a plus jamais pointé un revolver sur un homme depuis le jour où, à l'âge de quatre ans, il s'était pris une bonne claque pour avoir menacé quelqu'un. Avec précaution, il dégagea cinq capsules de leurs cheminées et les laissa bien en vue sur la table. Il poussa consciencieusement la poudre et la balle hors des cinq chambres, et Buck pouvait bien les compter si ça lui chantait.

Saddler se détendit assez pour commenter :

— Joli petit air que tu nous joues là, fillette.

M^{lle} Charlotte ne se détendit absolument pas.

Elmer, de l'autre côté de la table, posa le revolver sur le banc où il était assis, avec suffisamment de force pour rendre son geste crédible – avec suffisamment de force pour que son cœur cesse de battre, parce que l'une des chambres était toujours chargée et que la capsule se trouvait sur le mamelon. Il resta assis quelques instants, bâillant tandis qu'il faisait glisser l'arme dans sa poche trouée et le long de sa jambe. Le trou dans sa poche avait juste la bonne taille pour retenir le colt à hauteur du chien. Quand il se leva, toujours en bâillant, Buck Saddler demanda :

— Tu t'imagines que tu vas où, comme ça ?

— On a bien le droit de sortir, non ? répondit Elmer avec une dignité calculée. Peut-être qu'y faut que j'aille chasser des lapins.

Buck sourit. Chasser des lapins était ce qu'on invitait les passagers masculins à faire lorsque les diligences transportant des dames s'arrêtaient pour une pause d'aisance. Les dames allaient « cueillir des fleurs ».

Quand Elmer sortit pour commencer à sauver M^{lle} Charlotte, Lute Kimball se trouvait encore à trois kilomètres.

— Tu en as mis du temps, dit Buck Saddler un peu plus tard.

— Je suis revenu, fit remarquer Elmer. Votre cheval est sur le flanc, annonça-t-il comme si c'était le moindre de ses soucis. Je vais chercher la lanterne si vous voulez jeter un coup d'œil.

Buck fronça les sourcils.

— Il avait rien du tout, ce cheval !

Saddler se sentait coincé et déboussolé. Mais comment aurait-il pu se faire coincer par un gamin qui venait de décharger son arme sous ses yeux ? Buck se détendit et sourit.

— On revient tout de suite, promit-il à M^{lle} Charlotte. La petite pourra me jouer un autre air.

Son dédain était tel qu'il ne prit même pas la peine de tendre la main vers la patère pour attraper son ceinturon. Elmer manqua de s'étrangler parce qu'il voulut, dans son soulagement, inspirer une grosse goulée d'air et n'y parvint pas. Un des éléments incertains venait d'être éliminé.

Il alluma la lanterne et la tint devant lui, de sorte que son ombre se trouvait sur le chemin de Buck Saddler. Buck grogna et arracha la lanterne des mains d'Elmer. Il dépassa la remise et souleva la lampe au-dessus de sa tête.

— Il a rien du tout, ce cheval ! gronda-t-il.

— Absolument rien, approuva Elmer. Il est sellé et prêt à s'en aller.

Saddler rit.

— Je m'en vais nulle part. Pas tant que je suis pas prêt.

— C'est maintenant que vous êtes prêt, fit Elmer d'une voix douce. Et c'est ce revolver qui le dit.

— Je t'ai vu le décharger, railla Saddler.

— Vous m'avez vu vider cinq chambres. Il en reste une chargée, et j'ai pas besoin de plus. Vous voulez vérifier, monsieur ? demanda-t-il d'une voix tendue, pressante. Vous avez déjà reçu une balle de 44 à moins de trois mètres ?

Buck jeta un coup d'œil vers sa selle.

— Le reste de votre artillerie est sur mon cheval, annonça Elmer, vous allez la récupérer, mais pas tout de suite. Tenez bien tranquillement la lanterne, Buck.

Le moment où il allait enfourcher son cheval constituait un autre élément incertain, mais Saddler eut la sagesse de ne rien tenter. Elmer monta en selle comme un oiseau s'envole et, lorsqu'il fut installé, il arma le chien.

Il entendit Buck grogner au son du triple déclic ; l'étranger venait de comprendre que, jusqu'à cet instant, l'arme n'avait pas été prête à servir. Buck Saddler était homme depuis trop longtemps : il avait oublié qu'une main de petit garçon n'était pas forcément assez grande pour armer et faire partir un revolver à simple action d'un seul mouvement rapide.

— Mettez-vous en selle, monsieur, dit Elmer.

Ils s'éloignèrent de la cabane. Et Lute Kimball, parvenant au sommet d'une colline, vit la lanterne posée sur le sol.

Une demi-heure plus tard, à plusieurs collines de distance, Elmer déclara :

— Vous pouvez arrêter, maintenant. Je vais laisser tomber vos armes et vos cartouchières. Vous pouvez les ramasser, je vous surveillerai. J'ai toujours le revolver à la main, Buck. Le revolver à la main. Votre carabine et votre fusil sont vides.

La maison était plongée dans l'obscurité quand Elmer revint. Il devinait le silence de l'attente. Lute Kimball appela :

— Elmer, y'a quelqu'un avec toi ?

Elmer s'écroula sur sa selle quand ses forces le quittèrent et que sa tension nerveuse se relâcha.

— Non, croassa-t-il.

M^{lle} Charlotte demanda :

— Tu vas bien ?

— Ouais, évidemment, répondit-il.

Mais quand il glissa à bas de la selle, ses genoux se dérochèrent. Il atterrit en boule.

Lute dit :

— Viens à l'intérieur. On va plus allumer les lampes ce soir.

Il se tenait sur le seuil de la porte, le fusil à la main, scrutant l'obscurité.

M^{lle} Charlotte expliqua :

— Varina dort dans l'appentis. Elle ne s'est rendu compte de rien.

« L'Idiote est bien la plus heureuse », pensa Elmer. L'enfer aurait bien pu se déchaîner, elle ne se serait rendue compte de rien.

Il dit :

— Je ne crois pas qu'il reviendra.

Lute rit, d'un bref éclat sec.

— Je crois que non. Se faire sortir par un petit bonhomme avec un revolver vide !

— Il était pas vide, expliqua Elmer. J'avais gardé une des chambres chargée.

— Pas possible ? (Lute semblait suffoqué.) Une balle, hein, alors t'étais paré pour le pire !

Il s'écarta tandis qu'Elmer entrait dans la maison, mais il resta sur le pas de la porte, le fusil sur le bras, à observer la nuit.

Elmer prit trois profondes inspirations et demanda :

— Comment va P'pa ?

Lute se racla la gorge, et dans l'obscurité M^{lle} Charlotte dit d'une voix douce :

— Elmer, viens près de moi. Tu veux bien ? Elle glissa son bras autour des épaules du garçon, et il essaya d'arrêter de trembler.

— Lute ? fit-elle.

Alors Lute lui raconta tout.

— Ton papa est mort juste avant que Steve arrive à la ville avec lui. Steve est resté pour lui faire un bel enterrement. Ton papa voulait qu'il s'occupe de ça.

Elmer s'arracha à la douce pression du bras de M^{lle} Charlotte sur ses épaules, et sa voix résonna d'un ton brusque à ses propres oreilles.

— J'ai réfléchi, dit-il, moi je peux me débrouiller tout seul, mais Varina, il faut que quelqu'un s'occupe d'elle. Peut-être qu'on pourrait faire un marché.

— Quel genre de marché, Elmer ? La voix de M^{lle} Charlotte murmurait comme l'eau d'un ruisseau.

— Par exemple, si vous l'emmenez dans l'Est, continua-t-il d'une voix hésitante, je céderai notre bétail à votre frère et peut-être que

ça paierait pour son éducation.

Il ne pouvait pas lui rappeler qu'elle avait une dette envers lui ; brusquement il était un homme portant le poids d'une galanterie d'homme. Il lui demandait simplement une faveur.

— Si ça suffit pas, proposa-t-il, je peux gagner le reste quand je serai plus grand.

Elle dit :

— Oh ! Elmer ! comme si elle allait se mettre à pleurer. Je... je ne retournerai peut-être pas dans l'Est.

Lute, debout là-bas, forme noire contre le noir de la nuit, tourna brusquement la tête.

— Je veux pas qu'elle grandisse ici, s'écria frénétiquement Elmer. Maman disait toujours que c'est pas un pays pour les femmes !

— Ça le deviendra, promit M^{lle} Charlotte. Ça le deviendra très bientôt. Grâce à des hommes comme toi et comme M. Kimball. Ce pays sera un endroit où il fera bon vivre.

Il n'était plus un homme. Il était un garçon de onze ans qui ne se sentait plus concerné par des problèmes trop compliqués pour lui. Il porta ses mains à son visage et se mit à sangloter. Il pleura longtemps, et ni Lute ni M^{lle} Charlotte ne firent un geste ni ne prononcèrent un mot.

Quand il eut terminé, Lute parla comme si rien ne s'était passé.

— Demain, dit-il, tu pourras être un gosse si tu veux. Si tu n'as pas oublié comment on fait. Tu n'y couperas pas. Mais ce soir, j'ai besoin d'un partenaire.

Jusqu'à l'aube, Elmer resta debout sur le pas de la porte, son nouveau revolver à la main – le peacemaker qui avait appartenu à Buck Saddler. Lute monta la garde à l'extérieur avec son fusil, scrutant et écoutant la nuit. Personne ne vint.

Douze ans plus tard, Varina Merrick dépensa ses vingt dollars d'or pour acheter sa robe de mariée. Elmer, robuste et élancé, doué pour tout ce qu'il entreprenait, raide et solennel dans son costume neuf, conduisit la mariée à l'autel et la donna à son époux. Il avait

presque oublié qu'une fois, déjà, il avait tout fait pour tenter de donner Varina à quelqu'un d'autre.

L'exil d'un guerrier

Quatre personnes seulement se trouvaient dans la loge en peau de bison le jour où Smoke Rising prit la décision de mourir. Comme il n'y avait pas beaucoup de viande au camp, son père et son jeune frère étaient partis chasser. Smoke Rising avait dû rester avec les femmes, car on savait qu'il portait malheur dans les entreprises d'envergure.

Il se renfonça dans son repose-dos près du feu, écoutant le bavardage de sa mère et de sa sœur aînée. Elles étaient en train d'assembler des fourrures pour faire une couverture chaude. Le petit garçon de sa sœur, assis par terre, les regardait.

La vieille femme disait à son petit-fils :

— Mon père était un grand homme. Il portait la plume d'aigle depuis qu'il avait seize ans. Il avait compté coup de nombreuses fois contre les La-Cotah et les Cut-Arms. C'était un très bon chasseur. Il avait tellement de chevaux qu'on ne pouvait pas les dénombrer, et il était honoré par tous. Je crois que, toi aussi, tu deviendras un grand homme.

L'enfant écouta sans répondre, les yeux agrandis à la lueur du feu, pensant au jour où il serait un guerrier.

« Il est sûr qu'il deviendra un grand homme, pensa Smoke Rising qui était un raté. Et moi aussi j'en étais sûr, il y a longtemps. »

À vingt-huit ans, il ne pouvait pas encore porter la plume d'aigle, parce qu'il n'avait jamais compté coup. Il ne s'était pas marié, parce que les jeunes femmes de la tribu avaient peur de lui tant il était malchanceux.

— Water Bird est un grand homme, continua la vieille sur le ton des conteurs d'histoires ; ce ton pédagogique que les femmes adoptent pour éduquer les enfants. Elle ne disait rien de nouveau ; elle rappelait simplement à l'enfant, comme on le rappelait

constamment à tous les petits garçons de la tribu apsaruke, les idéaux qu'il devait s'efforcer d'atteindre.

— Water Bird a touché deux ennemis le même jour avec son bâton à coup, alors qu'ils étaient tous deux armés et prêts à le tuer, continua la vieille dans un murmure. Deux fois dans la même journée, il a magnifiquement compté coup !

— Sa médecine est puissante, approuva le garçon, fier de pouvoir identifier ses supérieurs. Water Bird a eu un grand rêve, et le grillon est son allié. Bientôt je m'en irai et j'aurai un rêve, moi aussi.

— Pas si tôt que ça, corrigea la mère de l'enfant. Pas avant que tu ne sois plus grand.

La quête du rêve était nécessaire au guerrier, mais elle constituait un sujet d'inquiétude pour ceux qui restaient au camp et pensaient à lui en ces heures de souffrances et de crainte mystique.

Smoke Rising sentit soudain la gêne qui s'était installée dans la loge à l'évocation de la vision magique. Il sortit et resta debout à l'extérieur, tandis que la neige poudreuse fondait sur ses épaules nues. C'était un homme fort, mais un raté parce qu'il n'avait pas réussi à faire un rêve sacré.

« On ne racontera jamais aux petits garçons les exploits de Smoke Rising ! pensa-t-il. On dira : " C'était un homme qui n'avait apporté que du mal au peuple Apsaruke. Voici son histoire "... »

C'est à ce moment-là qu'il décida de partir pour mourir. Tout d'abord, il essaierait à nouveau de rêver, bien qu'il ait déjà fait cinq tentatives. Il continuerait à essayer. Il mourrait de froid, ou bien les loups le tueraient quand il serait affaibli par les supplices qu'exigeait la quête d'une vision. Il ne reviendrait pas sur un échec.

Il resta debout sous la neige, les bras croisés, à préparer son départ, à se remémorer les choses terribles qui étaient arrivées aux gens du village, parce qu'il n'avait pas d'esprit protecteur, à se souvenir des longues années d'espoir avant qu'il ne comprenne que, pour une quelconque raison, il était né pour porter malheur à tout le monde.

Il se souvenait encore quand, au plus noir de la nuit hivernale, il se glissa sans bruit hors du camp endormi, seul.

Il partit à pied, tenant un cheval par la bride, n'emportant que quelques affaires – une couverture, une paire de mocassins supplémentaire et un peu de viande séchée qu'il ne toucherait pas, sauf s'il réussissait à rêver. Il avait ses armes avec lui – un bel arc, vingt flèches et un couteau.

Parce que tout espoir n'était pas mort en lui, il emportait aussi un petit sac de peinture. S'il n'avait plus eu d'espoir du tout, il se serait pendu. C'était une façon de mourir plus rapide que celle qu'il avait choisie. Mais cette fois-ci, il aurait peut-être de la chance. Il parviendrait peut-être, quand il serait malade et fiévreux, à faire un rêve et à trouver un esprit qui l'aiderait. Avec cet allié, il accomplirait peut-être un exploit remarquable et pourrait rentrer chez lui triomphalement. Il lui faudrait alors peindre son visage pour montrer cette victoire à son peuple.

Il n'eut pas de mal à quitter le village endormi. La War Club Society^[1] la police du camp, n'avait pas posté de guetteur, par cette froide nuit, pour empêcher les jeunes gens d'aller chercher la gloire sans autorisation. S'il y avait eu des hommes de garde, Smoke Rising aurait pu les éviter. Il avait appris la ruse, la force et la rapidité. Son éducation, dispensée par les vieux sages de son peuple, avait été longue et dure. Il possédait tout ce que les Anciens avaient pu lui transmettre. Il ne lui manquait que la chance.

Il ne se retourna pas pour regarder les loges recouvertes de peaux de bisons, noires contre le blanc de la neige. Au village, seules quelques personnes le pleureraient s'il ne revenait pas. Sa mère aurait du chagrin, parce qu'elle l'aimait, même si elle n'avait aucune raison d'être fière de lui. Ses sœurs gémissaient mais elles ne se tailladeraient pas les bras et ne se couperaient pas les cheveux.

Courbé contre le vent, il alla de l'avant, se rappelant la première fois où il était parti en quête d'un rêve, quand il avait douze ans. À cette époque, il ne savait rien de ce qui l'attendait, excepté que ce serait terrible. Mais il était impatient d'affronter la faim, la soif et l'épuisement car, par leur intermédiaire, venait la communion mystique avec les esprits qui pouvaient rendre un homme puissant.

Cette première fois, il partit avec deux amis, puis ils se séparèrent, chacun rejoignant sa propre colline. Quand ce fut

terminé, quatre jours plus tard, les trois garçons rentrèrent ensemble au village, emplis de respect, de fierté et d'effroi, pour affronter les guerriers sévères qui avaient été leurs professeurs et s'apprêtaient à devenir leurs juges solennels.

Wild Dog, qui avait treize ans, fut le premier à raconter son rêve dans la loge du conseil.

— Un castor m'a dit : Wild Dog, viens avec moi. Il m'a fait traverser des montagnes blanches. Mes pieds ne touchaient pas du tout le sol. L'être sacré m'a entraîné sous l'eau vers une loge peinte en rouge.

Wild Dog raconta en détail ce qui s'était passé, et les Anciens décidèrent qu'il avait eu un grand rêve. Le castor était son allié, sa médecine. Par la suite, Wild Dog alla au combat en portant, à l'épaule, une peau de castor à laquelle il adressait ses prières et qui lui apporta la gloire. Il avait rêvé trois fois depuis son adolescence.

Wild Dog était devenu un grand homme, sans peur, sans pitié. Il était dur, fanatique et arborait les cicatrices des nombreuses tortures religieuses qu'il s'était volontairement infligées. Quand il avait compté coup, le récit de ses glorieux triomphes, dans le cercle des guerriers, durait très longtemps. C'était un jeune homme dont les Anciens écoutaient la parole. Il avait beaucoup de chevaux et trois jeunes épouses.

L'autre garçon, Water Bird, avait ensuite raconté son rêve devant le conseil : des grillons avaient rampé sur son corps, l'assourdissant de leurs stridulations, mais au bout d'un moment, il était arrivé à comprendre leurs paroles. Il se rappelait ces paroles, mais leur sens le plongeait dans une grande confusion.

L'un des sages expliqua ce qu'elles signifiaient. Par la suite, Water Bird porta un grillon, dans un petit sac sous sa tresse gauche, quand il allait au combat, et il compta coup pour la première fois à quatorze ans, rampant entre les loges d'un village La-Cotah endormi pour s'emparer d'un beau cheval attaché à un piquet.

Après ses deux amis, Smoke Rising raconta ses expériences aux hommes qui comprenaient les mystères.

— Je n'ai vu aucun esprit. Rien ne s'est approché de moi, et je n'ai entendu aucunes paroles distinctes. Mais j'ai perçu un bruit,

comme un bébé en train de pleurer. Je crois qu'il me disait quelque chose, mais je n'ai pas pu comprendre.

Les Anciens délibérèrent longtemps tandis qu'il attendait, tremblant, au centre du cercle du conseil. Puis ils lui annoncèrent qu'il n'avait finalement pas eu de rêve.

— Les pleurs que tu as entendus, expliquèrent-ils, devaient être le son de ta propre voix.

Ils lui suggérèrent, d'un ton compatissant, de refaire une tentative quand il s'en sentirait capable. Beaucoup d'hommes, lui rappelèrent-ils, ne rêvaient pas la première fois.

Il essaya quatre autres fois au fil des ans, mais il n'entendit même plus les pleurs. Il s'évanouit simplement et tomba à terre.

Il était une menace permanente pour ses amis. Il se produisait toujours des catastrophes quand il participait à un raid guerrier. (Il allait au combat, bien que cela demandât un courage extraordinaire de la part d'un homme qui n'avait pas de protecteurs sacrés.) Un jour, il essaya de compter coup de la façon la plus glorieuse qui soit : il rampa derrière une loge ennemie et coupa la corde qui attachait un beau cheval bai à son piquet. Mais l'animal s'ébroua et les guerriers ennemis furent réveillés. Dans la bataille qui s'ensuivit, un jeune Apsaruke, appelé Stands in Water, fut gravement blessé.

Au cours d'un affrontement avec des pillards La-Cotah, Smoke Rising allait atteindre un adversaire blessé, juste à temps pour compter coup le premier, mais son cheval trébucha et ses compagnons touchèrent l'ennemi avant qu'il n'ait pu se libérer de sa monture. L'un de ses compagnons mourut le lendemain des suites des blessures reçues pendant ce combat.

D'autres guerriers avaient été blessés et trois hommes étaient morts dans des circonstances qui, finalement, démontrèrent clairement la responsabilité de Smoke Rising et de son mauvais œil.

Au bout d'un certain temps, même les jeunes gens les plus ambitieux et les plus téméraires cessèrent de lui apporter la pipe d'invitation quand ils mettaient sur pied une expédition guerrière.

Le plus grand malheur qu'avait eu à subir le village s'était produit alors qu'il en était absent. C'était une chose si terrible qu'il s'efforçait de ne plus y penser.

Au matin, il se trouva totalement hors de portée de la police du camp. Alors, il se dirigea droit vers une butte appelée Là où Les Aigles reposent. D'autres hommes avaient réussi à rêver à cet endroit et avaient obtenu des charmes protecteurs donnés par des êtres-médecine.

Il voyagea le reste de la nuit, le jour suivant et la moitié de la seconde nuit avant d'atteindre l'endroit qu'il avait choisi, celui où il allait rêver ou mourir. Il ne s'arrêta pas pour se reposer, parce que la fatigue était nécessaire. Il fit halte simplement pour ne pas tuer le cheval qu'il menait par la bride. Il ne porta pas de neige à ses lèvres. La soif était également nécessaire. C'est uniquement par la souffrance qu'un homme pouvait gagner le droit de rêver.

Quand le soleil se leva, il était prêt pour l'épreuve. Il avait préparé un lit de sauge, il avait construit une loge de sudation et s'y était purifié. Son cheval trouverait des pâturages sur l'un des flancs de la butte. Smoke Rising découvrit même une sorte de grotte, un creux dans la falaise de grès, où il rangea ses armes et les maigres effets qu'il avait emportés.

Il dansa et marcha pour parvenir à un état d'épuisement total, pleurant et priant tandis que la neige tombait sur son corps. Quand le soleil se coucha, il résistait encore. Quand l'obscurité vint, il s'écroula, pris de vertige, et dormit un moment sur le lit de sauge tandis que la neige s'amoncelait sur lui. Il n'eut pas de rêve prodigieux, rien que des cauchemars emplis d'horreur.

Il s'éveilla dans le noir et resta allongé, immobile et transi, affaibli et malade de ses souvenirs. Il était si raide de froid qu'il lui semblait qu'on le tenait pour l'empêcher de bouger. Il ne parvenait pas à détacher son esprit de ses cauchemars. Il avait vu se produire des choses qu'il n'avait pas réellement vues, bien qu'elles se fussent réellement produites.

Deux ans plus tôt, une importante troupe guerrière avait quitté le village, ne laissant que quelques hommes derrière elle. La moitié de ceux qui restaient devait aller chasser pour rapporter de la viande aux femmes, aux enfants et aux vieux. Pendant l'absence du groupe des chasseurs, dont Smoke Rising faisait partie, une bande de Cut-Arms, venus en représailles, fondit sur les loges sans défense.

Les chasseurs apsarukes revinrent avec la viande, les guerriers avec la gloire et le butin. Ils trouvèrent les loges brûlées, et les survivants en train de crier leur chagrin tout en essayant de recommencer à vivre.

Les vieux du camp s'étaient battus aussi bravement que lorsqu'ils étaient jeunes. Même les femmes avaient livré combat et une fille, Rabbit Woman, avait compté coup. Il restait des morts dans le camp quand tout fut terminé, et six femmes apsarukes avaient été emmenées par les Cut-Arms. La jeune Rabbit Woman faisait partie de ces captives. Smoke Rising avait souhaité l'épouser, mais les hommes de la famille de la jeune femme avaient refusé les chevaux qu'il offrait parce qu'il n'avait pas accompli d'exploits guerriers.

Ce fut la mère de Rabbit Woman qui accusa Smoke Rising. Le désignant d'un index nouveau, elle s'écria : « C'est de sa faute ! C'est lui le responsable de ce qui nous arrive ! »

L'accusation n'avait pas de sens, bien entendu – la chasse avait été décidée par les autorités compétentes, dont Smoke Rising ne faisait pas partie. Il s'était contenté de suivre en tant que chasseur.

Mais les gens écoutèrent, frissonnèrent et crurent ce que disait la mère de Rabbit Woman. Elle avait eu des rêves mystérieux ; un jour, alors qu'elle était très malade, elle était morte puis était revenue à la vie. Ses paroles avaient beaucoup de poids.

Par la suite, Smoke Rising fut considéré comme une menace pour son peuple. Tous étaient désolés pour lui, mais ils devaient penser à leur propre famille. Ils n'avaient que peu de pitié à donner à un homme aussi malchanceux, aussi dangereux.

Raide, le corps endolori, il se leva et se mit à marcher en rond au sommet de la butte, priant et chantant. Tandis que les heures s'écoulaient, il lui arrivait de trébucher de fatigue, et il en était heureux. La fatigue devait précéder le rêve et il était si fort qu'il lui fallait du temps pour atteindre l'état propice.

Le monde commença à s'éloigner de sorte qu'il se trouvait au centre d'un néant blanc, mélange d'épuisement, de faim, de soif et de peur.

Au bout d'un moment, il tomba à terre.

Il y eut, après qu'un temps vaste, vide, se fut écoulé, la douleur mais pas tout à fait la conscience. Il y eut l'obscurité. Son cœur battait paresseusement et il pensa : « Je suis en train de geler. » Il essaya d'appeler sur lui la pitié des esprits avant qu'il ne soit trop tard mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Pourtant, il y eut quelque chose, quelque part, comme un bruit, et son cœur fit un grand bond. Il avait de nouveau douze ans, par une nuit d'été au sommet d'une haute colline, et il entendait la voix d'un bébé qui pleurait.

Il resta allongé, parfaitement immobile dans l'espoir d'entendre un esprit dire : « Smoke Rising, viens avec moi. » Mais il n'y eut pas le moindre mot, rien que ce faible pialement.

Il fit alors une chose qui lui demanda plus de courage qu'il n'en avait jamais eu auparavant. Il quitta le monde des morts vivants et força ses bras et ses jambes à bouger. Il rampa lentement vers le bord de Là où les Aigles reposent pour voir ce qui produisait ce son pareil aux pleurs d'un bébé.

C'était peut-être un mauvais esprit qui le ramenait à la vie pour qu'il continue à être malchanceux. À moins qu'il ne s'agisse de celui qu'il avait déjà entendu des années auparavant, prêt cette fois à s'exprimer plus clairement.

Il lui fallut très longtemps pour atteindre le rebord de la butte. Arrivé là, il se reposa et regarda. Il y avait quelque chose en bas dans la neige, une masse noire se détachant sur la surface blanche.

Je suis en train de rêver ! pensa-t-il, péniblement. Il attendit que quelque chose lui dise ce qu'il devait faire, mais il n'y eut pas de signe et il sut qu'il lui faudrait descendre là-bas et aborder la créature.

Il accomplit une partie du chemin en rampant, l'autre en se laissant glisser le long de la pente, sans ressentir la douleur. Il resta allongé dans la neige, tendant les bras vers la masse sombre. De tous les rêves magiques dont il avait entendu le récit, aucun n'avait exigé d'effort comparable à celui qui lui était demandé. Dans son rêve à lui, il n'y avait pas cette sensation de flotter dans les airs, pas de passage facile dans l'irréalité.

Le bruit monta à nouveau.

— Mouin ! Mouin ! disait le bruit, très faiblement. C'était un bébé esprit, enveloppé dans des couvertures, qui semblait transi de froid et malade.

Smoke Rising se traîna vers le tas et déplaça les couvertures avec des efforts considérables. Une femme était tombée là. Il ne l'examina pas attentivement, et quand il essaya de regarder le bébé, sa vue se brouilla. L'enfant était blotti contre le corps de la femme, à l'intérieur de ses vêtements, pour profiter de sa chaleur. Smoke Rising pensa que la femme était morte et que ça n'avait pas d'importance. Ce qui comptait, c'était que le bébé vive, car il devait être sa médecine. Une médecine faible, médiocre. S'il mourait, Smoke Rising n'aurait plus aucun espoir.

Il posa sa main contre la peau de la femme et la trouva froide mais, lui sembla-t-il, vivante. Il tenta de soulever le bébé qui piaulait, et la femme gémit.

— Tu ne m'enlèveras pas mon protecteur ! dit-il avec colère. Tu es certainement l'esprit qui m'a porté malheur si longtemps. Mais maintenant, je vais avoir un allié !

Malgré tout, le bébé avait plus chaud là où il était qu'avec Smoke Rising. Il remonta la couverture sur l'enfant et secoua la tête, essayant de penser clairement.

Il rampa à nouveau vers le creux dans la falaise de grès où il avait rangé ses affaires et tout en avançant, il pria d'une voix faible :

— Mon allié est un bébé, mais c'est le seul que j'aie.

Toi qui es là-haut, je veux que tu me dises ce que je dois faire. Je vais essayer d'empêcher le bébé esprit de mourir de froid. Si ce n'est pas bien, je veux que tu me le dises. Je ne suis rien. Je ne sais rien. Je veux faire ce qui est bien mais je ne sais pas ce que c'est.

Il se reposa plusieurs fois, dans l'attente d'une réponse.

« Rien ne vient m'aider, pensa-t-il. Pour trouver mon allié magique, tout est plus dur pour moi que pour les autres hommes. »

Au bout d'un long moment, il atteignit la grotte. Il y avait entreposé du bois, sans véritable espoir, admettant pourtant le fait qu'il pouvait après tout ne pas mourir, avoir un rêve, être libre de vivre et de rechercher les honneurs. Il avait emporté son silex et il alluma un feu dans la grotte. Puis il enfila des vêtements chauds.

Chacun de ses mouvements était douloureux mais cela ne le surprit pas.

Ensuite il retourna en rampant auprès de la femme empaquetée, s'empara du bébé, le glissa à l'intérieur de ses vêtements, contre sa peau, et retourna dans la grotte près du feu. Le bébé piaula encore et il lui adressa une prière : « Aide-moi. Si je t'aide, tu m'aideras peut-être. Si je te perds maintenant, je suis perdu. »

Il fallait nourrir l'enfant. Smoke Rising mit un peu de neige dans sa bouche et la laissa fondre ; il parvint à s'empêcher de l'avalier malgré sa soif. Il posa ses lèvres contre celles du nourrisson et fit couler l'eau chaude dans sa bouche. Le bébé s'étrangla et Smoke Rising eut peur qu'il meure.

L'eau chaude n'était pas suffisante, même pour un esprit. Il allait devoir rompre son jeûne. Il prit une bouchée du morceau de viande séchée qu'il avait emportée et la mâcha après avoir mangé de la neige. Il transféra le jus de viande chaud dans la bouche avide du bébé qui l'avalait et s'agita convulsivement dans ses bras.

— Je vais te ramener la femme si elle n'est pas morte, dit-il. Je vais te poser là, près du feu, et j'irai la chercher si c'est ce que tu veux... je voudrais bien que tu me dises ce que tu veux, ajouta-t-il d'un ton plein de reproche, car il savait que cette faible créature à moitié morte de froid était sans doute un être puissant déguisé, un esprit capable de le conseiller s'il le désirait. Mais le bébé se contenta de piauler obstinément.

Ce fut dur de ramener la femme, parce qu'elle était froide et endormie. Il la traîna sur la neige, centimètre par centimètre. Il craignait que le bébé meure avant qu'il ait pu regagner la grotte avec elle, mais l'enfant était toujours en vie et la femme aussi. Il l'installa près du feu et lui frotta la peau de ses mains.

Quand les flammes s'élevèrent, il cligna des yeux car il avait vu son visage. Il s'adressa d'un ton indigné à l'être qui avait l'apparence d'un bébé.

— Tu es puissant et tu cherches à me tromper. Tu sais que je ne suis rien. Tu veux me faire croire que cette femme est Rabbit Woman du peuple apsaruke ! Mais tu l'as habillée avec une robe

pareille à celles que portent les femmes des Cut-Arms. Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi cherches-tu à m'embrouiller ?

Il entendit un loup hurler, non loin de là. Il était si fatigué, si terrifié, qu'il n'avait plus envie de lutter, ni d'essayer de comprendre quoi que ce soit. Il rappela au bébé :

— Tu ne m'as causé que des souffrances, et tu ne m'as rien dit qui puisse me donner une bonne médecine.

Il abandonna complètement l'idée du jeûne. Pour affronter ces terreurs il fallait avoir l'esprit clair, et ce rêve ne ressemblait pas à celui des autres hommes. Eux n'avaient pas à prendre de décisions. Quelque chose leur disait comment se comporter, et ils obéissaient.

Il suçça de la neige et l'avalala ; il mâcha de la viande séchée. Il avait fait fondre de la neige dans la petite marmite qu'il avait apportée et il y déposa un bout de viande pour préparer de la soupe. Pendant qu'elle cuisait, il mâcha un autre morceau pour le bébé.

La femme remua et gémit. Smoke Rising la regarda, effrayé, et vit qu'elle ressemblait toujours à Rabbit Woman. Ses idées étaient à présent un peu plus claires et il se rappela que Rabbit Woman avait été capturée par les Cut-Arms, donc elle pouvait très bien porter une de leurs robes.

Smoke Rising resta assis à l'observer, mais il s'adressa à l'être qui avait l'apparence d'un bébé et était niché contre son épaule gauche.

— Je voudrais que tu me dises si c'est bien Rabbit Woman, celle qui a été enlevée au peuple apsaruke. Est-ce que tu l'as amenée ici pour ajouter encore à ma honte ? Est-ce que tu sais combien j'ai déjà eu honte ?

« J'ai envoyé cinq chevaux à la loge de Rabbit Woman, comme présents pour son père. Je les avais pris à des ennemis. Je désirais épouser cette fille. Mais son père a renvoyé les poneys parce que j'étais trop malchanceux. Il ne voulait pas avoir affaire à moi. Ensuite, les Cut-Arms ont capturé Rabbit Woman, et j'ai pensé que je ne la reverrais plus jamais.

« Ce n'est pas elle que je vois maintenant, dit-il d'une voix ferme au bébé. Je vois une autre femme que tu as envoyée pour me

tourmenter, parce qu'elle ressemble à celle que j'ai perdue. J'aimerais que tu me dises pourquoi tu fais ça.

Peut-être que si le bébé était plus fort, pensa-t-il, il pourrait lui répondre avec des mots, comme le font les esprits. L'enfant était trop petit pour boire seul, aussi Smoke Rising laissa-t-il d'abord refroidir la soupe claire avant de prendre le liquide dans sa bouche puis de le laisser couler dans celle du nourrisson. Celui-ci toussa, avala et remua sur le genou de l'homme. Smoke Rising continua à le nourrir jusqu'à ce qu'il cesse de tendre avidement ses lèvres.

— Veux-tu que je m'occupe de cette femme ? demanda-t-il. Il n'y eut pas de réponse. Le bébé s'était endormi. Smoke Rising l'allongea avec précaution et rechargea le feu ; il frictionna les pieds et les jambes de la femme, et elle se mit à gémir.

Il les veilla toute la nuit, en buvant un peu de soupe pour retrouver ses propres forces et pouvoir continuer à prendre soin d'eux.

— C'est un grand miracle, dit-il à voix haute. Je suis en train de faire un rêve que les anciens m'expliqueront quand je rentrerai. J'ai attendu longtemps de vivre ce moment.

Vers le matin il s'endormit d'un sommeil profond. Il fut réveillé par deux voix qui criaient. La première était celle du bébé couché dans ses bras, contre sa peau chaude, sous ses vêtements. La seconde venait de la femme qui tendait les mains et ne trouvait pas l'enfant.

Quand il parla, elle vociféra dans un langage qu'il supposa être celui des Cut-Arms – criard et guttural.

Smoke Rising courait toujours le risque de perdre sa médecine si le bébé mourait. Il avait besoin de cette femme sorcière pour qu'elle le nourrisse si elle le pouvait. Il expliqua courtoisement, comme il convenait quand on s'adressait à un être magique :

— Je t'ai soignée et je t'ai empêchée de mourir de froid ; je voudrais que tu t'occupes de cette petite créature-médecine parce qu'elle est mon alliée.

Il avait parlé en apsaruke et elle avait compris. Ses yeux s'ouvrirent, emplis de compréhension, les grands yeux sombres de Rabbit Woman. Elle ne le connaissait pas, mais elle parlait sa langue.

— Donne-moi mon bébé, exigea-t-elle.

Il déposa délicatement l'enfant dans ses bras, mais elle n'avait pas de lait. Le nourrisson affamé pleura et à son tour, elle pleura d'épuisement.

Il lui donna de la soupe et elle en fit boire un peu au bébé. Ensuite tous deux s'endormirent.

Quand elle se réveilla, elle regarda son visage et sut qui il était mais ne voulut pas le reconnaître. Elle paraissait furieuse et honteuse.

— Nous allons mourir ici, dit-elle.

— Je vais aller chercher quelque chose à manger, déclara Smoke Rising. J'ai apporté du bois pour le feu. Toi, tu vas rester là et veiller sur ma médecine.

Il était trop faible pour aller très loin chercher de la viande. Il traqua le cheval qu'il avait amené, l'attrapa après une longue et patiente poursuite, le ramena jusqu'à la falaise, trébuchant souvent, sans jamais lâcher la corde.

— Viens m'aider, dit-il à Rabbit Woman. Je vais tuer le cheval et je ne veux rien perdre.

Elle rampa hors de la grotte, portant la marmite, et Smoke Rising entrava l'animal. Quand il lui trancha la gorge, ils s'affairèrent pour recueillir le plus de sang possible. Quand ils eurent bu le liquide riche, ils se sentirent plus forts. La femme allaita un peu son enfant et lui donna de la soupe composée d'eau et de sang de cheval, mais elle ne leva pas les yeux sur Smoke Rising.

— Si tu es Rabbit Woman, dit-il finalement, j'aimerais le savoir, et savoir aussi pourquoi tu es là.

— Je me suis enfuie pour échapper à Many Bulls, répondit-elle de mauvaise grâce. Je le hais. Je crois qu'il est à mes trousses mais je ne retournerai pas avec lui. Je ne vois pas pourquoi tu m'as ramenée à la vie. Tu ne m'apportes que des ennuis.

« Je n'aurai plus jamais d'homme, dit encore Rabbit Woman. Je voulais rentrer chez les miens mais maintenant, je désire seulement mourir. J'ai un couteau. Je tuerai aussi le bébé.

— Pas le bébé, répliqua Smoke Rising d'une voix ferme. Je ferai tout ce que tu voudras si tu épargnes le bébé. Il est ma médecine. Il est tout ce que j'ai.

Elle regarda par-delà le feu et sourit avec l'insolence qu'une femme peut montrer envers un homme qui n'est personne.

— Va compter coup pour moi contre Many Bulls ! défia-t-elle. Apporte-moi son scalp. Alors, c'est moi qui ferai ce que *tu* voudras.

Smoke Rising sortit de la grotte et tourna en rond dans la neige, se demandant comment il pouvait accomplir ce qu'elle demandait. Il rentra à l'intérieur et demanda :

— Est-ce qu'il te poursuivait ?

— Je suis sûre que oui. Il m'a achetée à un autre homme, un vieux qui m'a capturée pendant la bataille au camp. S'il vient ici, je me servirai de mon couteau.

Elle ajouta :

— Je ne sais pas depuis combien de jours je lui ai échappé. Mais il est tombé peu de neige. Il a pu suivre mes traces.

Smoke Rising se demandait toujours comment il devait procéder.

— Il faut que je parle à mon allié, dit-il. Il s'accroupit devant le bébé et murmura : Aide-moi ! Aide-moi ! Je ne suis personne et j'ai besoin de ton aide.

L'enfant ouvrit ses yeux sombres, ensommeillés, souffla une bulle de salive et bâilla.

C'était une réponse. Smoke Rising prit son couteau et, s'excusant auprès du nourrisson, lui coupa une petite mèche de cheveux. Avec le plus grand soin, il enroula quelques cheveux longs provenant d'une de ses nattes autour de la boucle afin de ne pas la perdre.

Il suivit à travers la prairie la trace légère que la femme avait laissée en pataugeant dans la neige. Il était sûr de rencontrer l'ennemi et au bout d'une demi-journée, il tomba effectivement sur lui. Au loin, il vit un homme qui menait un cheval par la bride.

Smoke Rising se sentait faible et fatigué, mais son cœur était rempli de confiance. Le temps était venu de jouer le tout pour le tout. Il allait compter coup ou mourir.

Quand il sut que l'ennemi, au loin, l'avait repéré, il se mit à tituber, avançant d'un pas chancelant comme une femme épuisée. Il entendit le cri assourdi de l'homme et se laissa tomber à terre. Il resta allongé dans la neige jusqu'à ce que l'adversaire approche, criant et riant en un accès de fureur triomphante.

Smoke Rising voulut imiter un gémissement de femme, mais sa voix était bien trop grave. Il ne pouvait pas prendre le risque d'effrayer sa proie et de la faire fuir. Roulé en boule comme s'il protégeait un bébé, il leva un bras en un geste de supplication.

Il murmura à la mèche de cheveux accrochée à sa natte :

— Maintenant, je vais savoir si tu es ma médecine. Maintenant, je vais savoir si ma chance a tourné. Aide-moi ! Aide-moi !

Il avait toujours eu du courage, mais à présent il possédait également de l'assurance. Il parvint à rester allongé là, immobile, tandis que l'ennemi avançait vers lui en hurlant des menaces dans la langue des Cut-Arms.

Puis, en un bond puissant, Smoke Rising se mit debout. Il leva sa main gauche qui ne tenait aucune arme et, dans un hurlement, en frappa la joue de l'adversaire.

Il sentit quelque chose de nouveau monter dans son cœur et le faire grandir. Il avait compté coup de la manière la plus difficile, en corps à corps, avec sa main nue, sur un ennemi armé et non blessé.

Il leva son couteau, visant la gorge.

— Même si je meurs maintenant, cria-t-il à l'adresse de son puissant protecteur, j'ai compté un beau coup !

L'homme s'écarta, de sorte que la lame déchira sa couverture mais ne l'atteignit pas. De son arc, il frappa Smoke Rising à la tête et le fit vaciller.

Smoke Rising se baissa et lâcha sa couverture. Il bondit, le couteau à la main, criant victoire.

Le combat ne dura pas très longtemps parce que Smoke Rising avait enfin un allié solide. Lorsque le guerrier ennemi tomba dans la

neige, perdant son sang, il le frappa encore et encore. Puis il s'allongea, haletant.

Lorsqu'il se fut reposé, il leva une dernière fois son couteau.

Il ne savait pas comment il avait accompli la seconde partie du trajet jusqu'à la grotte. La dernière chose dont il se souvenait c'était que la butte était encore très loin et qu'il y voyait monter un mince filet de fumée.

Il s'allongea dans la neige pour dormir, mais la voix de la femme-sorcière le dérangea, et ses mains le tirèrent jusqu'à ce qu'il l'écarte d'un geste furieux. Longtemps, entre veille et sommeil, il la sentit marteler sa poitrine de ses poings. Bouger lui était difficile, et du fond de son engourdissement, il pensa que c'était stupide puisqu'il avait atteint son but. Il n'y avait plus de raison de lutter.

Mais parfois, il était plus facile de ramper, ou d'avancer en trébuchant quand elle le soutenait, plutôt que de supporter ses ennuyeuses vociférations. Il l'entendit crier après le cheval qu'il avait capturé, puis il se retrouva en train de glisser sur la neige, une corde passée autour de ses épaules, attaché à l'animal qui le tirait.

Il eut conscience de la chaleur enfumée de la grotte et pensa qu'elle avait dû accrocher une peau ou une couverture à l'entrée pour empêcher l'air chaud de sortir. Il entendit le couinement d'un bébé qui pleurait, et son cœur fut emplí de gratitude pour le petit être qui était un esprit. La femme-sorcière le tira encore et il la frappa d'un revers du bras. Ensuite il dormit.

Elle n'arrivait pas à le forcer à se relever pour le faire boire et versait directement la soupe dans sa bouche. Il avala et toussa.

— Assieds-toi et mange. Ne reste pas là à attendre qu'on te nourrisse comme un bébé. Debout ! Elle paraissait joyeuse, mais elle n'avait pas le droit de le traiter comme ça.

Il se redressa et tenta de fixer son regard sur elle.

— Ce n'est pas comme ça qu'une femme doit parler, dit-il d'un ton de reproche, à un guerrier qui vient de compter coup.

Elle haussa les épaules sous sa couverture.

— Tu as volé un cheval. N'importe qui peut ramener le cheval d'un ennemi. Comment est-ce que je peux savoir que tu as compté coup ? Peut-être que tu mens.

— Tu seras mon témoin au conseil des guerriers, répondit-il. Je t'ai ramené quelque chose. Quand j'aurai mangé, je t'en parlerai. Maintenant, donne-moi à manger.

Quand il fut repu, il plongea la main dans son vêtement, en tira le trophée qui servait de preuve et le lui lança. Le scalp était encore humide, il l'avait gardé au chaud contre son corps.

— C'est le sien ! jubila Rabbit Woman. Je reconnais sa chevelure. C'est Many Bulls que tu as tué. Dis-moi comment tu as fait !

Assis dans la grotte près du feu, il lui raconta l'histoire, comme il allait la raconter par la suite, durant les cérémonies où, entouré de guerriers qui étaient ses pairs, il faisait le récit de ses triomphes. Deux fois, il relata son exploit et elle demanda encore à l'entendre, se penchant en avant au-dessus de la fumée, approuvant d'un hochement de tête.

Elle prit le scalp dans ses mains et alla même jusqu'à esquisser une danse, le dos courbé, dans la grotte au plafond bas qui se trouvait à l'endroit appelé Là où les Aigles reposent. Elle chanta pour lui un chant de triomphe et il écouta, impassible. Ce chant lui était dû. Il avait attendu longtemps avant de l'entendre.

Ils chanteraient aussi en son honneur au village quand il entrerait triomphalement sur le cheval pris à l'ennemi, tandis que Rabbit Woman marcherait derrière lui. Elle porterait son arc et elle aurait peint fièrement son visage pour montrer qu'elle était la femme d'un guerrier.

Mais quand il ferait cette magistrale entrée, c'est lui qui tiendrait dans ses bras le bébé qui était sa médecine malgré le jugement que les anciens avaient prononcé bien longtemps auparavant. Et par la suite, quand il irait au combat il garderait, attaché sous sa tresse gauche, un sac-médecine contenant une mèche des cheveux du nourrisson ainsi que d'autres objets secrets et sacrés.

Retour au fort

Elle resta debout là où les mains brutales l'avaient poussée. Les Indiens lui avaient jeté une couverture puante sur la tête pour qu'elle ne puisse pas voir les soldats sur la colline, juste au-dessus d'elle. Tout autour elle sentait la présence forte et menaçante des Sioux ; elle entendait des bruissements et de sourds grondements. Elle écouta, retenant sa respiration, essayant de comprendre la discussion entre le chef et les soldats.

Elle entendit le crissement des roues d'un chariot et la voix sèche d'un homme. « Oh ! les chariots de la rançon ! pensa-t-elle. Ils ont fait venir les chariots de la rançon ! » Elle se remit à respirer.

La voix bougonne du vieux chef lui parvint d'assez loin :

— Les présents sont suffisants. La femme blanche peut retourner chez les siens.

Il lui rendait la liberté parce qu'elle avait guéri ses blessures. Un murmure de colère courut parmi les Indiens qui l'entouraient, mais quelqu'un arracha la couverture de sa tête et quelqu'un d'autre la poussa si fort qu'elle trébucha.

Chaussés de mocassins, ses pieds qui avaient gagné leur corne sur des chemins plus cruels la portèrent jusqu'en haut d'une colline. Mais elle ne marchait pas sur le sol ; elle pensait qu'elle flottait juste au-dessus.

C'était plus sûr de cette manière, entre ciel et terre, là où rien ne pouvait vraiment la blesser. Elle avait découvert bien des façons d'éviter d'être blessée durant les sept derniers mois.

À présent, la réalité du danger lui serrait le cœur, car qui pouvait dire si on la laisserait atteindre le petit groupe de soldats qui l'attendaient ?

Tandis qu'elle avançait d'un pas lent, elle chercha refuge en un endroit que personne ne connaissait. Elle l'avait trouvé plusieurs

mois auparavant, quand les Sioux avaient annoncé qu'ils allaient la tuer. Les soldats blancs les avaient pourchassés longtemps, et leur épuisante retraite les avait rendus irritables. Les supplications s'avérèrent inutiles ; les Indiens se moquaient de ceux qui les imploraient. Ils l'avaient frappée quand elle s'était mise à genoux pour leur demander de l'épargner.

Alors, elle avait appris à ne pas s'agenouiller, à ne pas supplier, à ne pas même pleurer. Son âme s'était simplement réfugiée derrière son corps pour se protéger. Son être profond, son âme, était un nuage noir gros comme le poing, caché juste derrière sa poitrine haletante. Elle était creuse, elle n'avait pas de dos. Son être profond, son âme, demeurait suspendu derrière ses poumons, à l'abri, en sécurité.

Elle était restée debout, seule, sous la menace, attendant les coups, murmurant les mots dont les Sioux connaissaient le pouvoir magique parce qu'elle les avait prononcés pour calmer le vieux chef blessé, quand il s'était mis à délirer. Elle avait regardé en face les visages emplis de haine et avait murmuré : « Le Seigneur est mon berger ; je ne manquerai de rien... car Tu es avec moi. Ta houlette et ton bâton me rassurent... en présence de mes ennemis... »

Deux des squaws l'avaient frappée avec des baguettes, et quand son corps ne parvint plus à être une cachette creuse, elle gémit. Mais son âme était sauvée. Seul son corps avait été touché.

Souvent, elle avait cherché refuge dans cet endroit et y avait trouvé la paix au plus fort du danger. Il faut que tu restes cachée là, se dit-elle, jusqu'à ce qu'on atteigne le fort.

Les hommes blancs se tenaient sur la colline. Les aides du vieux chef étaient descendus piller les chariots et examiner les chevaux qui les avaient tirés. Les Indiens qui l'avaient entourée couraient à leur tour pour avoir leur part du butin. Elle continua à avancer.

L'un des soldats était très grand. Quand elle le vit, elle cessa de respirer. Est-ce mon mari, cet homme en uniforme bleu ? Non, impossible, il est sûrement mort.

Le soldat élançé s'inclina.

— Lieutenant Widdicome, madame Forster, déclara-t-il en guise de présentation. Nous sommes soulagés de constater que vous allez bien.

Il y avait sûrement quelque chose de poli à répondre à ça, mais elle ne parvenait pas à s'en souvenir. Elle n'avait pas dormi depuis – combien de temps ? Regardant fixement l'officier à la haute stature, elle remua les lèvres :

— M. Forster ? Il a été tué ?

— J'ai le plaisir de vous apprendre qu'il est sain et sauf, à Saint Louis. C'est lui qui s'est chargé de votre rançon.

Elle passa sa langue sur ses lèvres et répéta :

— Sain et sauf.

Frank Forster, le protecteur, n'était pas mort mais bien vivant. Je ne le mérite pas, pensa-t-elle. Elle prononça un nom :

— Mary ?

L'officier secoua la tête.

— Je suis désolé, madame. Nous n'avons aucune nouvelle de votre petite fille. Nous espérons qu'elle a pu être recueillie par des émigrants. Êtes-vous en état de monter ? Nous devrions atteindre le fort avant la nuit.

Elle dit d'une voix ferme :

— Je peux monter.

Elle avait pris l'habitude de marcher en portant de lourdes charges sur son dos. Elle n'avait pas été autorisée à se déplacer à cheval depuis sa première semaine de captivité, quand le groupe de guerriers avait voulu s'éloigner rapidement.

L'officier l'avertit :

— Nous ne devons pas leur laisser croire que nous sommes pressés.

Il se retourna vers le vieux chef et lui adressa un signe d'adieu plein de dignité de son bras levé. En bas, près des wagons, les guerriers hurlaient en déchirant les paquets contenant les cadeaux qui constituaient la rançon et se les disputaient.

On entendit la détonation d'un fusil, comme si le bras levé avait été un signal. Le cheval du plus jeune des soldats se cabra. Quand il

eut calmé l'animal, l'homme baissa les yeux, regardant le sang qui coulait à travers la jambe de son pantalon, juste au-dessous du genou. Il dit d'un ton brusque :

— Je suis touché.

Les mains de M^{me} Forster se crispèrent sur sa selle.

— Il ne s'est rien passé, répondit le lieutenant d'un ton féroce. Nous n'avons pas le temps de discuter.

Ensuite, ils lancèrent leurs chevaux au galop et M^{me} Forster compta les soldats. Ils étaient six, exactement le nombre qui avait été exigé dans la dernière lettre qu'elle avait envoyée au fort. Le vieux chef lui en avait dicté les termes.

Ce sont des hommes courageux, pensa-t-elle, puis elle préféra cesser de penser à tout ce qui n'était pas le fort, ce lieu entouré d'un mur qui écarterait le danger.

Mais au lieu du fort, elle eut, tandis qu'elle chevauchait, la vision d'une enfant aux cheveux blonds seule dans la prairie déserte et hostile, une fillette qui avançait, trébuchant, pleurant, appelant : « Maman ! Maman ! »

M^{me} Forster se tourna vers l'officier et dit :

— Il faut que je vous parle de Mary, ma petite fille.

Mais quand il lui répondit d'un ton bienveillant, elle parut incapable de continuer.

Au bout d'un long moment, ils s'arrêtèrent pour se reposer. M^{me} Forster savait qu'elle aurait dû s'occuper du soldat blessé – le pouvoir de guérison qui venait de ses mains et de sa voix lui avait sauvé la vie chez les Indiens – mais l'officier s'en chargea, et elle n'osa pas se mettre en avant pour offrir son aide.

Elle entendit le lieutenant rappeler :

— Nous avons encore soixante-dix kilomètres à faire.

Elle entendit aussi la réponse courageuse du soldat blessé :

— J'y arriverai, mon lieutenant.

Mais le garçon ne parvint pas à se remettre en selle tout seul.

Ils reprirent leur route, galopant jusqu'à ce qu'un des hommes s'écrie :

— De la poussière !

M^{me} Forster était allongée dans un ravin peu profond ; le soldat blessé était étendu près d'elle et deux autres cavaliers, accroupis, surveillaient quelque chose au loin. Quand l'un d'entre eux se tourna vers elle, elle dit :

— Si les Indiens arrivent, je veux que vous m'abattiez.

Il s'exclama :

— Voyons, madame ! d'un air choqué et son visage s'empourpra sous le hâle et la poussière. M^{me} Forster, devinant qu'il avait ses ordres, se sentit soulagée.

Elle rampa jusqu'au blessé.

— Laissez-moi vous aider, susurra-t-elle. J'ai guéri le chef. Ils m'ont appelée femme-médecine.

Il répondit vaillamment :

— Je vais très bien, madame.

C'était un test, pensa M^{me} Forster. Ils la mettaient à l'épreuve, et si elle ne réussissait pas à soigner le garçon, elle en pâtirait. Elle s'accroupit près de lui et lui posa la main sur le front. Il fronça les sourcils et elle se mit à murmurer la formule magique : « Le Seigneur est mon berger ; je ne manquerai de rien... »

Un autre soldat cria, très loin, et M^{me} Forster entendit quelqu'un annoncer qu'elle pouvait se relever, mais elle continua sa litanie. Si je le guéris, peut-être qu'il m'écouterà quand je lui parlerai de Mary. Et si j'en parle à quelqu'un maintenant, j'arriverai peut-être à le dire à M. Forster.

Un soldat remonta la colline et déclara :

— Il y a cinq chariots d'émigrants devant nous, madame. Nous allons faire route avec eux jusqu'au fort.

M^{me} Forster se mit à trembler.

— Alors, nous n'y arriverons pas ce soir.

— Peut-être que si, mentit le soldat d'un air joyeux. En tout cas, avec eux, notre groupe sera plus fort.

M^{me} Forster essaya de retrouver les termes exacts de l'accord passé avec les Indiens. Elle l'avait rédigé, traduisant les paroles du chef afin que les soldats du fort puissent les lire, si les Indiens ne mentaient pas une fois de plus, et si la lettre leur parvenait bien un jour.

— Six hommes seulement, murmura-t-elle d'un ton révolté. Six hommes seulement pour m'escorter jusqu'au fort.

Et pourtant, l'accord allait être dénoncé. Les émigrants allaient constituer un terrible danger pour le petit groupe, car il avait été décidé que seuls six hommes se rendraient du point de rendez-vous jusqu'au fort. Les Indiens, qui devaient les surveiller, penseraient que la promesse avait été volontairement rompue. Elle préféra ne pas y songer. Elle laissa ses pensées reposer dans les sombres cavernes de son esprit ; elle laissa ses mains jeter leur sortilège et sa voix murmurer l'incantation qui l'avait sauvée. Les nuages étaient très blancs dans le ciel bleu clair, et le vent bruissait dans l'herbe sèche de la prairie. Il n'y avait rien à faire pour se défendre.

Un soldat dit :

— Nous avons ordre de rattraper le convoi, madame. Il ajouta, comme pour amadouer un enfant : Il y a des femmes avec les chariots. Vous n'avez pas envie de voir des femmes blanches après toutes ces squaws ?

— Oh si ! s'écria-t-elle en se mettant debout. Je n'en ai rencontré qu'une seule durant tout ce temps, et elle était prisonnière, elle aussi. Elle s'est noyée.

Je dois être affreuse à voir pour des Blanches, pensa-t-elle en portant ses mains à ses cheveux. Ses tresses défaites pendaient de travers ; les squaws avaient refusé de lui prêter un peigne ces dernières semaines, quand les Indiens attendaient de voir si la rançon allait arriver. Elle épousseta sa robe en un geste désespéré, mais brosser ne servait à rien quand on portait une vieille peau de daim sale et graisseuse.

Ils se remirent en route, l'un des soldats chevauchant près du blessé pour veiller à ce qu'il se maintienne en selle, et M^{me} Forster commença à sentir que le confort était proche. Des Blanches. Des femmes avec qui parler, des femmes qui compatiraient ! Elles comprendront quand je leur expliquerai, se dit-elle. Ses yeux se gonflèrent de larmes et elle pensa : nous pourrions pleurer ensemble sur ma petite fille.

Quand ils se rapprochèrent du convoi en marche, elle vit une femme portant une capeline qui marchait près du dernier chariot en

tenant un petit garçon par la main. Elle ne put attendre plus longtemps. Elle éperonna son cheval et dépassa les soldats. D'une voix étranglée, elle cria : « Bonjour ! Bonjour ! »

L'émigrante tourna vers elle un visage mince, hâlé, couvert de poussière et la regarda, les yeux plissés. Sur ses traits, M^{me} Forster lut non pas de l'amitié, mais de l'hostilité, la même haine que celle qu'elle avait vue sur les visages sombres des Sioux. La femme se détourna sans un mot.

Le lieutenant dit :

— Je suis désolé, madame Forster. Les émigrants craignent notre compagnie, au cas où les Indiens nous auraient suivis – mais ils redoutent aussi de continuer sans nous, toujours à cause des Indiens. Vous serez dans le second chariot, celui des Rice. Un homme et sa fille. À partir de maintenant, vous pourrez voyager avec eux. La fille est en train de vous préparer un lit pour que vous vous reposiez.

M^{me} Forster déclara d'un ton cassant :

— Je préfère rester avec les soldats. Ils n'ont pas peur de moi.

— Madame Forster, demanda-t-il doucement, depuis combien de temps n'avez-vous pas dormi ?

Elle cligna des yeux.

— Je ne sais pas. Ni la nuit dernière, ni celle d'avant. J'avais peur de dormir.

— Alors vous dormirez bien cette nuit, déclara le lieutenant, et elle décela un avertissement dans sa promesse. Cette nuit, les Sioux attaqueraient peut-être, parce que l'accord avait été rompu.

Elle lança brusquement :

— Vous avez dit que mon mari allait bien ?

— Tout à fait bien, madame. Il s'est complètement remis de ses blessures, et il a remué ciel et terre pour organiser votre échange contre rançon. Vous êtes censée le rejoindre à Saint Louis dès que vous aurez la possibilité de voyager en toute sécurité.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir encore le regarder en face. Je ne vois pas comment j'arriverai à lui dire, pour Mary. C'est ma faute, vous savez.

— Rien n'est de votre faute, répliqua vivement le lieutenant.

Elle l'entendit parler d'elle comme d'une femme courageuse, mais ce n'était pas vrai. Elle était simplement désespérée, et dure à la souffrance – rusée aussi, quand il le fallait. Elle continua à chevaucher tête baissée ; elle n'était pas vraiment éveillée, mais elle ne dormait pas non plus.

— Voici Bessie Rice, entendit-elle le lieutenant déclarer. Elle ouvrit les yeux et vit une jeune fille à la figure ronde, âgée d'environ seize ans, qui la dévisageait depuis l'arrière du chariot – une fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus.

— Ce n'est pas Mary, fit M^{me} Forster en secouant la tête. Elle n'avait que sept ans.

Elle ferma les yeux pour ne pas voir l'adolescente qui, peut-être, n'était qu'une cruelle illusion – ou bien Mary avait-elle soudain grandi en quelques mois ? À moins qu'il ne se fût écoulé des années dans la prairie ?

— Nous allons installer notre blessé avec les Rice, déclara l'officier. Faites-moi le plaisir de monter avec lui dans le chariot et de prendre un peu de repos.

Du repos, pensa M^{me} Forster. L'homme ne comprenait-il donc pas que se reposer c'était mourir, si les Sioux étaient à leur poursuite ? Le repos – le dernier repos. C'est ce qu'on réservait aux morts, chez elle, on les couchait sous terre pour leur dernier repos, afin que leurs os ne restent pas à blanchir dans l'herbe où glisse le vent. Mais si les autres avaient la langue fourchue, elle savait elle aussi se montrer pleine de duplicité. Elle ferait semblant de dormir.

Elle répondit humblement :

— Bien, lieutenant, si vous pensez que c'est mieux.

Elle l'autorisa à l'aider pour monter dans le wagon où gisait le soldat blessé.

Le jeune homme était silencieux, mais elle sentit qu'il la surveillait dans la pénombre, qu'il souhaitait qu'elle soit ailleurs. Elle s'étendit sur des courtepointes et le chariot repartit. Allongée à l'intérieur, les yeux grands ouverts et vigilante, elle entendit une voix d'homme, de l'autre côté de la bâche, lancer avec rage, tandis qu'elle se laissait ballotter au rythme des cahots :

— De l'appât à Peaux-Rouges, voilà ce qu'on a ramassé ! De l'appât à Peaux-Rouges !

Longtemps auparavant, elle avait appris qu'elle ne pouvait se permettre de réagir par la colère, quelles que soient les circonstances. Elle ferma les yeux pour réprimer celle qui montait. Frank, il faut que je te dise ce que j'ai fait après que les Indiens nous ont capturées.

Quand elle se réveilla, rien n'allait bien. Le chariot était immobile et, par-delà la bâche, elle entendit les émigrants, que la peur rendait silencieux, dresser le camp pour la nuit. Elle se demanda : est-ce qu'ils croient vraiment qu'il leur suffira de ne pas faire de bruit pour échapper aux Sioux ? Le sommeil, le sommeil béni, l'avait emportée – mais il n'avait en fait rien d'une bénédiction, car il lui avait donné l'esprit plus clair pour affronter les horreurs à venir.

Venant du dehors, la voix jeune et fraîche d'une adolescente l'effraya.

— Ma'ame Forster ? Ma'ame Forster ? Le ton était implorant.

Était-ce Mary qui avait grandi, Mary, devenue presque femme, d'après sa voix, Mary, adulte et implacable, blessée et trahie au-delà du pardon, qui l'appelait M^{me} Forster par punition, au lieu de lui dire maman par amour ? Elle répondit prudemment :

— Oui, ma chérie ? Oui ?

— C'est Bessie, Ma'ame Forster. Bessie Rice. Le dîner est prêt, pour ce qu'il vaut. On n'a pas de feu pour la cuisine. Vous voulez venir manger maintenant ?

— Non, répondit M^{me} Forster avec une froide détermination.

Elle pouvait endurer la faim ; elle l'avait déjà fait. Mais elle refusait d'affronter les regards accusateurs, les regards des émigrants qui pensaient « appât pour Peaux-Rouges », même quand ils ne prononçaient pas les mots. Le chariot était un refuge sombre et creux. Elle y resterait.

Le jeune soldat parla si soudainement qu'elle en eut peur.

— Allez manger, madame, conseilla-t-il. Moi j'ai déjà dîné.

Elle avait tant reçu d'ordres et de coups chez les Indiens qu'il lui était devenu plus facile d'obéir que de s'obstiner. Elle descendit du chariot.

Finalement, elle ne croisa aucun regard accusateur.

Personne ne fit attention à elle, excepté Bessie qui l'attendait, curieuse et intéressée, mais pas du tout hostile.

— J'ai un petit bout de savon, dit la fille, des fois que vous auriez voulu vous laver.

M^{me} Forster en mourait d'envie, mais elle se rappela que le luxe d'un corps propre ne suffirait pas à effacer la culpabilité qui tachait son âme.

— Je suis sale depuis si longtemps que ça n'a plus d'importance, dit-elle.

Elle dévora la nourriture, du bacon froid et des galettes de maïs, et quand elle eut terminé, elle resta là, assise, tenant son assiette sur ses genoux, clignant des yeux pour retenir ses larmes. « Tu dresses une table pour moi en présence de mes ennemis. » Elle venait de comprendre que la jeune Bessie était la servante du Seigneur. Et Bessie avait encore un service à lui rendre.

— Je veux vous parler de ma petite fille, Mary, murmura M^{me} Forster.

Bessie répliqua :

— Chut ! Écoutez ça. C'est un coyote qui hurle ?

M^{me} Forster avait appris la patience.

— Oui, mon petit. Ce n'est qu'un coyote. Il y en a beaucoup par ici. Tu en as certainement déjà entendu ?

— Oui, répondit Bessie. J'en ai déjà entendu. Des Peaux-Rouges aussi. Vous savez faire la différence ?

M^{me} Forster ne répondit pas. Elle était en train de revivre une nuit, sept mois plus tôt, celle où elle avait touché la petite Mary pour la dernière fois. Ce soir-là aussi, les coyotes avaient hurlé – ou bien s'agissait-il de loups ?

Le lieutenant appela :

Madame Forster ?

— Je suis là. Avec Bessie.

— Je croyais que vous étiez encore dans le chariot, fit-il.

Elle se mit debout sur-le-champ, se rappelant son devoir auprès du blessé. Mais l'occasion était déjà passée. Le lieutenant se tenait près de la bêche, quatre hommes avaient soulevé le soldat et le

descendaient. Il n'y avait pas de lune, mais M^{me} Forster parvenait à distinguer les formes et les mouvements.

— Sous le chariot, ordonna l'officier. Adossez-le contre la roue. Duncan, vous êtes encore assez valide pour monter la garde.

Le soldat répondit :

— Oui, lieutenant, du moment que je peux rester assis.

On entendit un petit rire étouffé.

Tous les hommes allaient monter la garde, comprit M^{me} Forster, et pas seulement pour quelques heures, mais pour toute la durée de cette longue nuit, particulièrement vers la fin, quand vient cette étendue grise qui n'est pas tout à fait le matin. Et avec l'aube arriveraient les Sioux, qui avaient peur de mourir dans l'obscurité.

— Madame Forster, dit le lieutenant, je veux que vous restiez à l'intérieur avec Bessie. Les femmes et les enfants ne devront pas sortir. Ne vous éloignez pas. C'est compris ?

M^{me} Forster ne répondit pas, parce qu'elle était en train de penser qu'un chariot était comme une souricière.

Bessie assura :

— D'accord, elle et moi, on bougera pas, comme vous avez dit.

L'esprit de M^{me} Forster alla fouiller les autres chariots et y trouva ceux qui y étaient pris au piège – les femmes qui tremblaient, les enfants qui pleuraient ou dormaient.

À côté d'elle, elle sentit la peur, elle l'entendit dans la respiration de Bessie. Elle la perçut également sous elle, là où le soldat nommé Duncan était assis contre une des roues, scrutant l'obscurité, écoutant, écoutant encore, et partout dans le camp, là où les hommes montaient la garde et attendaient.

— Vous êtes fous, tous, d'être entrés en territoire sioux avec seulement cinq chariots, déclara M^{me} Forster. Pourquoi avez-vous fait ça ?

La fille répondit :

— Je ne sais pas. Il y a eu une dispute entre les hommes, et on s'est séparé des autres. Je sais pas pourquoi ils se sont disputés.

M^{me} Forster éprouva de la pitié, tout en sachant qu'elle ne pouvait se le permettre – pas après sept mois de captivité, pas alors que le salut avait été si proche et que le contrat avait été rompu par

la stupidité des émigrants. Elle sentit la pitié monter dans sa gorge ; elle l'étouffa.

Bessie devait entendre toute l'histoire, décida-t-elle. Il fallait que quelqu'un l'écoute et essaye de comprendre. Mais M^{me} Forster était maligne. Elle amènerait le récit de sorte que Bessie ne le verrait pas venir.

— Je parie que tu as de beaux vêtements, dit-elle, dans un coffre, à l'intérieur du chariot. J'en suis sûre.

Bessie resta un moment silencieuse, choquée par cette remarque frivole.

— J'ai une robe rouge, admit-elle.

— Montre-la-moi. Il y a longtemps que je n'ai pas vu une jolie robe.

Bessie s'écarta d'elle.

— Il fait tout noir, ici.

— Au moins, je pourrai la toucher. Va chercher la robe, mon petit. Je t'aiderai à l'enfiler.

Elle croit que je suis folle, comprit M^{me} Forster. Le suis-je vraiment ?

Tassée dans un coin, aussi loin qu'elle le pouvait, Bessie murmura :

— Comment c'était, quand ils ont capturé votre famille ? Vous avez tous attendu, comme ça ?

— Nous n'avons pas eu d'avertissement, répondit M^{me} Forster d'une voix douce. D'un seul coup, ils étaient là. Ils ont tué quatre hommes et capturé trois femmes et deux enfants. J'ai cru qu'ils avaient tué mon mari, mais le lieutenant dit qu'il est vivant. (Il faudrait bien qu'elle en parle un jour à Frank Forster, mais elle devait d'abord répéter.) Il faut que je te parle de Mary, reprit-elle. Tu veux bien m'écouter ?

Bessie prit une profonde inspiration et répondit :

— Racontez-moi.

M^{me} Forster traversait à nouveau ce canyon, chevauchant avec les Sioux. Devant elle, sur l'encolure du cheval. Mary gémissait.

— Il fallait que je la laisse partir, murmura-t-elle. J'ai pensé que je pourrais peut-être la sauver comme ça. Tu comprends, ils lui

avaient brûlé le bras.

Bessie répéta :

— La laisser partir ?

— Les Indiens l'ont poussée dans le feu, la première nuit après notre capture. L'un d'entre eux m'a donné un coup de poing quand je l'ai tirée en arrière. Son bras était si douloureux qu'elle a pleuré toute la nuit jusqu'à ce que je lui fasse peur pour qu'elle se taise.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait finalement plus envie de parler, mais Bessie l'encouragea :

— Continuez.

Il y avait malgré tout du bon en ce monde. Il y avait Frank Forster, sain et sauf, qui avait rendu son sauvetage possible. Il y avait les soldats, et une fille nommée Bessie qui était prête à écouter.

— Elle avait à peine sept ans. J'ai pensé quelle pourrait tomber sur un convoi d'émigrants si elle retournait là où le chariot avait brûlé. Ma petite Mary, je l'ai fait descendre de cheval dans le noir. Je l'ai laissée seule, à pied. Je lui ai dit : « Cours jusqu'à l'endroit où les Indiens nous ont pris. Essaie de te rappeler le chemin qu'on a suivi. J'ai semé des morceaux de lettres derrière moi.

« Quand il fera jour, tu pourras les voir et retrouver la route. Retourne au chariot. C'est la piste des émigrants, il passera sûrement quelqu'un.

— C'est sûr, y' aura eu des chariots, approuva Bessie sans conviction.

— Sept ans. Mary n'avait que sept ans. La dernière chose qu'elle m'a dite quand je l'ai embrassée et déposée à terre, c'est : « Maman, j'ai faim. »

Maintenant, c'était fait, la confession était terminée. L'horreur pesait à présent sur la jeune Bessie Rice, allégeant quelque peu le fardeau de la mère de Mary Forster. Elle avait une dette envers Bessie.

— Essaie ta jolie robe pour moi, dit-elle. Montre-moi ce que donne le plissé.

— Bon, je la sors. (Bessie ouvrit un coffre.) Elle est rouge et il y a un volant en bas.

— Jolie, vraiment très jolie. Enfile-la.

— Aidez-moi à passer la tête. Vous trouvez les crochets ?

— Il y a quelque chose qui ne va pas. Ah voilà, c'est comme ça que ça se ferme.

— Madame Forster, j'ai un couteau, là – je crois que les crochets sont pas très droits.

— Tu les as très bien cousus, mon petit. Bon, maintenant, comment on boutonne le cou ?

— Oui, c'est comme ça – le couteau, on peut s'en servir toutes les deux si...

— Oui, mon petit. Il y a bien longtemps que je n'ai pas porté une jolie robe.

— Vous pouvez la passer.

— Non. Garde ta belle robe.

Elles restèrent silencieuses, pensant à l'aube, à la mort en robe rouge. Puis elles refusèrent de penser à l'aube.

Elles firent l'inventaire complet du coffre, article par article, touchant, décrivant, posant des questions, ne voyant rien. Quand elles se taisaient, elles entendaient le silence immense, ou le hurlement qui était peut-être celui d'un coyote, ou bien un signal lancé des collines.

— Je veux la montrer à M. Duncan, dit Bessie.

Tout d'abord, M^{me} Forster ne sut pas de qui elle voulait parler. Puis, elle se rappela que c'était le nom du jeune soldat assis sous le chariot, avec un fusil en travers des genoux. Elle se demanda pourquoi Bessie était attirée vers lui, vers cet étranger. Puis elle se souvint : « Bien sûr, j'étais jeune, moi aussi, quand j'ai épousé M. Forster. Aujourd'hui, j'ai vingt-sept ans. »

Elles descendirent calmement du chariot, et dans l'obscurité, la voix de Bessie était comme du velours :

— Monsieur Duncan, vous voulez voir quelque chose de joli ?

— Ça, oui, répondit-il. J'aimerais voir débouler une bonne centaine d'hommes de cavalerie. Ça serait rudement joli.

— Moi, j'ai qu'une robe rouge, fit Bessie d'un ton boudeur.

La voix de Duncan changea, comme si du soleil y était entré.

— Eh bien, mademoiselle Bessie, je crois que je préfère encore vous voir en robe rouge, plutôt que de regarder un tas de soldats crasseux. Mais ne restez pas devant moi. Vous pourriez vous installer là, toutes les deux.

M^{me} Forster se demanda : « Combien de temps encore avant l'aube ? » Elle ne se rendit pas compte qu'elle avait parlé à voix haute.

Duncan répondit :

— Ça sera plus très long. Je crois bien que ça fait au moins dix ans que je suis assis là.

M^{me} Forster eut envie de pleurer. Ils étaient si jeunes, la jeune fille qui flirtait et le garçon qui était soldat. Ils étaient terrifiés, mais Bessie repoussait la peur avec les dentelles d'une robe qu'on ne voyait pas, et Duncan prétendait que la peur n'existait pas pour un soldat, que seul l'ennui lui pesait.

— Mademoiselle Bessie, dit-il, vous me rendriez service en m'apportant un verre d'eau.

La fille se leva-à toute vitesse, ravie, pressée de s'occuper de lui. Quand elle fut partie, il murmura à l'intention de M^{me} Forster :

— Ça, c'est un revolver, madame. Il est chargé et prêt à servir. Vous savez comment l'armer et presser la détente ? Prenez-le, et ne lui dites rien. Mais gardez-le près de vous s'ils arrivent. Vous voulez faire ça pour moi, madame ?

Le revolver était froid et lourd dans ses mains calleuses et elle plaignit le soldat, car c'était sans doute le dernier cadeau, et le premier, qu'il pourrait jamais offrir à Bessie Rice.

— Oui, répondit-elle. Je le ferai. Monsieur Duncan, vous savez, pour ma petite fille ?

— J'ai entendu dire que vous l'aviez perdue, madame. Ça me désole bien pour vous.

— Perdue, seulement perdue. Pas forcément morte, monsieur Duncan. (Il était important pour elle de le convaincre pour pouvoir se convaincre elle-même.) Pas perdue, comme on dirait de quelqu'un qu'on a conduit à sa tombe. Je l'ai fait descendre dans l'obscurité, et je lui ai dit de suivre les papiers que j'avais semés en chemin. Elle

est peut-être saine et sauve ? Elle a pu réussir à rejoindre la route des émigrants ?

— Oui, peut-être, approuva-t-il avec conviction.

M^{me} Forster se sentit plus légère. L'angoisse remplaçait peu à peu la culpabilité. Elle était en mesure d'affronter l'angoisse, maintenant qu'elle apprenait à nouveau à espérer. C'était la deuxième fois qu'elle testait ce qu'elle allait dire à son mari si elle vivait encore à la fin de la nuit.

— Il y avait des émigrants qui arrivaient au fort quand on est partis, madame, annonça Duncan. Peut-être qu'ils auront eu des nouvelles de votre petite fille.

Plus tard, quand Bessie revint, il grogna :

— Vous en avez mis du temps. Vous êtes allée puiser de l'eau dans le Missouri, ou quoi ?

Bessie gloussa tandis qu'il buvait. Il fit une courageuse démonstration de gaieté, soupirant de satisfaction en reposant sa tasse.

— Il y a des hommes qui m'envieraient, remarqua-t-il, à me voir assis là, en train de causer avec deux jolies femmes. On dirait bien que le jour se lève.

Les femmes regardèrent le ciel qui pâlisait.

— Ça me rendrait service si vous remontiez dans le chariot, dit Duncan. J'aurais peut-être besoin de place, ici.

Quand elles se retrouvèrent prises au piège de l'obscurité, Bessie se mit à pleurer. M^{me} Forster s'appuya contre un tonneau, le revolver sous son genou. Au-dehors, elle entendit le lieutenant parler brièvement à Duncan. Elle entendit le vent dans l'herbe et les pleurs d'un bébé. Elle entendit un bruit lointain qui transperça la nuit comme une lame fine et acérée. Sa bouche devint sèche, puis elle comprit.

Le hurrah des hommes résonna dans l'étroit cercle des chariots et lui donna la réponse attendue ; les cris joyeux des femmes la confirmèrent. Dans la nuit, le son devint plus net : c'était un clairon de cavalerie.

Bessie s'accrocha à elle, criant et pleurant à la fois, et M^{me} Forster souffla :

— Chut ! Je veux entendre les chevaux.

Mais il y avait trop de bruit. Duncan, sous le chariot, rugissait de joie.

M^{me} Forster jeta de toutes ses forces le revolver au fond du chariot. Puis elle pleura avec Bessie tandis que la musique du clairon se rapprochait et que leur parvenait le martèlement assourdi des sabots des chevaux.

Un capitaine et une demi-douzaine de soldats chevauchaient avec elle vers le fort. Le lieutenant suivait à plus faible allure avec le convoi.

— Nous avons des réfugiés au fort, lui dit le capitaine. Des colons qui ont eu la frousse. Ils sont mûrs pour laisser tomber et retourner dans l'Est.

— Je suis contente que M. Forster soit en sécurité à Saint Louis, déclara M^{me} Forster. Je le rejoindrai quand les routes seront plus sûres.

— Elles le seront bientôt, promit-il. (Il regarda droit devant lui, plissant les yeux.) Ne vous affolez pas, madame Forster, reprit-il d'un ton pressant. C'est un messenger que vous voyez en haut de la colline.

Un cavalier en uniforme bleu venait vers eux au grand galop. Le message était rédigé sur papier. Le capitaine le lut et, voyant qu'elle paraissait tendue, déclara avec un petit sourire :

— Il ne s'agit pas de mauvaises nouvelles, madame.

Nous allons forcer un peu l'allure, mais il n'y a rien d'alarmant.

Des chariots d'émigrants étaient stationnés à l'extérieur du fort, à distance suffisante pour que les flammes, si les Indiens mettaient le feu aux véhicules, ne puissent atteindre les murs de bois.

— De nouveaux réfugiés viennent d'arriver, commenta le capitaine. La plupart de ces chariots n'étaient pas là hier. Il n'y a pas de place pour eux à l'intérieur.

Ils franchirent le portail ouvert avec prudence. Elle se retourna sur sa selle quand elle entendit les portes se refermer, les portes bénies qui écartaient tout danger. Une femme en capeline la

dévisagea et M^{me} Forster pensa : « J'aimerais bien voir de quoi tu aurais l'air si tu avais passé sept mois chez les sauvages ! ».

Le capitaine l'aida à descendre de cheval. Il la tenait par le bras et ne relâcha pas son étreinte quand elle eut mis pied à terre.

— Maintenant, je peux vous dire ce que contenait le message, annonça-t-il. Vous ne devez pas crier. Il ne faut pas effrayer ces gens déjà suffisamment secoués.

— Je suis très calme, répondit-elle doucement, mais sa voix tremblait autant que son corps.

— Il y a ici une petite fille nommée Mary, qui est arrivée ce matin avec des colons. Ils l'ont ramassée sur la piste il y a quelques mois – ne criez pas, madame Forster !

Elle s'arracha à son étreinte en entendant une voix perçante, familière, qui hurlait : « Maman ! Maman ! » Se conformant aux consignes de silence, elle courut, trébucha et ouvrit les bras, tandis qu'une fillette aux cheveux blonds émergeait d'un groupe de gens et se précipitait vers elle.

Ensuite, elle ne vit plus rien à cause des larmes, mais le corps mince et vivant était contre sa poitrine et les bras s'accrochaient à elle. Roucoulant, elle palpa frénétiquement la chair chaude et sentit la cicatrice d'une brûlure.

L'homme qui tua Liberty Valance

Bert Barricune mourut en 1910. Une douzaine de personnes à peine assistèrent à ses funérailles. Parmi elles, un jeune reporter enthousiaste qui espérait trouver matière à un papier d'intérêt humain ; des légendes couraient sur le défunt, qui aurait été un as du revolver en son temps. Quelques hommes vieillissants entrèrent sur la pointe des pieds, seuls ou par deux, la mine renfrognée et l'air crispé, serrant dans leurs mains leurs chapeaux bosselés – des hommes qui s'étaient saoulés avec Bert, qui avaient joué au poker du pauvre avec Bert, pendant que le temps les oubliait. Une femme se montra, portant une lourde voilette noire qui dissimulait son visage. Des mèches blanches et jaunes étaient visibles dans ses cheveux teints en noir. Le reporter prit note mentalement : une ancienne petite amie du Vieux Quartier. Mais rien à tirer de ça – impossible de mentionner cette anecdote.

Un par un, ils défilèrent devant le cercueil, regardant le visage figé du vieux Bert Barricune, qui n'avait été personne. Ses cheveux en brosse étaient blancs, sa figure ridée aussi vide que sa vie l'avait été. La mort, cependant, y avait ajouté de la dignité.

Une grande gerbe s'étalait derrière le cercueil. Sur la carte, on lisait : « Sénateur et Madame Ransome Foster ». Il n'y avait pas d'autres fleurs, excepté quelques boutons pâles et sans feuilles, roses et jaunes, éparpillés sur le tapis recouvrant le pas de la porte et qui passaient presque inaperçus. Plissant les yeux, le reporter finit par les identifier : nom d'un fusil ! Des boutons de figuier de barbarie. Des fleurs de cactus. Cela paraissait approprié pour le vieux – des fleurs qui poussaient sur les terres en friche de la prairie. Bon, c'était gratuit pour ceux qui se donnaient la peine de les ramasser, et les amis de Barricune n'avaient pas l'air fortunés. Mais pourquoi le sénateur avait-il envoyé une couronne ?

Quelque chose retarda la cérémonie et l'entrepreneur des pompes funèbres s'impatienta. Le reporter se redressa sur son siège quand il vit entrer les deux derniers amis du défunt.

Le sénateur Foster – pas de doute, c'est lui avec son bras estropié – et voilà probablement sa femme. Le Congrès est toujours en session, il a donc fait le chemin depuis Washington. Pourquoi se donnerait-il tant de peine pour une vieille épave comme Bert Barricune ?

Quand l'enterrement fut terminé, le reporter lui posa la question. Le sénateur faillit lui dire la vérité, mais il se retint à temps. Il déclara : « Bert Barricune a été mon ami pendant plus de trente ans. »

Il ne pouvait pas donner la véritable réponse : il était mon ennemi ; il était ma conscience ; c'est lui qui m'a fait ce que je suis.

Ransome Foster se trouvait dans le territoire depuis sept mois quand il tomba sur Liberty Valance. Il avait été mis à pied dans la prairie depuis deux jours quand il rencontra Bert Barricune. Jusqu'alors, Ransome Foster n'avait rien eu de spécial – c'était juste un type de l'Est, à la curiosité tranquille, qui allait d'une ville de planches à une autre ; juste un pied-tendre qui avait ses raisons d'être là et avançait dans la vie sans le moindre but.

Quand Barricune le trouva dans la prairie, Foster était effectivement un pied-tendre. Dans ses bottes, à l'endroit où les ampoules, sur ses pieds, s'étaient ouvertes et mises à saigner, il y avait un gargouillis chaud et humide. Il était couvert de contusions, brûlé par le soleil et crasseux. Il rampait. Mais quand il vit Barricune approcher, il se redressa. Il n'avait pas de cheval, pas de selle, et, au point où il en était, plus de fierté.

Barricune baissa les yeux sur lui, sans rien dire. Finalement, Ransome Foster demanda :

— De l'eau ?

Barricune secoua la tête.

— J'en ai pas avec moi, mais on peut aller là où elle est.

Il descendit de cheval, Samaritain décontracté, et, d'un mouvement, remit Foster debout.

— Faut monter en selle, vous arriverez à y rester ? demanda-t-il.

— Si j'y arrive pas, répondit Foster de ses lèvres enflées, abattez-moi.

— D'accord, répondit Bert d'un ton aimable et il tira son cheval par la bride. En lui tordant l'oreille, il obligea l'animal à se tenir tranquille suffisamment longtemps pour aider l'étranger qui souffrait à se mettre en selle. Puis, à pied – et comme tous les cow-boys, Bert Barricune détestait marcher –, il mena le cheval par la bride durant les huit kilomètres qui les séparaient de la rivière. Il laissa Foster allongé à l'endroit où il était tombé, dans le bosquet de peupliers, et lui apporta un chapeau rempli d'eau.

Ensuite, Foster essaya par trois fois de se relever. À la troisième tentative manquée, Barricune demanda en souriant :

— Tu veux que je te descende, finalement ?

— Non, répondit Foster. J'ai quelque chose à faire avant.

Barricune regarda les contusions et commenta :

— Ouais, ça m'étonne pas.

Il enfourcha son cheval et s'en alla. Il revint une heure plus tard avec son barda et sa nourriture et demanda :

— Pas encore mort ?

L'homme couvert de plaies et de bosses ouvrit ses yeux, qui avaient été épargnés, et dit :

— Pas encore, mais ça va pas tarder.

Bert trouva ça amusant. Il ramena un seau d'eau et dressa le camp – un sac de couchage sur une bâche, une brassée de bois pour le feu. Il s'accroupit tandis que le pied-tendre, avec des gestes précautionneux qui dénotaient la souffrance, enlevait ses vêtements et aspergeait son corps d'eau. Pas de blessure par balle, remarqua Barricune, mais des marques de coups de pied, et deux zébrures qui avaient été faites avec une cravache. Au bout d'un moment, il demanda, non par curiosité excessive, mais comme quelqu'un qui a le droit de savoir ce qu'il en est :

— Y'a quelqu'un qui te cherche ?

Foster, trop meurtri pour secouer ses vêtements, les frotta pour enlever la poussière.

— Non, fit-il. Mais je cherche quelqu'un.

— Compte pas sur moi pour t'aider, annonça Bert. La ville est par là, à trois kilomètres, quand tu te sentiras d'attaque. Planque les affaires en partant. Je viendrai les ramasser.

Trois jours plus tard, ils se revirent en ville, dans le bureau du marshal. Ils se regardèrent mais ne dirent rien. Cette fois, c'était Bert Barricune qui était amoché, mais juste un peu. Le marshal était précisément en train de le laisser sortir de l'unique cellule de la prison quand Foster entra en boitant. Personne ne prononça un mot jusqu'à ce que Barricune, clignant des yeux et marchant d'un pas incertain, fût dehors. Foster le vit s'arrêter devant l'immeuble voisin et parler à une fille. Ils s'éloignèrent ensemble, et de toute évidence le jeune homme était en train de se faire passer un savon.

Le marshal se racla la gorge :

— Vous voulez quelque chose, monsieur ?

Foster répondit :

— Trois hommes m'ont mis à pied dans la plaine. Est-ce que c'est considéré comme un délit, dans le coin ?

Le marshal et sa bedaine se laissèrent glisser sur une chaise. L'homme fronça les sourcils d'un air judicieux.

— C'est pas vraiment la règle, admit-il. Qui c'était ?

— Le chef était un grand type avec des cheveux noirs, des yeux sombres et deux dents en or sur le devant. Les deux autres...

— Je sais. Liberty Valance et deux de ses types. Alors, c'est quoi au juste votre plainte ?

Foster commençait à comprendre qu'il n'avait pas d'aide à attendre du marshal.

— Ils vous ont volé ? demanda ce dernier.

— Ils ne m'ont pas fouillé.

— Ils ont pris votre arme ?

— Je n'en avais pas.

— Dérobé votre cheval ?

— Ils lui ont donné un coup de cravache et il a filé.

— Avec la selle ?

— Non. Je l'avais laissée là-bas.

Le marshal secoua la tête.

— Vous vous rendez compte que vous n'avez aucun motif légal de plainte ? déclara-t-il d'un air soulagé. Où est-ce que ça s'est passé ?

— Sur une route, dans les bois, près d'un ruisseau. À deux jours de marche d'ici.

Le marshal se mit debout.

— Vous ne savez même pas dans quelle juridiction c'était. Ils vous ont tabassé ; bon, ça arrive. Des types qui se bagarrent – ça peut arriver à n'importe qui.

Foster dit d'un ton sec :

— Merci beaucoup.

Le marshal l'arrêta au moment où il atteignait la porte.

— Il y a une récompense pour Liberty Valance.

— Je n'ai toujours pas d'arme, répliqua Foster. Il vient souvent dans le coin ?

— Nan. Y'a rien pour lui à Twotrees. Un type pas facile à trouver. (Le marshal regarda Foster de haut en bas.) Il viendra pas vous chercher ici. (C'était comme s'il avait ajouté *fiston* !) Il vous a tabassé une fois, il va pas remettre ça.

Et moi, comprit Foster, je n'ai pas assez de tripes pour me lancer à sa poursuite.

— Le fait est, continua le marshal, je ne vois pas quel appât pourrait l'attirer jusqu'ici. Plutôt calme, le coin. Oui, monsieur.

Il passa ses pouces dans ses bretelles et jeta un coup d'œil par la fenêtre, s'attribuant le mérite de la tranquillité qui régnait sur la ville.

Un appât, songea Foster. Il y pensait toujours en sortant. Pour la première fois depuis deux ans, il avait une ambition – pas très louable, certes, mais au moins c'était un but. Il serait l'appât qui attirerait Liberty Valance, et, s'il le pouvait, le piège qui le prendrait.

Sur le seuil de l'*Élite Café*, il resta debout humblement, le chapeau à la main, comme un homme qui s'attend à se voir refuser tout ce qu'il demande, et qui le mérite. Se raclant la gorge, il dit :

— Est-ce que je pourrais travailler en échange d'un repas ?

La fille qui était en train de remplir les sucriers leva les yeux et eut pitié de lui.

— Eh ben, je crois que c'est faisable. Monsieur Anderson !

C'était la fille qui s'était éloignée avec Barricune en le rabrouant.

Le propriétaire sortit de la cuisine et Ranse Foster répéta sa question, l'air encore plus servile, mais sur ses lèvres passa l'ombre d'un ricanement.

— Va derrière fendre du bois, répondit Anderson en retournant à la cuisine.

— Il pourrait aussi bien manger avant, suggéra la serveuse. Je vais lui servir du ragoût pour commencer.

Ranse mangea vite, comme s'il s'attendait à ce qu'on lui arrache son assiette des mains. Plusieurs fois, il fut conscient du regard de la fille posé sur lui, et il la détesta pour ça. Il n'avait pas prévu d'être pris en pitié dans son nouveau rôle d'humilité ricanante, mais il savait qu'il avait intérêt à s'y habituer.

Quand elle lui apporta sa tarte, elle dit :

— Des fois que vous cherchez du boulot...

Il se força à la regarder d'un air soupçonneux.

— Oui ?

— Vous pouvez essayer le *Prairie Belle*. On m'a dit qu'ils avaient besoin d'un homme à tout faire.

En arrivant au camp de la rivière pour récupérer son sac de couchage, Bert Barricune eut du mal à reconnaître l'homme qu'il y retrouva. Ranse Foster était à la fois arrogant, condescendant et servile. Il parlait d'un air vaguement méprisant et se tenait comme s'il s'attendait à recevoir un coup de pied.

— J'ai pensé que vous viendriez chercher vos affaires, annonça-t-il. Je me suis dit que vous deviez avoir changé d'avis.

Barricune, le visage dénué d'expression, passa une sangle autour de son sac de couchage.

— J'ai pas changé d'avis, répliqua-t-il. Je fais exactement ce que j'ai décidé. Je t'ai jamais donné mon sac de couchage.

— Bien sûr que non, bien sûr que non, approuva le nouveau Ranse Foster avec un ricanement servile. Il est à vous. Vous avez

parfaitement le droit de le récupérer.

Barricune lui jeta un regard appuyé et souleva le sac pour le suspendre derrière sa selle.

— J'aurais dû t'abandonner aux busards, lâcha-t-il.

Foster approuva avec un sourire qui aurait dû lui valoir un direct dans les gencives.

— Merci, mon ami, dit-il sans la moindre gratitude. Merci pour toute votre gentillesse, que je n'ai rien fait pour mériter et que je ne ferai rien pour rendre.

Barricune enfourcha son cheval et s'éloigna, la mine renfrognée, irrité par le souvenir de sa bonne action comme par une armée de poux. Le nouveau Foster suivit, loin derrière, à pied.

Plus tard dans sa vie, Ranse Foster pensa à tous les hommes qu'il avait été au fil des ans. Aucun d'entre eux ne suscitait réellement son admiration. Il n'avait absolument pas honte de celui qu'il était finalement devenu, mais il estimait devoir trop de choses aux autres. Dans sa jeunesse, il avait été une première sorte d'homme, un étudiant sérieux, crédule et prompt à s'emporter. Ensuite, il avait été un autre homme, insouciant et sans but ; il était parti dans l'Ouest, avec deux mille dollars qui lui appartenaient, à la suite d'une querelle avec l'exécuteur testamentaire chargé de la succession de son père. Cet homme-là n'avait pas duré longtemps. Liberty Valance l'avait fouetté avec une cravache et roué de coups jusqu'à lui faire perdre conscience, sans la moindre raison, simplement parce qu'il avait reconnu en lui un pied-tendre et avait été capable de le battre. Cet homme-là était mort dans la prairie. Ensuite, il y avait eu celui qui s'était mis en tête de devenir l'appât qui allait attirer Liberty Valance à Twotrees.

Ranse Foster n'avait jamais haï personne avant de rencontrer Liberty Valance, mais Valance ne fut pas le dernier homme qu'il apprit à haïr. Il haïssait l'homme qu'il était lui-même devenu tandis qu'il attendait de rencontrer à nouveau Liberty.

L'emploi d'homme à tout faire au *Prairie Belle* n'avait rien de déshonorant avant que Ranse Foster ne le transforme en une activité dégradante. Quand il balayait le sol, il montrait un mépris tellement évident pour son travail, et pour lui-même parce qu'il le

faisait, que les autres voyaient en lui quelqu'un de méprisable. Il regardait les clients avec un rictus dédaigneux, comme s'ils lui étaient inférieurs. Mais quand un joueur de poker jetait un jeton blanc par terre, le larbin lui lançait un regard de haine à peine voilé – et ramassait le jeton. On parlait de lui au *Prairie Belle*, parce qu'il était impossible de l'ignorer.

Au bout du premier mois, il acheta un colt 45 à un cow-boy alcoolique qui avait plus besoin d'argent que de deux revolvers. Ensuite, Ranse prit sur son sommeil pour se rendre, sept matins par semaine, à l'endroit où il avait dressé son premier camp et s'entraîner au tir sur cible. Et la seconde fois où, épuisé, il oublia de se réveiller, Joe Mosten, patron du *Prairie Belle*, le renvoya.

— Voilà ta paye, grogna Joe, et il laissa tomber l'argent par terre.

Une semaine s'écoula avant qu'il ne trouve un autre travail. Il mangeait, frugalement, au à l'*Élite Café* et, sans se cacher, volait les restes dans les assiettes que les autres clients avaient abandonnées. Lillian, la plus âgée des deux serveuses, hurlait de dégoût, mais Hallie, qui était jeune, le plaignait.

— Revenez à la porte de derrière quand il fera nuit, murmura-t-elle, et je vous donnerai un truc à manger. Il y a plein de réserves.

Le second soir, il se présenta à la porte de derrière mais Bert Barricune l'y avait précédé. Il dit doucement :

— Hallie est mon amie.

— Je ne voulais pas vous offenser, répondit Foster. La jeune dame m'a proposé de la nourriture et je suis venu la chercher.

— Les chiens mangent où ils peuvent, lâcha le jeune Barricune d'une voix traînante.

Les muscles de Ranse se contractèrent et la rage lui monta à la gorge mais il se reprit à temps et haussa les épaules. Bert dit alors quelque chose qui l'effraya :

— Si tu voulais faire parler de toi, c'est réussi. Ça bavarde sec à Dunbar.

— Ce qu'on dit ou fait à Dunbar, répondit Foster, me laisse indifférent.

— C'est le repaire de Liberty Valance, fit l'autre négligemment. Au cas où ça t'intéresserait.

Ranse faillit alors se confier à lui, mais il se contenta de déclarer d'un ton froid :

— Je n'apprécie pas particulièrement le curieux intérêt que vous prenez à mes affaires.

Barricune repoussa son chapeau en arrière et se gratta la tête.

— Moi-même, je le comprends pas très bien. Mais laisse la fille tranquille.

— Aussi charmante que soit M^{lle} Hallie, répliqua Foster, tout ce qui m'intéresse c'est d'avoir l'estomac rempli.

— Alors pourquoi est-ce que tu gagnes pas ta vie ? L'employé de chez Dowitt a quitté son boulot cet après-midi.

Jak Dowitt l'engagea comme commis parce que personne d'autre ne voulait de cet emploi.

— Savez lire et écrire ? demanda Dowitt. Et aligner des chiffres ?

Foster se redressa.

— Monsieur, quoi qui puisse être dit contre moi, je crois que je suis en droit de revendiquer le fait d'être un homme cultivé. Et je le revendique, à défaut d'autre chose. J'ai fait mon droit.

— Peut-être que ce boulot est pas assez bien pour vous, suggéra Dowitt.

Foster redevint humble.

— N'importe quel boulot est assez bien pour moi. Je balaierais aussi par terre.

— Et vous vous occuperez d'alimenter le feu dans le poêle, ajouta Dowitt. Sept heures du matin, neuf heures du soir. Vous avez un endroit où habiter ?

— Je nettoie l'écurie et en échange on m'y laisse dormir.

Dowitt avait eu l'intention d'héberger son employé dans une petite chambre au-dessus du magasin, mais il changea d'avis.

— Y a une remise derrière, vous pouvez vous y installer, proposa-t-il. Faudra d'abord la nettoyer. C'est là que je gardais mes poules, avant.

— Il y a une chose, commença Foster, je veux deux demi-journées de congé par semaine.

Dowitt le regarda par-dessus ses lunettes.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de tout ce temps ?

Bon, aucune importance. C'est d'accord – mais je retiendrai ça sur votre paye. Je vous ferai une réduction sur ce que vous prendrez dans le magasin.

Quatre boîtes de cartouches par semaine furent les seuls achats de Foster.

À la boutique, il pesait le porc salé comme si c'était une marchandise répugnante, mais moins dégoûtante que lui-même, et mesurait servilement les pièces de tissus pour les robes de clientes. Il ajouta la vanité à ses autres attitudes déplaisantes et se laissa surprendre par les clients en train de se peigner d'un air admiratif devant un miroir. Il se mit à lire ostensiblement un petit livre noir qui éveilla les curiosités.

Ce fut pendant qu'il travaillait à la boutique qu'il mit sur pied la première école de Twotrees. Hallie en fut responsable. En lui tendant une assiette bien mieux garnie que celles des autres clients du café, elle déclara d'une voix douce :

— Monsieur Foster, on dit que vous avez de l'éducation.

Avec Hallie, il ne pouvait plus se montrer ricanant, ni feindre l'humilité. Elle était humble, douce et bonne. Il se protégeait d'elle en ne lui parlant que lorsque c'était nécessaire.

Il répondit :

— J'ai eu certains avantages, mademoiselle Hallie, avant que le destin ne m'entraîne jusqu'ici.

— Ce livre que vous lisez, demanda-t-elle d'un ton rêveur, qu'est-ce qu'il raconte ?

— Il a été écrit par un homme appelé Platon, répondit sèchement Ranse. C'est du grec.

Elle lui apporta une tasse de café, hésita un instant, puis demanda :

— Vous savez lire et écrire l'américain aussi, n'est-ce pas ?

— L'anglais, mademoiselle Hallie. L'anglais est notre langue maternelle. Je connais très bien l'anglais.

Elle posa ses mains rouges sur le comptoir du café.

— Monsieur Foster, murmura-t-elle, vous voulez m'apprendre à lire ?

Il était bien trop stupéfait pour trouver une réponse qu'elle ne parviendrait pas à réfuter.

— Ça ne plairait pas à Bert, dit-il. Et puis vous êtes une adulte. Ça ferait mauvais effet de vous mettre à apprendre à lire maintenant.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas rajeunir.

Elle soupira.

— J'ai toujours voulu savoir lire et écrire.

Elle s'éloigna vers la cuisine et Ranse Foster fut submergé par une émotion qu'il savait ne pas pouvoir s'autoriser. Il éprouva de la pitié. Il la rappela.

— Mademoiselle Hallie. Pas vous seule – les gens jaserait sur votre compte. Mais si vous venez avec Bert...

— Bert sait déjà un peu lire. Il s'en fiche. Mais il y a des gosses en ville.

Son visage était si illuminé que Ranse détourna la tête.

Il essaya encore de s'en tirer.

— Vous n'aurez pas honte d'apprendre avec des enfants ?

— Je serais plutôt fière d'apprendre de n'importe quelle façon, dit-elle.

Trois fillettes, deux garçons intenable et Hallie assistèrent aux premiers cours de l'école de Twotrees – une heure chaque après-midi dans la réserve de Dowitt. Dowitt ne retint pas le temps qu'il passait là sur son salaire, mais il était considérablement intrigué. Les parents des enfants également. Quant aux élèves, ils étaient tout aussi intrigués par certaines choses que Foster leur lisait, mais ils étaient patients. Après tout, les cours ne duraient qu'une heure.

— Quand vous serez plus vieux, vous comprendrez ça, promit-il sans regarder Hallie, puis il se mit à lire le sonnet de Shakespeare qui commence par :

Lorsque je serai mort, cesse de me pleurer

Quand tu n'entendras plus la morne et triste cloche

et finit par :

*Ne dis, ne cherche même pas, mon pauvre nom
Mais laisse ton amour se perdre avec ma vie :
Si le monde malin pénétrait ta tristesse,
Si j'étais cause qu'il te raille, après ma mort !*

Il sut qu'Hallie avait compris l'avertissement. Il lut aussi un autre sonnet :

*Quand, honni de Fortune et des regards humains,
Je pleure, loin de tous, mon sort de réprouvé,*

et s'abstint soigneusement de la regarder en finissant :

*Car ma mémoire en ton amour trouve un trésor
Qui fait que je me sens l'égal de tous les rois^[2].*

Il trouvait déplaisante son avidité à apprendre – l'ardeur avec laquelle elle s'emparait d'un crayon et formait des lettres, le léger halètement qu'elle avait toujours avant de commencer à lire à voix haute. Deux fois, il la fit pleurer. Mais elle ne manqua jamais un seul cours.

Il aurait souhaité avoir lui-même un professeur, mais il ne pouvait se fier à personne et devait donc se charger seul de son éducation. Bert prit Foster sur le fait durant une de ses après-midi de congé, alors qu'il avait emprunté un cheval à l'écurie pour se rendre en un endroit isolé, à plusieurs kilomètres de la ville.

Ranse Foster avait une arme vide à la main quand Barricune surgit de derrière une colonne de grès et remarqua :

— J'ai vu mieux.

Foster se retourna brusquement et Barricune ajouta :

— J'aurais pu être quelqu'un d'autre – et ton revolver est vide.

— Quand je verrai quelqu'un d'autre, il ne le sera pas, promit Foster.

— Si tu me l'avais demandé, fit Barricune d'un air songeur, j'aurais pu t'aider. Mais tu voulais pas qu'on t'aide. Un type n'a pas à

avoir honte de demander un truc à quelqu'un qui en sait plus que lui.

Son arme était soudain dans sa main et cinq détonations résonnèrent entre les piliers de grès couleur de crâne blanchi. Un centimètre au-dessus de chacune des cinq cartes que Ranse avait fixées sur un arbre mort, à hauteur de la taille d'un homme, un trou apparaissait dans le bois.

— Je voulais pas abîmer tes cibles, expliqua Barricune.

— Je n'ai pas honte de vous demander conseil, fit rageusement Foster, puisque vous savez tant de choses. Je tire droit, mais je suis lent. Alors je vous demande conseil maintenant.

Barricune, tout en rechargeant son arme, secoua la tête.

— C'est un peu tard pour ça. Je suis venu te dire que Liberty Valance est en ville. Il s'intéresse au type que tout le monde peut chasser à coups de savate – ce pied-tendre qui se vante de savoir lire le grec.

— Eh bien, souffla Foster, eh bien, l'heure est donc venue.

— T'imagines pas que tu vas rentrer en ville avec moi, prévint Barricune. Tu y vas tout seul.

Ranse arriva en ville avec son ceinturon bouclé à sa taille. Auparavant, il l'avait toujours porté enveloppé dans un imperméable. Il s'autorisa un dernier luxe. Il se rendit chez le coiffeur, et, sans ricanement ni attitude servile, dit d'un ton sec :

— Coupez-moi les cheveux. Court.

Le coiffeur était nerveux, mais il s'acquitta rapidement de son travail, ce qui pouvait se comprendre.

— Je croyais que vous aviez un faible pour vos longs cheveux bouclés, fit-il remarquer.

— Je ne vois pas ce qui a pu vous faire penser ça, déclara froidement Foster.

De retour dans la rue, il se rendit compte qu'il ne savait pas comment procéder. Il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait Liberty Valance, et il était bien décidé à ne pas se laisser piéger comme un rat. Il avait l'intention d'aller au-devant de Liberty.

Le bras droit de Joe Mosten était négligemment appuyé contre la porte du *Prairie Belle*. Il bougea pour lui barrer le passage.

— Pas là-dedans, Foster, dit-il gentiment.

C'était la première fois depuis des mois que Ranse Foster entendait un homme s'adresser à lui avec respect. Sa présence était enfin reconnue – comme une menace pour le mobilier du *Prairie Belle*.

Quand je mourrai, à un moment donné de cette journée, on ne dira pas que j'étais un lâche. On dira peut-être que j'étais un foutu imbécile, mais cette fois-là, ça me sera égal.

— Où est-il ? demanda Ranse.

— Je pourrais pas vous dire, fit l'homme en s'excusant. Je suis jeune et en bonne santé, et là où il est, ça me regarde pas. Joe vous serait reconnaissant de rester à l'écart du bar, c'est tout.

Ranse regarda de l'autre côté de la rue, vers la boutique de Dowitt. La porte était cadénassée. Il jeta un coup d'œil au nord, en direction du bureau du marshal.

— Ça aussi c'est fermé, dit l'homme du saloon d'un ton courtois. Le marshal a été appelé hors de la ville il y a une heure.

Ranse rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Les bâtiments aux façades en trompe-l'œil, de l'autre côté de la rue, renvoyèrent l'écho de son rire. Il n'y avait personne dans les rues ; pas même un cheval attaché aux barres de bois.

— Fais prévenir Liberty, ordonna-t-il sur le ton d'un homme qui est en droit de commander. Dis-lui que le pied-tendre veut le revoir.

L'homme du saloon se racla la gorge.

— Je crois que ce sera pas nécessaire. On dirait bien que c'est lui, au bout de la rue, non ?

Ranse regarda dans la direction indiquée, tout en sachant que l'homme l'observait avec curiosité.

— On dirait bien que oui, approuva-t-il. Oui, je pense que c'est Liberty Valance.

— Moi je vais rentrer maintenant, fit l'homme en s'excusant. Eh ben, faites attention à vous.

Il disparut sans un bruit.

C'est une situation des plus classiques, pensa Ranse. Deux ennemis marchant à la rencontre l'un de l'autre dans la rue poussiéreuse et déserte d'une ville de l'Ouest. Quelles pouvaient bien être les raisons de ceux qui m'ont précédé, je ne le saurai

jamais. Il y a tant de choses que je n'ai jamais apprises. Et maintenant, il ne reste plus assez de temps.

Il était comme un acteur qui connaissait la fin de la scène mais avait oublié son texte, et n'avait jamais su à quel moment il fallait donner la réplique. L'un d'entre nous devrait dire quelque chose, songea-t-il. J'aurais dû préparer tout ça à l'avance. Mais je n'ai pensé qu'à l'issue finale.

Liberty Valance, grand et large d'épaules, marchait les jambes raides, les coudes pliés.

Quand il sera assez près pour que je voie s'il sourit, pensa Ranse Foster, il faudra bien que quelqu'un parle.

Il plongea en lui-même et remarqua : cet homme, ce Ranse Foster, a peur. Mais personne d'autre que lui ne le sait. Il avance et il a peur, mais ce n'est pas un lâche. Qu'ils se souviennent de ça. Qu'Hallie se souviennent de ça.

Liberty Valance dit son texte :

— Tu me cherches, siffla-t-il entre ses dents. Il souriait.

Ranse lui en fut presque reconnaissant ; c'était comme si Liberty avait annoncé : l'heure est venue !

— Je te dois quelque chose, répondit Ranse. Je veux payer ma dette.

La main de Liberty partit en même temps que la sienne. L'arme dans la main de Foster explosa, ainsi que le reste du monde.

Deux coups pour lui, un pour moi, pensa-t-il – sa dernière pensée pour un long moment.

Il regardait un plafond instable et inconnu, ainsi qu'un visage qui tremblait comme un reflet dans l'eau. Sous lui, le lit continua à osciller même après qu'il eut fermé les yeux. Très loin, quelqu'un dit : « Continuez à bourrer la blessure avec des chiffons. Ça ralentit le saignement. »

La souffrance lui indiquait avec certitude l'endroit de la blessure – dans son épaule droite. Quand il la toucha, il s'entendit crier.

Un nouveau visage tremblota au-dessus de lui ; celui de Bert Barricune.

— Il est mort, fit Barricune.

Foster répondit d'une voix lointaine :

— Non, je ne suis pas mort.

Barricune rectifia :

— Je ne parlais pas de toi.

Ranse détourna sa tête de la douleur, et vit que le premier visage penché sur lui était celui d'Hallie, pâle et les yeux agrandis. Elle posa une main hésitante sur la sienne et il fut ennuyé de constater que celle de la jeune fille tremblait.

— Est-ce que vous frissonnez parce que j'ai du sang sur les mains ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle. C'est parce qu'elles ont bien failli être froides.

Il se rendit compte qu'il y avait d'autres gens dans la pièce, ils bougèrent et s'écartèrent quand le docteur entra.

— Vous allez peut-être garder ce bras, lui annonça enfin le médecin. Mais il ne vous servira plus à grand-chose.

Le procès eut lieu trois semaines après le duel, dans la chambre d'hôtel où Ranse gisait sur son lit. Le chef d'accusation était : trouble de l'ordre public ; il plaida coupable et fut condamné à dix dollars d'amende.

Quand les autres furent partis, il s'adressa à Barricune :

— J'ai entendu dire qu'il y avait une récompense. Ça paierait le médecin et l'hôtel.

— Tu la toucheras pas, annonça Bert. Ça te donnerait la grosse tête. Barricune resta assis à le regarder un moment puis déclara : Tu n'as pas tué Liberty.

Foster fronça les sourcils.

— On l'a enterré.

— Liberty a tiré un coup. Tu as tiré un coup et tu l'as manqué. J'ai tiré un coup et en général je ne rate pas ma cible. J'irai pas non plus chercher la récompense. Hallie approuve pas la violence.

Foster dit d'un air pensif :

— C'était la seule chose dont je pouvais être fier.

— Tu l'as affronté, répliqua Barricune. Tu es allé le chercher. Si tu dois être fier de quelque chose, tu peux te rappeler ça. C'est sûr que t'as pas grand-chose d'autre.

Ranse plissa les yeux et le regarda.

— Bert, est-ce que tu es mon ami ?

Bert sourit sans joie.

— Tu sais bien que non. Je t'ai ramassé dans la prairie, mais je ferais pareil pour le dernier des fumiers rampants. Je préférerais l'avoir pas fait.

— Alors, pourquoi...

Bert regarda le bout de sa botte.

— Hallie t'aime bien. Je suis un ami de Hallie. Et c'est tout ce que je serai tant que tu seras là.

Ranse fit :

— Alors j'ai tué Liberty Valance.

C'est tout ce qu'il osa jamais dire en guise de « merci ». Et c'est à partir de ce moment que Bert Barricune commença à être sa conscience, sa Némésis, son ennemi à vie, et l'homme qui fit de lui quelqu'un de grand.

— Est-ce quelle serait heureuse de vivre dans l'Est ? demanda Foster. J'ai de l'argent qui m'attend là-bas si je rentre.

Bert répondit :

— Qu'est-ce que t'en penses ? (Il se leva et s'étira.) T'as un sacré problème, hein ? Tu pourrais le résoudre facilement en rentrant tout seul. Y'a pas grand-chose qu'un type puisse faire avec un bras bousillé.

Il sortit et ferma la porte derrière lui.

Il y a toujours une porte de sortie, pensa Foster, si on accepte de la passer. Bert avait été sa porte de sortie quand il avait affronté Liberty Valance dans la rue de Twotrees. Rentrer chez lui était le moyen de se dégager de tout ça.

J'ai appris à vivre sans fierté, se dit-il. Je pourrais apprendre à oublier Hallie.

Quand elle vint, entre la vaisselle du déjeuner et la préparation des tables pour le dîner au café, il lui annonça sa décision.

Elle ne pleura pas. Assise sur la chaise près du lit, elle tressaillit et leva une main pour protester quand il lâcha :

— Dès que je pourrai voyager, je retournerai là d'où je viens.

Elle ne discuta pas. Elle dit simplement :

— Je vous souhaite bonne chance, Ransome. Bert et moi, on s'occupera de vous tant que vous serez là. Et on se souviendra de vous quand vous serez parti.

— Comment vous souviendrez-vous de moi ? demanda-t-il durement.

En tant qu'élève, elle avait été humble, mais en tant que femme, elle avait sa fierté.

— Ne me demandez pas ça, répondit-elle et elle se leva de sa chaise.

— Hallie, Hallie, plaida-t-il. Comment pourrais-je rester ? Comment ferais-je pour gagner ma vie ?

Elle s'écria d'un ton indigné, comme si on l'avait insultée :

— Ransome Foster, je crois bien que vous pourriez faire tout ce que vous voulez.

— Hallie, dit-il doucement, asseyez-vous.

Il ne souhaita jamais vraiment devenir quelqu'un d'exceptionnel. Il n'eut que deux buts dans la vie : rendre Hallie heureuse et empêcher Bert Barricune de se mettre dans le pétrin. Il défendit Bert pour des accusations allant de la simple ivresse au vol de bétail, et par deux fois, Barricune dut purger une peine de prison.

Ransome Foster ne voulut pas poser sa candidature au poste de juge, mais Bert fit remarquer :

— Je crois qu'Hallie serait contente si t'étais un Votre Honneur.

Hallie fut contente, mais pas étonnée, lorsqu'il se retrouva élu. Il fut étonné, mais pas très content.

Il ne tenait pas vraiment à se présenter aux élections législatives – ceci se passa après que le territoire fut devenu un État – mais Bert Barricune était toujours là, à l'arrière-plan. Il n'imposait jamais, ne conseillait jamais, il surveillait simplement de ses yeux mi-clos injectés de sang. Bert Barricune, qui ne fut jamais grand-chose, mais ne se montra jamais importun, était le rappel vivant et silencieux de trois dettes : un chapeau plein d'eau sous les peupliers, un coup de feu dans une rue poussiéreuse, et Hallie qui cousait tranquillement sous la lampe dans le salon. Et les Foster avaient quatre fils.

Tout ce qu'on raconta sur Ransome Foster quand il se présenta aux élections était vrai, sauf une chose. Il avait bien été homme à tout

faire dans un saloon d'une ville de pionniers ; il avait été une épave, acceptant des restes de nourriture à la porte de derrière d'un café ; il avait été méprisable et méprisé. Mais l'accusation qui lui valut de perdre les élections était fausse. Il n'avait pas tué Liberty Valance. Il ne fit jamais partie du corps législatif de l'État.

Quand il fut question de sa candidature au poste de gouverneur, il refusa. Handy Strong, qui connaissait la politique, tenta de le convaincre.

— Ce duel, on peut le tourner autrement. L'honorable Ransome Foster descendant la grande rue en plein jour pour affronter un ennemi de la société. Il l'a abattu en un combat loyal, par nécessité, comme on abat un chien enragé – mais Liberty Valance était libre de se défendre, et il a tiré à son tour. Ransome Foster porte encore aujourd'hui la marque de cette rencontre qui l'a laissé avec un bras estropié. Il paye encore aujourd'hui le fait d'avoir protégé les citoyens respectueux de la loi. Et il a été le premier instituteur à l'ouest de Rosy Buttes. Il a enseigné sans être payé. Tu as fait du chemin, Ransome, et tu as encore une belle route devant toi.

— Un bien long chemin, approuva Foster, pour quelqu'un qui n'a jamais voulu aller nulle part. Je ne veux pas être gouverneur.

Quand Handy fut parti, Bert Barricune entra, affaissé, sale et pas rasé. Il s'assit avec raideur. À cinquante ans, c'était un vieil homme, une relique dont personne ne voulait plus, dans un Ouest qui n'existait plus ; et pour ces temps plus civilisés, un héritage encombrant. Il bourra posément sa pipe. Au bout d'un moment, il déclara :

— L'opposition va raconter que t'es pas présentable comme gouverneur. Parce que ta femme est pas assez bien. On va dire qu'Hallie a même pas su lire avant d'être grande.

Ransome fut debout en un clin d'œil, blanc de rage.

— Alors je vais gagner ces élections, même si ça doit me tuer.

— Je crois pas que ça va te tuer, fit Bert d'une voix traînante. Liberty Valance y est pas arrivé.

— J'aurais pu me dégager du poids de toute cette affaire il y a très longtemps, rappela Ransome, en disant simplement la vérité.

— Tu peux encore, répondit Bert. Pourquoi tu le fais pas ?

Ranse répondit d'un ton amer :

— Parce que je te dois trop de choses... Je ne crois pas qu'Hallie veuille être l'épouse d'un gouverneur. Elle est timide.

— Hallie veut jamais rien pour elle. Elle veut des choses pour toi. Moi, je verserai pas une larme à ton enterrement. Mais ce qu'Hallie veut, elle l'aura, je ferai tout pour ça.

— Moi aussi, promit Ranse sombrement.

— Alors ça m'est égal de te dire, admit Bert, que c'est moi qu'ai suggéré à l'opposition de déterrer cette histoire de comment elle savait pas lire.

Alors que le sénateur et sa femme rentraient chez eux après l'enterrement de Bert Barricune, Hallie soupira.

— Bert n'a jamais eu grand-chose. Je crois qu'il n'a jamais voulu grand-chose.

Il voulait te voir heureuse, pensa Ranse Foster, et il a fait de son mieux pour que tu le sois.

— Je me demande d'où venaient ces fleurs de figuier de barbarie, lâcha-t-il d'un air songeur.

Hallie leva les yeux vers lui, et sourit :

— De moi, dit-elle.

Une sœur disparue

Notre maison était pleine de femmes qui neutralisaient mon oncle Charlie et me troublaient parfois avec leurs bavardages et leur agitation. Nous étions les deux seuls hommes du foyer. J'avais neuf ans lorsque arriva une autre femme – tante Bessie – qui avait vécu jusque-là chez les Indiens.

Quand ma mère m'annonça la nouvelle, j'eus du mal à y croire. Les sauvages avaient tué mon père, un lieutenant de cavalerie, deux ans plus tôt. Je haïssais les Indiens et j'étais impatient de grandir pour les rayer de la carte, définitivement. (Mais quand j'eus grandi, ils avaient cessé d'être une menace.)

— Pourquoi est-ce qu'elle vivait chez nos ennemis ? demandai-je.

— Ils l'ont capturée quand elle n'était qu'une petite fille, expliqua maman. Elle avait alors trois ans de moins que toi. Aujourd'hui, elle rentre à la maison.

Il était plutôt temps qu'elle rentre, pensai-je. Je le dis et promis :

— Si jamais ils me prennent, je resterai pas longtemps avec eux.

Maman mit ses bras autour de moi.

— Ne parle pas comme ça. Ils ne te prendront pas. Ils ne te prendront jamais.

J'étais le seul lien réel entre ma mère et la famille de son mari. Elle n'était pas heureuse parmi ces femmes autoritaires, mes tantes Margaret, Hannah et Sabina, mais elle ne voulait pas rentrer dans l'Est, d'où elle venait. Oncle Charlie s'occupait du magasin que possédaient les tantes, mais il n'appartenait pas vraiment à la famille – il n'était que le mari de tante Margaret. Le seul homme qui en avait fait partie, c'était mon père. Moi aussi, j'en faisais partie et, un jour,

le magasin me reviendrait. Ma mère restait pour protéger mon héritage.

Aucune des trois sœurs, mes tantes, n'avait jamais vu tante Bessie. Elle avait été capturée par les Indiens avant leur naissance. Tante Mary l'avait connue – elle avait deux ans de plus qu'elle –, mais elle vivait à deux mille kilomètres de là et n'était pas en bonne santé.

Il n'y avait aucune photo de la petite fille qui était devenue une légende. Quand la famille s'était installée, il y avait eu assez à faire au début pour nourrir et vêtir les enfants sans avoir à se préoccuper de les prendre en photo.

Même après que les officiers de l'armée furent venus plusieurs fois chez nous, et que la libération de tante Bessie par les sauvages eut été confirmée par de nombreuses lettres, du temps s'écoula avant qu'elle n'arrive. Le major Harris, qui s'était occupé des derniers arrangements, avait prévenu mes tantes qu'elles risquaient d'avoir des problèmes, que tante Bessie ne s'intégrerait peut-être pas très facilement à la vie de famille.

Pour tante Margaret, cela ne représentait qu'un défi supplémentaire et elle aimait les défis.

— Elle est notre chair et notre sang, trompeta tante Margaret. Bien sûr qu'elle doit revenir chez nous. Ma pauvre chère sœur Bessie, arrachée à son foyer il y a quarante ans !

Le major était consciencieux mais dépourvu de tact.

— Elle a vécu avec les sauvages durant toutes ces années, insista-t-il. Et elle n'était qu'une fillette lorsqu'ils l'ont capturée. Je ne l'ai pas vue personnellement, mais on peut raisonnablement supposer qu'elle a tout d'une Indienne.

Mon imposante tante Margaret se leva pour faire comprendre que l'entrevue était terminée.

— Major Harris, tonna-t-elle, je ne permettrai à personne de critiquer ma propre sœur bien-aimée. Elle viendra vivre dans ma maison, et si je ne reçois pas de confirmation officielle de son arrivée d'ici un mois, je prendrai des mesures.

Tante Bessie arriva avant la fin du mois.

Les autres tantes commencèrent vaillamment les préparatifs. Elles s'agitèrent, balayèrent, nettoyèrent et cirèrent. Elles me transférèrent de ma chambre à celle de ma mère – qui les avait auparavant vainement suppliées d'autoriser ce changement parce que j'avais des cauchemars. Elles préparèrent mon ancienne chambre pour tante Bessie en y apportant quelques petits comforts supplémentaires – des napperons neufs un peu partout, des épingles à cheveux, un broc et une cuvette assortis, les meilleures serviettes et deux nouvelles chemises de nuit, au cas où les siennes seraient usées. (Le fait est qu'elle n'en avait pas une seule.)

— Nous devrions peut-être lui faire faire des robes, suggéra Hannah. Nous ne savons pas si elle aura emporté des affaires.

— Nous ne savons pas non plus quelle est sa taille, fit remarquer Margaret. Elle aura bien le temps d'aller au magasin quand elle se sera installée et reposée pendant un ou deux jours. Elle pourra acheter tout ce qu'elle voudra à ce moment-là.

Les dames de la ville vinrent en visite presque tous les après-midi, durant la période des préparatifs. Margaret leur promit que dès que Bessie serait suffisamment remise de son épreuve, elle les inviterait pour le thé et la leur présenterait.

Margaret rappela à ses sœurs inquiètes :

— N'oubliez pas, les filles. Nous ne devons pas lui poser trop de questions au début. Il faut d'abord qu'elle se repose. Elle vient de vivre une terrible expérience.

La voix de Margaret s'infléchit sur ces derniers mots, comme si elle était la seule à pouvoir vraiment comprendre.

Bessie avait effectivement vécu une terrible expérience, mais ce n'était pas celle à laquelle les sœurs songeaient. Ses souffrances venaient de ce qu'elle avait été arrachée à son peuple, les Indiens, et confiée à des étrangers. Elle n'avait pas été délivrée. Elle avait été faite prisonnière.

Tante Bessie arriva avec le major Harris et un interprète, un sang-mêlé aux cheveux noirs et gras qui lui tombaient sur les épaules. Il était vêtu d'un mélange de vêtements militaires et d'habits primitifs. Tante Margaret ouvrit la porte en grand quand elle les vit arriver. Elle courut à leur rencontre, suivie par les sœurs, tandis que

ma mère et moi regardions la scène depuis une fenêtre. Margaret avait les mains tendues, mais lorsqu'elle vit la femme de plus près, ses bras tombèrent et son cri de joie mourut dans sa gorge.

Elle ne recula pas, ma tante Bessie qui avait été une Indienne pendant quarante ans, mais elle s'arrêta et resta debout les yeux fixes, impuissante entre les mains de ses geôliers.

Les sœurs avaient souvent décrit la fillette qu'elle était. Elles ne l'avaient jamais vue, mais Bessie l'enfant captive était devenue une légende. De magnifiques boucles blondes, disaient-elles, et de grands yeux bleus – c'était l'enfant des fées, le petit ange aux cheveux pâles et au pied léger.

La Bessie qui leur revint était une femme vieillissante qui traînait ses pieds chaussés de mocassins, dont la robe sombre couvrait mal le corps volumineux. Ses cheveux châtain s'arrêtaient juste sous ses oreilles. Ils étaient en train de repousser ; quand on l'avait enlevée aux Indiens, on les lui avait coupés pour tuer la vermine qui les infestait.

Tante Margaret se ressaisit et, au lieu de prendre dans ses bras cette femme impassible et silencieuse, se contenta de lui tapoter le bras et de dire en pleurant :

— Pauvre chère Bessie, je suis ta sœur Margaret. Et voilà tes sœurs Hannah et Sabina. Nous espérons sincèrement que ton voyage ne t'a pas trop fatiguée !

Tante Margaret était pleine de bienveillance parce qu'on lui avait assuré qu'il s'agissait, sans l'ombre d'un doute, d'un membre de la famille. Elle devait croire – tante Margaret pouvait croire n'importe quoi – que tout ce dont Bessie avait besoin c'était de faire un bon petit somme et de se débarbouiller la figure. Ensuite, elle deviendrait aussi bavarde que n'importe laquelle d'entre elles.

Les autres sœurs étaient plutôt vives et avaient la langue acérée. Celle-ci se déplaçait comme si ses peines étaient un fardeau qu'elle portait sur ses épaules courbées, et quand elle répondit brièvement à l'interprète, ses paroles furent incompréhensibles.

Tante Margaret ignora ces détails bizarres. Elle fit entrer la petite troupe dans le salon du devant – l'interprète aussi, quand elle comprit qu'il n'y avait pas moyen d'y échapper. Elle aurait pu

continuer à argumenter à son sujet avec le major, mais elle était pressée de bavarder avec sa sœur retrouvée.

— Vous ne pourrez pas parler avec elle si l'interprète n'est pas présent, expliqua le major Harris. Non pas à cause du règlement, ajouta-t-il promptement, mais parce qu'elle a oublié l'anglais.

Tante Margaret jeta au sang-mêlé un regard où le doute se mêlait à la désapprobation et le laissa entrer. Elle dit à Bessie d'une voix cajolante :

— Viens, ma chérie, assieds-toi.

L'interprète grommela, et ma tante indienne se posa précautionneusement sur une chaise en tapisserie. Durant la plus grande partie de sa vie, elle avait vécu avec des gens qui s'asseyaient confortablement par terre.

La visite dans le salon fut de courte durée. Bessie avait reçu ses instructions avant de venir. Mais le major Harris devait encore donner quelques consignes à sa famille.

— Techniquement, votre sœur est toujours considérée comme une prisonnière, expliqua-t-il, ignorant le sursaut d'horreur de Margaret. Elle sera sous votre garde. Elle pourra se promener dans le périmètre de votre cour, mais elle n'a pas le droit de s'absenter sans permission officielle.

« Madame Raleigh, ceci peut vous apparaître à tous comme une terrible contrainte, mais votre sœur est au courant de ces dispositions et elle a accepté de se conformer à ces restrictions... Je ne pense pas que vous aurez du mal à la garder ici.

Le major Harris hésita, se rappela qu'il était un soldat et un homme courageux et ajouta :

— Si je pensais le contraire, je ne l'aurais pas amenée ici.

Il y avait là de quoi déclencher une bataille sanglante, mais tante Margaret choisit d'ignorer le défi. Elle ne pouvait négliger le fait que Bessie n'était pas conforme à ce qu'elle attendait.

Bessie savait assurément qu'elle se trouvait dans sa famille blanche jadis perdue, mais elle semblait ne pas s'en soucier. Elle était infiniment triste, infiniment lointaine. Elle posa une seule question : « Ma-ry ? » et tante Margaret en pleura presque de joie.

— Notre sœur Mary vit très loin d'ici, expliqua-t-elle, et elle est souffrante, mais elle viendra dès qu'elle s'en sentira capable. Chère Mary !

L'interprète traduisit et Bessie n'eut plus rien à dire. Ce fut le seul mot compréhensible qu'elle prononça dans notre maison, le nom de sa sœur aînée, qu'elle n'avait jamais oubliée.

Quand les tantes, bavardant toutes en même temps, conduisirent Bessie à sa chambre, l'une d'entre elles demanda :

— Mais où sont ses affaires ?

Bessie n'avait rien, pas de bagages. Elle ne possédait que les vêtements qu'elle avait sur elle. Tandis que les sœurs se précipitaient pour aller chercher un peigne et autres objets du même genre, elle resta debout, comme un monument courbé, silencieuse et attentive. Ainsi donc, c'était sa prison. Très bien, elle s'y ferait.

— Demain, nous pourrons peut-être l'emmener à la boutique et voir ce qui lui plairait, suggéra tante Hannah.

— Nous avons le temps, déclara tante Margaret d'un air pensif.

Elle était en train de se rendre compte que cette sœur-là allait constituer sous peu un problème. Mais je ne crois pas que tante Margaret cessa vraiment jamais d'espérer qu'un jour Bessie arrêterait d'être différente, qu'elle mettrait fin à son silence obstiné et commencerait à raconter sa vie chez les Indiens, dans le petit salon, autour d'une tasse de thé.

Ma tante indienne prit finalement l'habitude de rester assise sur sa chaise, dans sa chambre. Elle sortait rarement, ce qui était un soulagement pour ses sœurs. Heure après heure, elle regardait par la fenêtre – qui ne s'ouvrait pas plus haut qu'une trentaine de centimètres, malgré tous les efforts d'oncle Charlie pour la débloquer. Et elle portait toujours ses mocassins. Elle ne parvint jamais à s'habituer aux chaussures provenant de la boutique mais semblait garder précieusement celles qu'on lui avait apportées.

Les tantes, bien entendu, décidèrent de ne pas l'emmener faire des courses. Elles lui confectionnèrent deux robes ; et lorsqu'elles lui commandèrent, avec force gestes et maintes explications, de se changer, Bessie s'exécuta.

Quand j'eus découvert qu'elle se tenait souvent à la fenêtre, regardant au-delà de la plaine vers les montagnes bleues, je me mis à jouer dans la cour pour pouvoir l'observer. Elle ne souriait jamais, comme le font habituellement les tantes, mais elle me regardait parfois d'un air pensif, comme si elle cherchait à me jauger. En accomplissant quelques prouesses athlétiques, marcher sur les mains par exemple, j'arrivais à capter son attention. Je ne sais pour quelle raison, j'y attachais de l'importance.

Elle ne changeait pas souvent d'expression, mais par deux fois, je la vis froncer les sourcils d'un air désapprobateur. La première fois, ce fut quand l'une des tantes me gifla avec la plus grande désinvolture. J'avais mérité cette gifle, mais les Indiens ne punissent pas leurs enfants en les frappant. Je crois que tante Bessie fut choquée de voir de quoi les Blancs étaient capables. La seconde fois, ce fut lorsque je répondis à quelqu'un avec l'insolence d'un petit garçon gâté, et le froncement de sourcils m'était destiné.

Les sœurs et ma mère se relayèrent, ainsi que l'exigeait leur devoir de chrétiennes, pour lui rendre visite chaque jour durant une demi-heure. Bessie ne mangeait plus à table avec nous – le premier repas pris en commun avait été édifiant.

La première fois que ma mère se dévoua, ce fut à contrecœur.

— J'ai peur de me mettre à pleurer devant elle, protesta-t-elle, mais tante Margaret insista.

Je rôdais dans le couloir quand maman entra dans sa chambre. Bessie dit quelque chose, puis le répéta sur un ton péremptoire, jusqu'à ce que ma mère devine ce qu'elle voulait. Elle m'appela et m'entoura d'un bras tandis que je me tenais debout près de sa chaise. Tante Bessie hocha la tête, et les choses en restèrent là.

Plus tard, ma mère me dit.

— Elle t'aime bien. Et moi aussi.

Elle m'embrassa.

— Moi je ne l'aime pas, fis-je. Elle est bizarre.

— C'est une vieille dame triste, expliqua ma mère. Tu sais, elle avait un petit garçon comme toi, elle aussi.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il a grandi et il est devenu un guerrier. Je suppose qu'elle était fière de lui. Aujourd'hui, l'Armée le retient prisonnier quelque part. Il est à moitié indien. C'est un homme dangereux.

C'était effectivement un homme dangereux, un homme fier, un chef, un oiseau de proie dont l'Armée, après plusieurs années de tentatives infructueuses, avait finalement rogné les ailes.

Pourtant, ma mère et ma tante indienne avaient cette chose-là en commun : elles avaient toutes deux un fils. Les autres tantes n'avaient pas d'enfants.

Il y eut toute une histoire pour faire prendre tante Bessie en photo. Les tantes, qui essayaient obstinément et courageusement de l'intégrer à la famille, voulurent une photo d'elle pour l'album familial. Le gouvernement en désirait également une, pour une raison inconnue – peut-être parce que quelqu'un s'était rendu compte qu'en récupérant l'enfant captive, on avait accompli un acte d'une importance historique.

Le major Harris envoya un jeune lieutenant et l'interprète aux cheveux gras pour discuter des détails de l'opération dans le petit salon. (Margaret, toujours prévoyante, disposa une serviette propre sur l'une des chaises et veilla à ce que l'interprète s'y asseye.) Bessie parla très peu durant l'entretien, et bien sûr nous comprîmes uniquement ce que le métis traduisait de ce qu'elle disait.

Non, elle ne voulait pas qu'on la prenne en photo. Non.

Mais votre fils s'est fait photographe. Vous voulez voir le cliché ? Ils l'appâtèrent avec ces propositions et elle hocha la tête.

Si nous vous laissons voir la photo, vous accepterez de vous faire photographe ?

Elle hocha la tête d'un air dubitatif. Puis elle exigea plus que ce qui lui avait été offert : si vous me donnez cette photo, vous aurez la mienne.

Non, vous pouvez uniquement la regarder. Nous devons garder cette photographie. Elle nous appartient.

Ma tante indienne joua le tout pour le tout. Elle haussa les épaules, parla et l'interprète dit :

— Elle pas vouloir regarder. Elle garder, ou rien.

Ma mère frissonna, comprenant mieux que les tantes ne le pourraient jamais le pari de Bessie, tout ou rien.

Bessie gagna. Peut-être avaient-ils eu l'intention qu'il en soit ainsi. Elle fut autorisée à garder la photographie de son fils. Le cliché avait figuré plusieurs fois dans les livres d'histoire – le chef à moitié blanc, le meneur valeureux qui n'avait pas été tout à fait assez fort pour permettre à son peuple de conserver sa liberté.

La photo avait été prise après sa capture, mais on ne l'aurait jamais deviné. Il a la tête haute, le regard hardi mais sans mépris, ses longs cheveux sont arrangés avec soin – des cheveux noirs noués en tresses d'un côté et laissés libres de l'autre, avec une légère tendance à boucler – et ses mains tiennent la pipe comme un sceptre royal.

Cette photo du guerrier captif mais non vaincu eut un certain effet sur moi. Me souvenant de lui, je me mis à contrôler mon humeur et ma langue, à cultiver le sens de la réserve en grandissant, à regarder hardiment mais sans mépris ceux qui m'ennuyaient ou m'offensaient. Je ne l'ai jamais rencontré, mais, silencieusement, j'étais fier de lui – Eagle Head, mon cousin indien.

Bessie gardait sa photo sur sa commode quand elle ne la tenait pas dans ses mains. Et elle se rendit comme une enfant docile et silencieuse à l'atelier photographique, en voiture, un matin, avec tante Margaret, à l'heure où il n'y avait que peu de gens dehors pour la regarder.

La photo de Bessie ne respire pas la fierté mais inspire la pitié. Son regard n'a pas la moindre expression. Il n'y a là aucune émotion, aucun défi, rien que le visage d'une femme vieillissante aux cheveux courts, rien que l'endurance et la patience. Les tantes en avaient rangé une épreuve dans l'album de famille.

Mais elles commençaient à être à bout de nerfs. La tante indienne était dans la maison comme un fantôme incarné. Elle ne faisait rien, parce qu'il n'y avait rien à faire pour elle. Ses mains noueuses avaient dû être habiles aux travaux des squaws, au dépeçage des bêtes, au grattage et au tannage des peaux, au montage des tipis, à la confection des vêtements de cérémonie brodés de perles ; mais ses talents étaient inutiles et non recherchés

dans un foyer civilisé. Elle n'eut même pas envie de coudre quand ma mère lui donna du tissu, du fil et une aiguille. Elle rangea les affaires de couture près de la photo de son fils.

Elle mangeait (dans sa chambre) et dormait (par terre) et restait debout devant la fenêtre. C'était tout et ça ne pouvait plus durer. Mais il fallait que ça dure, au moins jusqu'à ce que ma tante Mary se sente assez bien pour voyager – tante Mary qui était sa sœur aînée, la seule qui avait connu Bessie quand elle était enfant.

Les visites que les sœurs rendaient à tante Bessie par devoir devinrent de moins en moins des visites et de plus en plus un devoir. Elles s'installèrent dans une routine intolérable. Margaret avait pris sur elle d'essayer de faire parler Bessie. Je dis bien faire, non pas apprendre à. Elle croyait fermement que sa malheureuse sœur, décidément obstinée, n'avait besoin que d'être encouragée par une personne résolue. Donc Margaret lui parlait comme à un enfant, quand elle entra dans sa chambre.

— Te voilà encore debout à regarder, ma chère. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à regarder là-dehors ? Les oiseaux – est-ce que tu observes les oiseaux ? Pourquoi n'essayes-tu pas un peu de couture ? Ou alors tu pourrais aller faire une petite promenade dans la cour. Tu n'as pas envie de sortir faire une bonne petite promenade ?

Bessie écoutait et clignait des yeux.

Margaret aurait pu comprendre qu'une femme indienne ne soit pas capable de converser dans une langue civilisée, mais sa propre sœur n'était pas une Indienne. Bessie était blanche, donc elle devait parler le langage de ses sœurs – ce langage qu'elle n'avait plus entendu depuis sa petite enfance.

Hannah, la tante qui se laissait marcher sur les pieds par tout le monde, parlait également à Bessie, mais elle était ravie de ne pas obtenir de réponse et de ne pas être interrompue. Elle se penchait sur sa broderie quand son tour venait de rester avec Bessie et racontait ses ennuis en un flot de paroles intarissable. Bessie restait debout à regarder par la fenêtre pendant toute la durée de la visite.

Sabina, qui avait tout autant de problèmes, la plupart causés par Margaret et Hannah, entra comme une martyre, serrant fermement

sa bible, et en lisait des passages à haute voix jusqu'à ce que le temps imposé soit écoulé. Elle emportait une petite pendule afin de ne pas être tentée, par ennui, de tricher.

Au bout de plusieurs semaines tante Mary arriva, pâle et tremblante, épuisée par sa maladie et par le long et pénible voyage. Les sœurs tentèrent de faire venir l'interprète, mais n'y parvinrent pas. (Tante Margaret prit plutôt mal ce échec.) Elles résumèrent la situation pour tante Mary, quand elle se fut reposée, afin que le choc, lorsqu'elle verrait Bessie, ne soit pas trop terrible. Je les vis se retrouver, ces deux-là.

Margaret se présenta à la porte de l'Indienne et expliqua avec volubilité qui était la visiteuse. Une tentative inutile mais courageuse. Puis elle s'écarta et tante Mary apparut, le visage pâle et ridé mais illuminé, les bras tendus.

— Bessie ! Bessie, ma sœur !

Après un court instant d'hésitation, Bessie vint dans ses bras et Mary embrassa sa joue burinée, brunie par le soleil. Bessie parla.

— Ma-ry, dit-elle. Ma-ry.

Elle resta là debout, le visage inondé de larmes, faisant marcher sa bouche. Tant de choses à raconter, tant de souffrances et de peur – de joies et de triomphes aussi – et enfin la sœur qui pouvait légitimement tout entendre et comprendre.

Mais le seul mot anglais que Bessie se rappelait était « Mary » et elle n'avait pas pris la peine d'en apprendre d'autres. Elle se tourna vers la commode, prit avec respect la photo de son fils dans ses mains durcies par le labeur et la tint de façon que sa sœur puisse la voir. Son regard était suppliant.

Mary regarda le visage calme, noble et sauvage de son neveu métis et dit ce qu'il fallait dire.

— Oh, comme il est beau ! (Elle pencha la tête d'un côté, puis de l'autre.) Un beau garçon, petite sœur, approuva-t-elle. Tu dois... (elle s'arrêta, mais finit tout de même sa phrase)... être terriblement fière de lui, ma chérie !

Bessie comprit le ton à défaut des paroles. Le ton était admiratif. Son fils était accepté par la sœur qui avait de l'importance. Bessie

regarda la photo et hocha la tête, tout en murmurant. Puis elle la reposa sur la commode.

Tante Mary n'essaya pas de faire parler Bessie. Elle resta assise près d'elle tous les jours des heures durant et Bessie parla effectivement – mais pas en anglais. Elles se tenaient la main pour se reconforter mutuellement et l'enfant captive, devenue vieille et grand-mère, raconta ce qui lui était arrivé pendant quarante ans. Tante Mary affirmait que c'était ce que Bessie disait. Mais elle n'en comprenait pas le premier mot et n'en avait pas besoin.

— Elle a le temps de réapprendre l'anglais, assura tante Mary. Je crois qu'elle en comprend plus qu'elle ne veut le montrer. Je lui ai demandé si elle voulait venir vivre avec moi et elle a hoché la tête. Nous aurons le restant de nos jours pour lui apprendre l'anglais. Mais ce qu'elle m'a raconté – ça ne pouvait pas attendre. Elle voulait parler de sa vie, et de son fils.

— Es-tu sûre, ma chère Mary, de vouloir assumer la responsabilité de la prendre avec toi, demanda consciencieusement Margaret, tremblant de peur, sans doute, à l'idée que Mary ne change d'avis alors que l'heure de la délivrance allait bientôt sonner.

« Je crois qu'elle serait effectivement plus heureuse avec toi, bien que nous ayons fait de notre mieux.

Margaret et les autres sœurs seraient certainement plus heureuses si Bessie allait habiter ailleurs. Il apparut bientôt que le gouvernement des États-Unis aussi était du même avis.

Le major Harris vint avec l'interprète discuter des détails de ce déménagement et expliquer à Bessie quelle pouvait, si elle le souhaitait, aller vivre avec Mary à deux mille kilomètres de là. Bessie se montra patiente et pleine de bonne volonté, faisant preuve d'une amabilité que rien ne semblait pouvoir perturber. Avec l'interprète, elle fut beaucoup plus loquace que les autres fois. Il lui répondit longuement puis expliqua aux autres que Bessie avait voulu savoir comment Mary et elle allaient voyager jusqu'à cette région lointaine. Elle avait du mal à comprendre, dit-il, qu'il s'agissait d'un endroit vraiment éloigné.

Plus tard, nous sûmes que Bessie et l'interprète avaient parlé de bien d'autres choses.

Le lendemain matin, quand Sabina apporta le petit déjeuner à Bessie, nous entendîmes un cri de désarroi. Sabina debout dans la chambre, le plateau dans les mains, répétait :

— Elle est partie par la fenêtre ! Elle est partie par la fenêtre !

Elle était effectivement partie. La fenêtre coincée qui ne s'était jamais soulevée de plus d'une trentaine de centimètres était à présent grande ouverte. Et la photo du fils de Bessie avait disparu de la commode. Il ne manquait rien excepté Bessie et la simple robe sombre qu'elle portait la veille.

Mon oncle Charlie ne prit pas de petit déjeuner ce matin-là. Margaret se mit à hurler des ordres et il bondit sur son cheval pour aller jusqu'au poste de télégraphe.

Avant que le major Harris n'arrive chez nous avec une douzaine d'hommes, des éclaireurs civils s'étaient lancés à la poursuite de la femme disparue. Ils étaient passés maîtres dans l'art de suivre une piste. Leurs vies avaient plusieurs fois dépendu de leur capacité à déchiffrer la signification d'une pierre retournée, d'une brindille cassée, d'une feuille froissée. Ils découvrirent que Bessie avait pris la direction du sud. Ils suivirent sa trace durant vingt kilomètres. Puis ils la perdirent, car Bessie était aussi habile qu'eux. Sa vie avait parfois dépendu de sa capacité à ne laisser aucune pierre, aucune brindille, aucune feuille garder la marque de son passage. Elle s'était d'abord éloignée rapidement. Puis, quand elle avait eu le temps de se montrer prudente, elle avait semé ceux qui, elle le savait, n'avaient pas manqué de se lancer à sa poursuite.

Les tantes étaient accablées de chagrin – du moins tante Mary l'était – et humiliées par le geste de Bessie. Les volets restaient fermés et tout le monde parlait à voix basse dans la maison. On nous avait plaints pour la tragique folie de Bessie qui avait permis aux Indiens de la transformer en sauvage. Aujourd'hui on nous considérait comme des traîtres parce que nous l'avions laissée s'enfuir.

Tante Mary répétait sans cesse d'un ton pitoyable :

— Oh, pourquoi est-elle partie ? Je pensais qu'elle serait contente d'être avec moi !

Les autres disaient qu'après tout, c'était peut-être mieux ainsi.

Tante Margaret déclara :

— Elle est retournée chez les siens.

C'était ce qu'elle croyait, en toute honnêteté, et le major Harris était du même avis.

Ma mère m'expliqua pourquoi elle était partie.

— Tu te rappelles cette photo qu'elle avait de son fils, le chef indien ? Il s'est évadé de la prison où il était enfermé. La nouvelle de son évasion est arrivée jusqu'au fort et ils pensent que Bessie est allée le rejoindre là où il se cache. C'est pour ça qu'ils se donnent tant de mal pour la trouver. Ils croient, continua ma mère, qu'elle était au courant de son évasion avant eux. D'après eux, c'est l'interprète qui la lui aurait apprise la dernière fois qu'il est venu. Elle n'avait pas d'autre moyen de le savoir.

Ils sillonnèrent les montagnes du sud, cherchant Bessie et Eagle Head. Ils ne la retrouvèrent jamais et ne remirent la main sur lui qu'un an plus tard, loin vers le nord. Cette fois-là, ils ne purent le capturer. Il mourut en combattant.

Lorsque je fus grand, je pris la direction de la boutique familiale, tout en détestant chaque jour un peu plus cette occupation. Dès que ce fut possible, je vendis le magasin et me lançai dans l'élevage du bétail. Et un beau jour, en traversant un canyon à la recherche de veaux égarés, je trouvai – du moins je le crois – tante Bessie. J'étais accompagné par un cow-boy qui travaillait avec moi, sans cela je n'aurais jamais soufflé mot de ma trouvaille à qui que ce soit.

Nous découvrîmes des ossements patinés par le temps près d'une petite source. Ils avaient une aura mystérieuse, ces ossements humains inconnus sur lesquels nous étions brusquement tombés. Je sentis la mort, cette compagne familière, me frôler le dos.

— Un prospecteur, suggéra mon compagnon.

Je le pensais aussi jusqu'à ce que j'aperçoive, protégés par un rondin, des bouts de tissu détremvés qui auraient pu provenir d'une robe sombre et respectable. Et, enveloppé dans ces morceaux, il y avait quelque chose de détremvé qui aurait pu jadis avoir ressemblé à une photo.

L'homme qui m'accompagnait était jeune mais il connaissait l'histoire de l'enfant captif. En fait, il me l'avait même racontée. Au fil des ans, elle s'était enrichie de détails qui m'avaient surpris. Tante Bessie était redevenue une beauté aux cheveux blonds, dans cette légende dont on lui avait parlé, mais une beauté terriblement triste et silencieuse. Triste et silencieuse, Bessie l'avait vraiment été.

Je tentai de repousser le tissu mouillé sous le rondin mais il fut plus rapide que moi.

— C'est pas une chemise, c'est une robe ! annonça-t-il. C'était pas un prospecteur, ce truc-là – c'était une femme. Il s'arrêta et déclara d'un air impressionné : Je parie que c'était votre tante indienne !

Je fronçai les sourcils et dit :

— C'est ridicule. Ça pourrait être n'importe qui.

Il en était tout excité.

— Si c'était *ma* tante, proclama-t-il, je l'enterrerais dans le caveau familial.

— Non, fis-je en secouant la tête.

Nous laissâmes les ossements dans le canyon, où ils se trouvaient depuis une quarantaine d'années, s'ils étaient bien ceux de tante Bessie. Et je crois qu'ils l'étaient. Mais je ne ferais pas d'elle une prisonnière encore une fois. Elle est dans l'album de famille. Elle n'a pas besoin d'être dans le caveau familial.

Si je me trompe sur les raisons qui l'ont poussée à nous quitter, personne ne peut le prouver. Elle n'a jamais eu l'intention de rejoindre son fils là où il se cachait. Elle est partie dans la direction opposée pour tromper ses poursuivants.

Ce qui lui est arrivé dans le canyon ne me concerne pas, ni moi ni personne. Ma tante Bessie a mené à bien ce qu'elle avait entrepris. Ce n'était pas sa vie à elle qui comptait, mais celle de son fils. Elle lui a fait don d'une année supplémentaire.

La tunique de guerre

Bije Wilcox était appuyé contre le tronc du peuplier et regardait, mi-amusé, mi-exaspéré, Francis Mason s'agiter nerveusement. Bije était un homme à la mine sévère, maigre et dur comme de la viande de bison pleine de nerfs, les cheveux et la barbe couleur de neige fondant sous l'effet du chinook. Il n'était pas totalement décontracté, tandis qu'il fumait son bout de pipe, debout à cet endroit – aucun homme ne vivait longtemps en territoire peau-rouge quand il cessait d'être sur ses gardes, et Bije traînait dans le coin depuis quarante ans.

D'un mouvement négligent, il se retourna pour regarder dans la direction d'où ils étaient venus, celle du fort de l'Armée, à deux jours de cheval vers le nord. C'est de là que le danger pouvait venir à ce rendez-vous, si le major devinait que Mason cherchait des Cheyennes, mais rien ne bougeait dans la prairie.

Le danger pouvait aussi venir du sud, du camp cheyenne qui se trouvait en bas – ou du moins s'y était trouvé une semaine plus tôt. L'intérêt d'attendre sous les peupliers c'était qu'en cas d'ennuis on pouvait voir la poussière de très loin.

Bije méprisait l'homme qui l'avait engagé, ce Francis Mason de Philadelphie, mais il devait reconnaître que ce blanc-bec avait du courage et de la détermination. De l'argent aussi. Ce qu'il obtenait, il le payait. Depuis deux ans, l'homme de l'Est cherchait son frère disparu dans tous les comptoirs et les forts militaires le long de la frontière des territoires colonisés.

Francis Mason s'assit pour fumer mais ne termina pas la pipe. Il se leva et changea encore la disposition des cadeaux qu'il avait étalés sur une couverture, déplaçant les carabines, le tissu rouge, les perles et les couteaux pour que tous les objets soient présentés à leur avantage.

— Quand a-t-il dit qu'il viendrait ? demanda Mason.

— Il a même jamais dit qu'il viendrait, grogna Bije Wilcox. Juste que quelqu'un viendrait peut-être un de ces jours. Il ajouta : S'il vient quand même, il aura un interprète. Il parle pas anglais, juste cheyenne et le langage des signes.

— Vous parlez cheyenne, protesta Mason. Pourquoi aurait-il besoin d'un interprète ?

Bije haussa les épaules.

— Pourquoi est-ce qu'il me ferait confiance ? Je suis un Blanc.

— Comment pourrait-il être mon frère Charles ? demanda Mason sur un ton vaguement polémique. Charles était bien élevé. Il écrivait des poèmes. Le livre vert sur la couverture renferme ceux qu'il a laissés. Nous les avons faits publier.

— J'ai jamais promis d'amener votre frère à ce rendez-vous, rappela Bije. L'homme à qui j'ai parlé est un chef de guerre cheyenne. Et plus tard, pensa-t-il, je te raconterai ce qu'il était quand je l'ai rencontré, il y a trente ans.

Le chef de guerre cheyenne, se dit Bije avec complaisance, faisait de la magie depuis midi de l'autre côté de cette colline jaune. Le vol d'un oiseau lui avait révélé une présence à cet endroit ; le mince filet de fumée lui indiquait qu'un feu-médecine était allumé. Le fait qu'il avait vu ces choses était bon signe. Quand les Peaux-Rouges voulaient rester invisibles, il n'y avait rien à voir.

Francis Mason murmura :

— La marque sur sa joue dont vous avez parlé... Cette grande marque rouge comme si on avait pressé une main sur sa figure. Combien d'hommes comme ça y a-t-il au monde ?

Un seul, pensa Bije Wilcox. Et l'homme blanc qui la portait l'appelait la marque de Cain.

Il répondit :

— Des peintures de Peaux-Rouges. Vous connaissez ces trucs-là. C'est sa médecine, cette main rouge. Ces types vont sur une colline et s'affament pour avoir une vision, ou alors ils se font attacher au poteau et subissent la torture et leur rêve leur montre quelle est leur médecine... Tout ce que j'ai dit, c'est que je transmettrais un message à un Cheyenne qui a une main rouge sur

la figure et que je lui promettrais des cadeaux s'il venait ici pour causer avec vous. Et ça, je l'ai fait, et même que j'aurais bien voulu être chauve quand ses guerriers sont venus à ma rencontre.

« Il prend un gros risque en venant aussi loin sans escorte, rappela Bijé. Mais il voulait pas que je vous amène près de son camp. Il protège son peuple.

Et puis ça plairait drôlement au major d'arriver ventre à terre pour le coincer ici ! songea Bijé. Pendant des années, l'Armée avait essayé d'amener Medicine Mark à se montrer pour signer un traité de paix, mais le message qu'il renvoyait était toujours le même – une flèche souillée de sang séché. L'Armée voulait toujours mettre la main sur Medicine Mark, mais plus pour parler de traité.

Bijé se laissa aller contre le tronc du peuplier, attendant que le temps passe, conscient de la disparition de la volute de fumée, sentant le soleil réchauffer ses articulations engourdies.

— Il serait pas venu, expliqua Bijé, si je lui avais pas promis des armes et des munitions. Les chevaux, c'est pour le spectacle, et le reste pour faire joli.

Excepté les trucs que Mason avait mis sur la couverture pour le piéger. Et ça pouvait peut-être bien marcher. Peut-être bien.

Le petit malin de Philadelphie ! Le *vého* qui tissait sa toile. Est-ce que c'était un hasard si, dans la langue cheyenne, *vého* signifiait à la fois homme blanc et araignée ?

Le *vého* déclara, comme s'il avait lu dans l'esprit de Bijé :

— Comme je vous l'ai dit, je verserai mille dollars à celui qui pourra me ramener mon frère.

Bijé poussa un grognement. La toile du *vého* était chargée d'or, en quantité suffisante pour qu'un type vive dans un certain confort pendant pas mal de temps. Le confort était une chose auquel l'homme des montagnes ne pensait pas, sauf quand il le possédait. Mais quand il avait perdu son travail avec la disparition du commerce des fourrures et sa jeunesse avec le passage des années, quand ses vieilles blessures le harcelaient et que ses articulations commençaient à se raidir, quel choix restait-il à celui qui avait été un homme des montagnes ? L'Armée n'avait pas de place, sur sa liste de personnel civil, pour un éclaireur trop perclus pour

monter à cheval toute une journée, ou un chasseur qui rapportait peu de gibier. Mais un type qui avait une mise de fonds de mille dollars, un type qui savait tout du commerce avec les Peaux-Rouges... Bije commença à faire des projets, s'interrogeant sur l'importance du stock qu'un marchand devait posséder.

Francis Mason frissonna et regarda dans la direction d'où ils étaient venus.

— J'ai surveillé, annonça Bije. Rien à l'horizon de ce côté-là. Mais y'a quelqu'un qui va arriver de cette colline jaune, là-bas, dans quelques minutes. Ça me plairait bien si vous vous posez et si vous faites semblant de rien.

Au bout d'un moment, il dit :

— Voilà deux Peaux-Rouges.

Il tira un coup de fusil en l'air et s'avança, s'écartant de l'endroit où il avait fait feu et criant en cheyenne :

— Bienvenue, amis ! Bienvenue !

L'accueil du fusil, l'ancien signe de paix, ne rimait à rien en ces temps modernes. Quand Bije était jeune et que le fusil était un Hawken à pierre, le coup de feu de bienvenue le vidait et devenait une preuve de bonne volonté. Aujourd'hui, il avait un Henry, avec cinq cartouches qui restaient dans le magasin. Le salut n'était qu'un mensonge. Bije avait connu pas mal de mensonges au cours de sa vie.

Tout, dans cette rencontre, était risqué et il n'avait plus face au danger le cœur léger d'un jeune homme. Mais le risque en valait la peine. Mason l'avait payé pour organiser ce rendez-vous et lui verserait encore mille dollars quand il lui dirait : « Voilà l'homme que vous cherchez. » De plus, Bije allait enfin avoir la réponse de l'énigme qui le tracassait depuis trente ans : qu'est-ce qu'un type comme Cain était venu faire dans l'Ouest, pour commencer, et pourquoi il était devenu Peau-Rouge...

Les deux cavaliers le saluèrent de loin – un jeune Cheyenne agile, âgé d'environ dix-sept ans, presque nu parce qu'il n'avait pas encore assez d'insignes de guerre à afficher sur ses vêtements, et un homme plus âgé et imposant qui possédait à peu près tous les

insignes honorifiques qu'un homme pouvait acquérir durant toute une vie.

— Voilà Medicine Mark, annonça Bijé. Le jeune, c'est son troisième fils, Rules His Horses. Il sera l'interprète.

Mason n'avait pas eu l'idée de demander comment un jeune Indien avait pu apprendre l'anglais s'il n'avait jamais vécu avec des Blancs.

En regardant le jeune homme hautain et le guerrier majestueux, Bijé fut rongé de jalousie. Si j'avais gardé une femme, songea-t-il, au lieu de les renvoyer à la loge de leur père – la fille shoshone, les deux hunkpapas, la jeune crow que j'appelais Sally ou même cette ree qui a bien failli me tuer avec son bavardage –, si j'en avais gardé une plus d'un hiver, j'aurais des garçons maintenant pour faire de la viande. J'aurais pas besoin de l'argent du *vého*, l'argent de Judas.

Mais je les ai renvoyées, et mes fils, si j'en avais, sont repartis avec elles. Je me demande combien j'ai de garçons, des sang-mêlé grands et forts, qui vivent dans des tipis ? Mais j'aurais jamais pu rester avec eux. J'aurais pas pu me transformer en Peau-Rouge. Bon Dieu, je suis toujours un Blanc. Un *vého*, moi aussi. Il eut un maigre sourire, regardant entre ses paupières mi-closes le chef, Medicine Mark, le haïssant pour ce qu'il possédait.

Les cheveux du guerrier cheyenne pendaient en deux nattes grises entourées de peau de loutre. La marque-médecine était frappante, une grande main rouge imprimée sur le côté du visage brun et ridé. Des médailles d'argent pendaient à ses oreilles percées.

Il arborait l'insigne du courage maintes fois prouvé au combat, le vêtement que seuls l'audace et le sang pouvaient acheter. Sa vaillance était si évidente qu'il pouvait se permettre de ne pas s'en vanter, aussi ne portait-il pas de coiffe de guerre en plumes d'aigle. La tunique de guerre – la tunique de daim bordée de cheveux humains – parlait d'elle-même.

Francis Mason s'avança en proférant un son qui n'était pas tout à fait un nom, et Bijé dit en guise d'avertissement :

— Laissez-moi parler. C'est une tenue de guerre qu'il a sur le dos.

Bije parla longuement, ponctuant les syllabes dures, gutturales, de la langue cheyenne des gestes coutumiers empruntés au langage par signes. L'homme qui avait une main rouge sur la joue répondit brièvement.

Bije expliqua à Mason :

— Il dit qu'il ne peut pas rester. Il se trouvait par hasard dans le coin.

Bije reprit son discours, sur un ton enjôleur, montrant les objets étalés sur la couverture rouge.

Le vieux guerrier s'approcha et regarda les présents. Il hocha la tête et descendit de cheval.

On boite un peu, hein ? pensa Bije, sadiquement content de le voir claudiquer. Mais tu as des fils pour te faire de la viande et une femme pour te la cuire.

Le jeune Indien attacha les chevaux et revint vers le groupe, le menton haut, l'œil alerte, sans jamais lâcher son fusil. Il manquait, sur la crosse, une partie de la plaque de métal qui avait été remplacée par de la peau séchée et durcie.

Bije Wilcox dit :

— Cet homme est Mason. Veux-tu fumer avec nous ?

Le jeune Indien répondit :

— Il dit oui.

Bije sortit une pipe en pierre de son sac, la bourra et l'alluma avec la solennité appropriée. Il fut soulagé quand ils cessèrent de fumer, quand Mason mit fin à ses démonstrations maladroit.

— Maintenant, vous pouvez parler, annonça-t-il à l'homme de l'Est.

Mason n'avait pas quitté le vieux Cheyenne des yeux. Il s'adressa au jeune et déclara avec la plus parfaite assurance :

— Dites-lui que je suis son frère Francis.

Bije était gêné, mais le jeune Indien traduisit et répondit d'un ton égal :

— Il ne vous connaît pas. Il ne comprend pas ce que vous voulez dire. Ses frères sont les Cut Arms, les Cheyennes.

— Mais la marque ! s'écria l'homme de l'Est. Je le reconnais à la marque rouge qu'il a sur la figure !

Quand le jeune Indien traduisit cette phrase, le vieux se lança dans un long discours.

Le jeune homme répliqua :

— Le Grand Esprit lui a donné la marque pour qu'aucun homme ne puisse le tuer. Il ne sait pas pourquoi vous voulez le voir. Il veut que vous partiez et que vous le laissiez tranquille.

Francis Mason s'écria sur le ton du désespoir :

— Dites-lui que père est mort. Nous voulons qu'il rentre à la maison.

— Il ne peut pas partager votre deuil, il ne connaît pas votre père. Il n'a pas besoin de rentrer chez lui parce qu'il est ici chez lui, à cet endroit, et aussi loin que l'œil peut voir. Sa maison est partout où vont les Cheyennes, dans les loges des Cut Arms.

Le vieux guerrier remua comme s'il allait se lever et Bije pensa : Non ! Il reste encore deux choses à découvrir : pourquoi tu es venu dans ce coin, vieille came – tu ne m'en as jamais parlé –, l'hiver où on a chassé ensemble ; et pourquoi t'es devenu un Peau-Rouge – un truc que moi j'ai pas pu faire.

Francis Mason regardait le vieux guerrier tandis que les larmes coulaient le long de ses joues. Il pleurait sans honte. Il fit enfin ce qu'il fallait faire. Il demanda humblement :

— Mon frère cheyenne accepte-t-il d'écouter mon histoire ?

— Il accepte. Il est triste que vous ayez perdu votre père.

— Un duel a eu lieu, il y a très longtemps, commença Mason. Et un homme a été tué.

Bije l'interrompit :

— Allez-y plus doucement. Duel est un mot compliqué. Racontez l'histoire simplement.

Et maintenant, pensa Bije en se réjouissant silencieusement, je vais tout savoir sur ce type qui se faisait appeler Cain parce que le Seigneur l'avait marqué d'une main rouge.

Mason reprit :

— Il y a longtemps, deux hommes se sont querellés. J'étais un de ces hommes. L'autre s'appelait Cawshorne. Nous avons décidé de nous battre. Nous nous sommes tiré dessus à coups de pistolet quand le soleil s'est levé. L'homme qui m'assistait était mon demi-

frère, Charles. J'ai touché celui qui s'appelait Cawshorne et il est mort.

Le vieux guerrier avait une question à poser : l'homme qui était mort avait-il aussi quelqu'un pour l'assister ou bien était-il seul ?

— Il avait aussi un ami. Et il y avait également un docteur. Un homme-médecine. Dans ce genre d'affaire, il existe des règles très anciennes. Nous les avons suivies.

Le jeune Indien traduisit la réplique bougonne de Medicine Mark :

— Il ne comprend pas ce que font les hommes blancs. L'homme qui est mort appartenait-il à une tribu ennemie ?

Mason dit d'une voix étranglée :

— Il était mon meilleur ami avant notre querelle.

Rules His Horses traduisit avec dans la voix une nuance de supériorité :

— Chez les Cheyennes, un homme qui tue un autre homme de la tribu est mis à l'écart des autres parce qu'il a fait quelque chose de mal. Mon père ne comprend pas.

Mason dit d'un ton où perçait une supplique :

— Oui, c'était quelque chose de mal. Nous avons suivi une coutume qui était contraire à la loi. Mon père a décidé que quelqu'un devait être mis à l'écart de la tribu. Mason s'interrompit. Au bout d'un moment, il put reprendre son récit : Il a mis Charles à l'écart. Il lui a donné de l'argent pour qu'il s'en aille et ne revienne jamais.

— Mais le jeune homme qui avait été chassé, votre frère, il n'avait tué personne ?

— Il n'avait rien fait de mal, sinon d'être à mes côtés pendant le combat. Je lui avais demandé d'être là.

— Alors pourquoi est-il parti ?

Mason répondit d'une voix lente :

— Il avait compris qu'on ne voulait pas de lui. Ça lui a brisé le cœur. Il a dû nous haïr pour ce que nous lui avons fait !

Le vieux guerrier resta songeur un moment puis parla et son fils demanda :

— Mon père voudrait savoir si vous avez essayé d'empêcher votre frère de partir ?

— Je ne savais pas qu'il s'en allait, dit Francis Mason. Mon père m'a obligé à rester dans ma chambre – dans ma loge – et je n'ai rien su jusqu'à ce que Charles soit parti. Il s'exclama soudain : J'aurais dû partir à sa recherche. J'aurais pu savoir où il était allé. Mais j'avais... peur de mon père.

— C'est une mauvaise chose d'avoir peur, mais en parler purifie le cœur, traduisit le jeune homme. Mon père ne comprend pas. Chez les Cheyennes, un fils n'a pas peur de son père. Il se demande pourquoi votre père aimait un de ses fils plus que l'autre ?

— À cause, commença Francis Mason d'une voix à peine audible, à cause de la marque sur le visage de mon frère. Ça le rendait différent des autres hommes. Une marque comme une main rouge. Comme la marque qui est sur le visage de mon frère le chef de guerre cheyenne.

Medicine Mark et Francis Mason se regardèrent, les yeux dans les yeux.

Bije Wilcox, détaillant le visage de Cain, vit comment les années l'avaient façonné. Il y avait de la morgue et de la fierté affichée dans le dessin du menton, de l'endurance dans les plis de la bouche large. Le deuil et le triomphe avaient ridé les joues. Bije remarqua les insignes honorifiques du vieil homme et sut comment ils avaient été faits. Les mains brunes d'une femme indienne avaient inlassablement cousu les piquants de porc-épic teints et les perles, tanné la peau de daim souple de la tunique aux scalps. Un homme-médecine avait psalmodié des prières quand les mèches de cheveux avaient été fixées dans les coutures des manches, et ces cheveux étaient ceux d'un ennemi, tué de la main de Medicine Mark.

Moi aussi j'ai tondu des crânes, en mon temps, se rappela Bije, mais je suis jamais allé jusqu'à fumer les scalps ou les agiter en chantant des trucs !

Le guerrier cheyenne murmura longuement et Rules His Horses déclara :

— Il ne comprend pas comment un père peut chasser son fils. Il ne ferait pas ça avec les siens. Il vous raconte cette histoire.

« Il y a trois ans, les Cheyennes se sont battus contre des soldats blancs. Cinq soldats ont été tués, et le camp cheyenne a été

encerclé. Le chef blanc a dit qu'il ferait tirer dans les loges et tuerait des femmes et des enfants si on ne lui livrait pas cinq hommes à abattre.

« Les Cheyennes qui avaient tué les soldats s'étaient enfuis. Mais cinq guerriers partirent quand même pour le fort. Les soldats les ont tués là-bas.

« Mon frère aîné a chanté son chant de mort ce jour-là, mais ce n'était pas parce que mon père ne voulait plus de lui. C'était parce que mon frère était un homme courageux, qui n'avait pas peur de mourir pour son peuple.

Francis Mason murmura :

— Mon père était cruel, et j'avais peur et j'en ai honte. C'est tout ce que je peux dire.

Bije Wilcox rompit finalement le silence, disant en anglais :

— Mason m'a demandé d'essayer de trouver un homme avec une marque rouge. C'est pour ça que je suis allé au camp de Medicine Mark. Je connais Medicine Mark, le guerrier.

Rules His Horses répondit :

— Mon père te connaît. Mais il ne connaît pas d'homme blanc avec une marque-médecine sur le visage. Peut-être que l'homme blanc est mort.

Bije plissa les yeux, jeta un coup d'œil vers la colline jaune et n'y vit aucun signe de danger. Il remarqua que Medicine Mark, tout comme le jeune Indien, regardait dans la direction opposée, guettant les signes qui pourraient annoncer l'arrivée des soldats. Ils avaient fumé ensemble, mais, par les temps qui couraient, ce geste signifiait une trêve, et non plus l'amitié.

Bije déclara :

— Je vais raconter une histoire qui date d'il y a bien longtemps. Le chef de guerre cheyenne se souvient du temps où il n'y avait pas beaucoup d'hommes blancs. J'étais jeune à l'époque, j'étais trappeur. Je me suis battu avec des Piegans, et j'ai tout perdu – chevaux, fourrures et armes.

Le jeune Indien dit :

— Mon père pense que tu as compté coup ce jour-là.

Bije sourit sans joie.

— J'ai compté coup quatre fois avant de m'enfuir. Mais j'avais faim, parce qu'un homme ne se nourrit pas de scalps, ni de colère. Je suis arrivé au comptoir après de longs jours de marche, mais je n'avais rien à vendre. Il me fallait des chevaux, des pièges, des couvertures, un pistolet, des marchandises à échanger. J'ai rencontré un jeune homme blanc, au fort, qui me les a donnés. Il avait une marque rouge, comme une main, sur la figure ; il a dit qu'il s'appelait Cain.

Francis Mason adressa à Bije un regard stupéfait mais parvint à garder le silence.

— Cain ne parlait pas beaucoup. Il avait remonté la rivière avec des trappeurs, cherchant visiblement quelque chose. Mais il n'a jamais dit ce que c'était. Il avait appris à tuer le bison avec un arc et une flèche. Il avait un bon fusil, un Manton, et personne ne comprenait pourquoi il voulait se servir d'un arc. Il bavardait avec les Indiens au fort et finit par apprendre quelques mots de leur langue.

Tandis que le jeune homme traduisait, Bije remarqua que le vieux guerrier ne faisait aucun effort pour dissimuler le fusil posé sur ses genoux. La crosse brisée était entourée de fil de cuivre, mais le fusil était un Manton.

— On a passé une saison à chasser ensemble, continua Bije. Il voulait apprendre à vivre dans les bois.

Quand ces paroles furent traduites, le vieil homme eut un rire bref et son fils expliqua :

— Il dit que c'est une plaisanterie. Personne n'apprend ce genre de chose. Tout le monde sait comment vivre dans les bois.

— C'était pas une plaisanterie pour le jeune homme que j'ai connu. On a chassé ensemble, on a quelquefois eu froid et faim, mais le plus souvent on mangeait des côtes de bison. Une fois, on s'est battus contre les Crows, une autre, contre les Shoshones et, deux fois, les Blackfeet nous ont poursuivis... Cain avait l'habitude d'écrire des trucs dans un petit carnet.

Il écrivait des poèmes dans ce carnet, se rappela Bije, mais ça, c'est une révélation qui peut encore attendre. Allez, vieil homme, dis-lui que tu es son frère.

Ce n'était pas une trahison qu'il avait en tête, finalement. Plutôt le triomphe de deux hommes qui n'étaient plus jeunes – celui de Bije Wilcox qui avait besoin de mille dollars, et celui de l'homme qui avait été Charles Mason et qui avait été répudié par son propre père.

Retourne chez toi maintenant, avec tes nattes et tes anneaux dans les oreilles, exhorta Bije silencieusement, et montre-leur ce que tu es devenu ! Il y a peu d'hommes qui trouvent une occasion pareille de se venger. Rentre et recommence à être Charles Mason après trente ans d'absence. Ta femme est vieille ; tes fils s'occuperont d'elle. Rentre chez toi et redeviens un Blanc avant de mourir.

— On s'est dirigés vers le sud pour le rendez-vous de printemps, continua Bije. J'avais la pointe d'une flèche bluefoot dans le genou et Cain l'a retirée avec son couteau Green River, mais la chair s'est mise à pourrir. Je ne pouvais plus monter à cheval, et on avait des Indiens aux trousses.

« Cain était un homme courageux. Il ne savait pas quel genre d'indiens c'était, mais il a rebroussé chemin et les a trouvés, et il a ramené un homme-médecine pour me soigner. En quatre jours, j'étais sur pied, je pouvais de nouveau monter.

Mason s'écria :

— Pour l'amour de Dieu, qu'est devenu cet homme blanc ?

— Me coupez pas la parole, grogna Bije. Chez les Peaux-Rouges, c'est malpoli. Il regarda le vieux guerrier en face quand il reprit : Je sais pas ce qui est arrivé au jeune homme qui s'appelait Cain. Je sais pas qui étaient ces Indiens. J'étais trop mal en point, et, quand la fièvre est tombée, je me suis retrouvé seul avec mes chevaux et les ballots de fourrures.

Il aurait le temps, un peu plus tard, de revenir sur cette partie du récit qui était un mensonge. En réalité, Cain lui avait dit : « Je ne pars pas avec toi, Bije. J'ai trouvé ce que je cherchais. J'ai trouvé mon peuple. » Bije comprenait enfin ce qu'il avait voulu dire.

Et avant qu'ils se séparent, se rappela Bije, Cain avait brûlé le petit carnet dans lequel il écrivait, et la bible qu'il transportait dans sa sacoche.

Bije dit :

— S'il est mort, mon cœur est lourd. C'était un homme courageux.

Medicine Mark parla brièvement, et son fils déclara :

— Mon père vous dit qu'il est né cheyenne.

Francis Mason parut accablé mais garda le silence.

Le jeune Indien continua :

— Son père était Bull Man. Sa mère était She Sings.

Bull Man, songea Bijé. Il avait pleuré la mort de son fils. Ainsi, c'est lui qui avait adopté Cain !

Le jeune Indien continua :

— Medicine Mark dit qu'il est né dans une loge chez les Cheyennes. Bull Man et She Sings étaient contents de l'avoir parce qu'il était leur fils et qu'il avait une marque sur son visage. C'était une bonne médecine. Ça signifiait qu'aucun ennemi ne pourrait le tuer.

Bijé se rappela une phrase que le jeune Blanc avait prononcée pendant l'hiver où ils avaient chassé ensemble : « Le Seigneur a posé sa marque sur Cain afin que quiconque le trouvant ne puisse le frapper. »

Medicine Mark se leva et son fils annonça :

— Il va vous raconter une histoire.

Récitant, avec les gestes dignes de l'art oratoire des Indiens, l'homme dont les tresses grises étaient enveloppées de peau de loutre parla, et son fils Rules His Horses traduisit :

— Quand j'étais un jeune homme, j'étais égoïste. Je recherchais ce que je voulais, et non ce qui était bien pour les autres.

« Je suis allé au combat et j'ai rapporté huit chevaux aux loges des Cheyennes. Je voulais avoir une épouse. Je voulais une fille qui s'appelait Grass Woman. J'ai envoyé tous les chevaux en cadeau à son père. Stands Tall. Mais il a refusé de les prendre.

Bijé pensa : Il avait peur qu'il ne reste pas dans la tribu. Il ne pouvait pas faire confiance à un homme blanc. Les Cheyennes ont toujours pris grand soin de leurs femmes.

— J'ai décidé de me suspendre au poteau dans la loge-médecine. De cette façon, j'arriverais peut-être à obtenir la fille. Bull Man a été mon professeur dans la loge sacrée. Pendant quatre

jours, j'ai prié et chanté, sans boire ni manger. Ensuite, Bull Man a fendu la peau de ma poitrine et m'a attaché au poteau ; j'ai dansé mais je n'ai pas pu déchirer la peau.

Francis Mason frissonna.

— J'ai prié le Grand Sage en Haut pour que la peau se déchire, mais je n'ai pas pu la faire craquer. Je suis resté suspendu au poteau presque jusqu'au coucher du soleil. Ensuite, j'ai eu une vision. C'était une main rouge. Je savais que c'était une bonne médecine.

« Pendant que j'étais pendu là, les miens ont apporté des cadeaux et les ont accrochés à la lanière qui m'attachait au poteau, pour la rendre plus lourde, pour m'aider à me libérer.

« Ma mère, She Sings, a posé sur la corde une couverture peinte, en cadeau pour les pauvres. Ses sœurs ont apporté d'autres objets lourds. Mon cœur se réjouissait à voir tout ce qu'ils donnaient pour me permettre d'être libre. J'ai tiré plus fort, mais la peau était trop solide pour craquer.

« Puis Grass Woman est arrivée, la fille que je voulais pour épouse. Elle a accroché à la lanière un cadeau de grande valeur pour les pauvres, une lourde marmite.

« Alors j'ai su qu'elle me voulait et que son père accepterait les chevaux. J'ai senti le grand cœur de mon peuple, les Cut Arms. Je me suis libéré et mon esprit a quitté mon corps, mais les mains de Bull Man m'ont rattrapé et ne m'ont pas laissé tomber.

« Je venais de naître pour la seconde fois. Depuis cette époque, je n'ai plus été égoïste. J'ai essayé d'aider mon peuple. Aujourd'hui, je suis un vieil homme. Je porte la tunique de guerre et c'est un lourd fardeau, mais je continuerai à la porter aussi longtemps que je vivrai.

Il s'assit près du feu et couvrit son visage de sa couverture.

Francis Mason resta assis les poings serrés, regardant le guerrier cheyenne avec une expression où l'horreur se mêlait à l'admiration. Bije lui-même n'avait jamais été aussi près d'éprouver quelque chose qui ressemblait à de l'horreur.

Les Peaux-Rouges s'infligent des tortures, médita-t-il, mais j'ai jamais entendu parler d'un Blanc qui aurait fait ça.

Francis Mason dit d'un air las, avec plus de courtoisie que Bijé n'en attendait de lui :

— Je remercie mon frère, le guerrier cheyenne, de m'avoir raconté cette histoire... J'aimerais que mon frère rentre à la maison avec moi.

Il n'y avait aucun espoir dans sa voix, aucune conviction – rien que de l'obstination.

Rules His Horses traduisit :

— Medicine Mark remercie son frère blanc, mais il ne peut pas partir. C'est trop loin, et il doit veiller sur son peuple. Ils ont des ennemis et quelquefois ils ont faim parce que les troupeaux de bisons sont durs à trouver.

« Mon père pense que le jeune homme nommé Cain est mort il y a longtemps.

Francis Mason hocha lentement la tête sans rien dire. Il jeta un coup d'œil à Bijé Wilcox, demandant des instructions sur la façon de terminer cette conversation, mais Bijé attendit. C'était à Medicine Mark d'y mettre fin, parce que c'était lui qui avait le plus d'insignes honorifiques, qui jouissait du plus grand prestige. Et il en était parfaitement conscient. Il parla, et son fils traduisit :

— Medicine Mark dit qu'il va maintenant regarder les présents que l'homme blanc a offerts parce qu'il est venu de très loin pour discuter.

Le Cheyenne aux tresses grises se dirigea dignement jusqu'aux objets étalés sur la couverture.

Medicine Mark ramassa les trois carabines Sharp, une par une, tout en hochant la tête et en murmurant, puis les tendit à son fils. Il examina la poudre, le plomb, les capsules fulminantes, les moules à balles et les couteaux solides et de bonne qualité. Il s'empara maladroitement du rasoir et, avec une expression admirative, passa son pouce sur le fil et se coupa. Il se mit à sucer son doigt comme un enfant surpris.

Bijé Wilcox dit en cheyenne :

— Ce cadeau est de moi, pour mon frère cheyenne. Cette fraternité-là, songea-t-il, vaut bien mille dollars.

Medicine Mark répondit dans la même langue :

— Le visage d'un vieil homme est sensible et, quand les poils poussent sur le visage d'un homme, il doit les arracher.

— Les Indiens n'ont pas de poils sur la figure, lui rappela Bije, mais le chef de guerre répondit avec patience :

— Je suis né cheyenne quand je suis resté suspendu au poteau.

Francis Mason parut soupçonneux et Bije se remit à parler anglais.

— Les trois beaux chevaux sont aussi des cadeaux de Mason.

Medicine Mark prit son temps pour examiner les chevaux. Il hocha la tête pour signifier qu'il les acceptait. Il tendit à son fils d'autres objets provenant de la couverture – le rouleau de tissu rouge, les sacs de perles, les miroirs, les poinçons et les grosses aiguilles pour coudre les peaux.

Bije déclara :

— Ces choses sont pour la femme de Medicine Mark, Grass Woman, s'il veut les lui donner.

Sur la couverture, il ne restait rien, excepté les objets qui étaient des pièges, la toile tissée par l'araignée.

Maintenant, pensa Bije, c'est le moment de te venger. Mon père m'a fouetté et je me suis enfui, mais il m'a jamais chassé comme le tien. Maintenant, dis la vérité à Francis Mason. Que ce soit toi ou moi qui le dise, j'ai mes mille dollars. Et toi, tu as ta revanche.

Il regarda l'homme vêtu de la tunique de guerre cheyenne et sentit que Francis Mason était tendu à craquer. Medicine Mark se baissa enfin pour ramasser le médaillon en or. Il aurait dû le prendre plus tôt ; même le pied-tendre savait peut-être qu'un Indien n'aurait jamais attendu si longtemps avant de s'emparer de cette petite babiole brillante. (« C'est une miniature représentant la mère de Charles », avait dit Francis en la déposant là.)

Le chef de guerre cheyenne laissa le médaillon tourner au bout de sa chaîne en or et aperçut le portrait d'une femme blanche souriante, morte depuis longtemps. Mais il regarda sans comprendre.

Combien de temps, se demanda Bije, va-t-il continuer à jouer avec l'homme de l'Est ? Ah, l'immense patience, l'habile cruauté de l'Indien qui hait. Medicine Mark lança le médaillon à son fils. C'était

juste un objet brillant qu'un guerrier pouvait porter à son cou, en plus des perles, des griffes d'ours et des petites plumes d'oiseaux.

Il ramassa la grosse montre d'argent qui pendait au bout de sa chaîne et la contempla avec un air d'innocente admiration. L'entendant battre, il la porta à son oreille. Avec une exclamation d'effroi et de colère, il la jeta aussi loin qu'il put.

Francis Mason en eut le souffle coupé.

Medicine Mark grommela et Bije traduisit :

— Il dit que c'est sûrement une mauvaise médecine, sinon, elle ne parlerait pas. Il n'y a que les choses vivantes qui parlent, et les fantômes. Il ne veut rien avoir à faire avec les fantômes des Blancs.

Le guerrier cheyenne fronça les sourcils et regarda Francis Mason d'un air soupçonneux. Puis il tourna le dos.

Par deux fois il avait échappé à la toile de l'araignée, mais il restait un dernier objet sur la couverture – le petit livre vert. Il le ramassa précautionneusement, maladroitement, de ses mains habituées à tenir l'arc et la flèche, ses mains qui avaient fait couler le sang, rouge comme la marque rouge de son visage.

Bije inspira lentement et retint son souffle tandis que Medicine Mark examinait poliment le petit livre. Il le tint loin de lui, l'approcha de son visage, feuilleta les pages avec respect, comme on manipule un objet sacré, une amulette religieuse faite de plumes et de fourrure.

Est-ce que tu vois le nom Charles Mason gravé en or sur la couverture ? se demanda Bije.

La toile de l'araignée n'attrapa rien. Bije vit que les yeux du Cheyenne étaient aveugles devant les lettres dorées qui écrivaient le nom d'un homme blanc. L'orgueil du Cheyenne était puissant. Il avait souffert dans la loge-médecine. Il était resté suspendu au poteau, et les cœurs des Cut Arms avaient battu avec le sien et l'avaient aidé à se libérer, et il était né une seconde fois.

Il avait eu faim avec son peuple, il avait saigné quand il avait été blessé au combat – et quand il avait volontairement lacéré son corps pour obtenir les faveurs des esprits. Il avait tout supporté avec les Cheyennes et il pouvait aussi supporter de ne jamais avoir le livre auquel l'homme blanc aurait attaché beaucoup de prix.

Medicine Mark tendit le livre de poèmes de Charles Mason à son frère Francis en disant poliment en cheyenne :

— Peut-être qu'il y a là-dedans une bonne médecine pour les hommes blancs, mais moi je n'en sais rien. Ce n'est pas pour mon peuple.

Bije Wilcox eut envie de hurler, mais il ravalait le cri qui montait dans sa gorge.

Quand Rules His Horses eut enveloppé les cadeaux dans la couverture et l'eut attachée à l'un des chevaux, le vieux guerrier fit encore un discours.

— Je ne comprends pas les hommes blancs et je ne veux plus les voir. Ils tuent le bison et mon peuple a faim. Ils tirent sur mes jeunes braves et nos femmes pleurent dans les loges. Nos enfants n'ont plus de pères pour faire de la viande. Je ne veux plus voir d'hommes blancs. J'en tuerai le plus possible jusqu'à ce que je meure.

« Mason devrait retourner chez lui et porter le deuil de son frère. Je crois que les Pawnees ont tué cet homme quand il était jeune. Je suis né cheyenne. Mon père était Bull Man, ma mère était She Sings.

« Je suis allé à la guerre de nombreuses fois. Avant, j'allais au combat avec une lance pour seule arme, pour montrer que je n'avais pas peur. Mais, maintenant, j'irai au combat avec des fusils, parce que j'ai peur de voir mon peuple mourir.

Le guerrier continua à réciter, tout en se balançant. Les franges de cheveux sur les manches de sa tunique de guerre oscillaient, et le soleil éclairait la main rouge sur son visage et les cicatrices des coupures sacrificielles sur ses avant-bras.

— Je porte la tunique de guerre. C'est un lourd fardeau. L'homme qui la porte doit toujours être devant au combat, il doit être le dernier à battre en retraite. Il doit veiller sur son peuple et lui donner ce dont il a besoin. Il ne doit jamais être en colère si l'un des siens lui fait du tort. Un homme m'a pris deux chevaux, mais je lui ai pardonné et je lui ai donné un troisième cheval. Je maintiens la paix parmi ceux de mon peuple. Je voudrais pouvoir enlever la tunique

de guerre, mais mon peuple a besoin de moi. Je la porterai aussi longtemps que je pourrai.

Quand Rules His Horses eut fini de traduire, Medicine Mark déclara :

— Maintenant, nous allons rentrer.

Maladroitement, comme un Indien imitant le cérémonial des Blancs, le guerrier serra la main de Mason et de Bijé Wilcox. À chacun d'eux, il dit en cheyenne :

— Mon frère, au revoir.

Puis il se détourna.

Bijé le regarda partir en pensant : Je lui ai donné sa chance et il n'a pas voulu la saisir. Je peux encore le rappeler. Mason ne lui fera pas de mal. Tout ce que j'ai à dire, c'est : « Voilà l'homme que vous cherchez », et j'aurai mille dollars en poche.

Il lança un regard furieux aux Indiens qui enfourchaient leurs chevaux et il se livra à un débat silencieux. Il m'a sauvé la vie ce jour-là, mais les carabines ont remboursé cette dette.

Les mots prirent forme dans sa bouche. Aucun son ne sortit.

Il soupira et dit :

— Le jeune homme que j'ai connu a dû mourir il y a très longtemps. Un homme qui prenait autant de risques que lui ne pouvait pas faire long feu.

Francis Mason demanda :

— Les cheveux, sur ses manches – est-ce que c'est...

— Des scalps peaux-rouges, et il les a découpés lui-même.

Mason déclara d'un ton catégorique :

— Il existe donc bien deux hommes au monde qui portent cette marque de naissance. Mon frère Charles n'aurait jamais pu devenir un sauvage. Et moi qui espérais tant. J'étais tellement sûr...

Les Indiens, tenant par la bride les chevaux supplémentaires, avaient presque atteint la colline jaune.

Francis Mason déclara, méditatif :

— Curieux quand même, avec toutes ces horribles coutumes, qu'un sauvage païen suive les règles dont le vieil homme a parlé, comme de pardonner à l'un des siens qui lui a fait du tort, parce qu'il

porte la tunique de guerre. Une sorte de version indienne de la règle d'or.

Bije dit sèchement :

— Cet homme est né dans un camp cheyenne. Il a jamais entendu parler de la règle d'or.

Les deux Indiens disparurent enfin de l'autre côté de la colline jaune.

Tandis que Bije, boitant un peu, allait chercher son cheval et celui du pied-tendre, il comprit enfin pourquoi il n'avait pas pu ouvrir la bouche pour réclamer l'argent de Judas.

On suit des règles différentes, le vieux chef et moi, pensa Bije. Il suit la loi des Peaux-Rouges qu'il a choisie – mais moi, bon Dieu, je suis toujours un homme civilisé !

Après la plaine

Dans les moments de tension on pense à des choses idiotes. Tant qu'il avait mené son cheval à un train d'enfer, galopant parfois devant son associé Edwards, parfois derrière lui, tant qu'ils avaient suivi le chemin qui les ramenait au ranch, Priam n'avait pas pensé à grand-chose, sinon à arriver à destination, et au fait que son cheval risquait de se prendre une patte dans le terrier d'un chien de prairie.

Mais quand il fut assez près de la maison à demi consumée pour voir qu'au moins les deux femmes dans la cour étaient saines et sauvées, une pensée inutile se mit à tourbillonner dans son esprit. Trop tard. Trop tard pour arranger les choses maintenant.

Son associé dit d'un ton sec :

— Ils sont tous vivants. Mais Blossom...

Il était normal qu'Edwards pense d'abord à Blossom : c'était sa femme. Elle était debout dans la cour devant la maison de rondins encore fumante, sa longue jupe agitée par le vent, ses mains devant sa bouche en un geste théâtral qui disait : femme d'éleveur attendant retour du mari au ranch après attaque d'indiens.

Blossom s'en tirera toujours très bien, pensa Priam. Elle fera tout pour ça.

Edwards sauta à bas de son cheval et courut vers elle. Son silence glacé signifiait : je te l'avais bien dit ; c'est ce qui arrive dans le territoire du Montana. Edwards la prit dans ses bras et elle pleura.

Priam regarda les deux enfants Freese, blonds et silencieux, qui attendaient comme dans une sorte de tableau vivant. Ils se tenaient debout près de Laura, vigilants et en alerte, comme s'ils allaient disparaître à tout instant, à la façon des chiens de prairie.

Laura était assise sur une bûche, là où s'était trouvée la pile de bois, et, sans bouger, sans parler, elle regardait de ses grands yeux noirs Priam s'approcher. Le Dogie Kid attendait, s'appuyant sur une

hache dont le manche était carbonisé. Quelque chose avait changé chez lui, mais Priam ne savait pas encore ce que c'était. Pas un truc physique, pensa-t-il, autre chose – une sorte de dignité, une assurance qui n'existait pas auparavant.

Priam demanda :

— Tout va bien ? sachant au moment où il prononçait les mots qu'il n'aurait rien pu dire de plus stupide.

— Tout est O.K., annonça le Dogie Kid et sa voix rauque qui muait ne trahissait aucune émotion.

Blossom dégagea son visage de la poitrine de son mari et s'écria :

— Tout va très bien ! Oui, parfaitement bien ! et commença à rire d'une façon hystérique.

Le Dogie Kid expliqua brièvement :

— Les Peaux-Rouges sont venus il y a deux nuits. Je les ai entendus quand les chevaux se sont emballés et j'ai emmené les femmes et les gosses dans cette grotte au bord de la rivière. J'avais mon 44. Pas de fusil. On est restés là-bas et ce matin, on est ressortis. Personne de tué. Laura s'est blessée au bras, c'est tout. Elle est tombée en allant là-bas.

Priam regarda Laura. Elle était toujours assise tranquillement sur le rondin, le bras gauche posé sur ses genoux. Elle avait les yeux fermés.

Trop tard, se dit-il encore. Elle ne voudra jamais rester ici, maintenant. Je ne saurai jamais si elle aurait accepté. Je ne le lui ai jamais demandé. Et maintenant je ne peux plus.

— J'allais m'occuper de son bras, fit le Dogie Kid, sur la défensive. Mais j'ai d'abord jeté un coup d'œil à la ferme pour voir ce qu'ils avaient fait comme dégâts. Ils ont égorgé la vache laitière ; les chevaux ont tous disparu. Ils ont vidé la maison – il reste rien à part ce vieux poêlon et la hache. On a fait cuire du sassafras du jardin pour faire manger les gosses.

Priam hocha la tête.

— Je vais jeter un coup d'œil à ce bras. Il regarda le Dogie Kid, toujours intrigué par le changement qui s'était opéré en lui. Ce n'est

plus un gamin, comprit-il. Il a accompli un vrai travail d'homme, cette fois-ci.

— Tu as fait ce qu'il fallait, dit-il simplement.

Il sut tout de suite que le Kid n'avait nul besoin de ces louanges, pas plus qu'il ne les appréciait. Il avait seulement fait ce que tout homme aurait tenté de faire si les Peaux-Rouges étaient venus et s'il y avait eu des femmes et des enfants à protéger. Il avait monté la garde pendant un jour et deux nuits, là-bas, dans la grotte sous la berge, avec son arme à la main. Si les Peaux-Rouges les avaient trouvés, le Kid aurait tiré quatre coups de feu, là-bas, dans la grotte, et un cinquième pour lui-même s'il en avait eu le temps. Les Peaux-Rouges n'avaient pas trouvé la cachette, et tout le monde était vivant. Le Kid ne serait plus jamais un gamin, voilà tout.

Edwards tapota tendrement le bras de Blossom et se dirigea vers Priam, la mine sinistre.

— Trop, c'est trop, annonça-t-il. Je me moque de ce qu'on fera du ranch et du bétail ; je vais ramener ma femme et Laura en Pennsylvanie.

Priam, contenant sa colère, répondit :

— T'as pas l'intention de partir dans la minute, j'espère. On est sept, là, avec deux chevaux fourbus et un chariot cassé.

Son propre cheval, debout la tête basse, ne broutait même pas. Le bai d'Edwards essayait faiblement de se rouler par terre pour essuyer la sueur.

— Enlève les selles, dit-il au Dogie Kid et attache les chevaux. C'est les seuls qui nous restent.

Priam s'assit près de Laura sur le rondin comme s'il avait du temps à revendre. Son bras était probablement cassé, et attendre ne l'arrangerait certainement pas, mais il ne guérirait pas plus vite si on en faisait toute une histoire.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle ouvrit les yeux et eut une sorte de sourire.

— Nous sommes sains et saufs, merci, répondit-elle. Nous nous faisons du souci pour vous.

— Une bande de Peaux-Rouges est passée devant nous à toute allure ce matin quand on était en haut d'une colline. On a eu un

pressentiment, alors on est rentrés.

Il lui toucha le bras avec le pouce et l'index et elle tressaillit. Le membre était très enflé et il y avait une protubérance qui signifiait que l'os était cassé.

— Il va nous falloir trois jours pour aller jusqu'à Miles, dit-il. Même quand on aura déniché un chariot et un attelage. On verra ça quand les chevaux seront reposés. Vaut mieux s'occuper de ce bras tout de suite. Il voyagera mieux.

Elle prit une brusque inspiration et expira lentement.

— Comme vous voulez, déclara-t-elle. Mais éloignez les enfants. Je ne veux pas qu'ils regardent.

Le Dogie Kid déposa soigneusement l'une des selles par terre, sur son flanc, et proposa :

— Je vais retourner dans la cabane avec les gosses. On trouvera peut-être un truc que les Peaux-Rouges ont laissé tomber. Il prit les deux gamins par la main.

Il aurait pas fait ça il y a deux jours, pensa Priam. Aujourd'hui il le peut parce qu'il a cessé d'être un gosse.

— Mon intention, dit-il doucement à Laura, c'est de tirer sur ce bras et de l'attacher, avec des baguettes, un peu comme des béquilles. Je vais voir ce que je peux trouver.

— Je vous attends, répondit Laura et il crut qu'elle allait devenir hystérique – ses lèvres s'incurvèrent en un curieux sourire –, mais elle se contenta de refermer les yeux et resta assise à la même place.

Dans la cabane, il arracha des murs quelques-unes des fines lattes de bois qui avaient servi à combler les fentes entre les rondins ; elles étaient brûlées mais il pouvait les retailler. Il alla dans la maison chercher quelque chose qui pourrait servir de bandage. Blossom était à l'intérieur, debout au milieu des minces volutes de fumée nauséabonde, contemplant le désastre. Il ne restait rien d'intact ; tout avait été saccagé gratuitement.

— Ma nappe de lin, murmura Blossom. Même ça. Et ma robe de mariée.

Priam ramassa les lambeaux roussis.

— Ça ira pour les bandages, dit-il. Merci.

Blossom le regarda comme si elle le croyait fou, mais ce n'était pas nouveau.

Edwards lui donna un coup de main, tenant le bras en place pendant que Priam fixait les attelles. Quand ce fut terminé, la sueur coulait le long de leurs visages. Il y avait des larmes sur les joues de Laura, mais elle n'avait crié que deux fois.

Edwards grogna soudain :

— Cavaliers en vue ! et il bondit sur sa selle où le fusil était glissé dans son étui.

Plissant les yeux, Priam scruta la prairie et répondit :

— Des Blancs. On va enfin avoir de l'aide.

Le Dogie Kid arriva en courant de derrière la cabane, portant le plus petit des enfants Freese et traînant l'autre par la main. Il cligna des yeux mais ne dit rien. Priam comprit que le Kid ne voyait pas très bien ; après deux nuits de veille dans la grotte, il tombait de sommeil.

— Va te trouver un coin pour dormir, conseilla-t-il, mais le Dogie Kid secoua la tête.

Buck Rangoon, un veuf propriétaire du ranch en aval, était avec ses deux fils. En mettant pied à terre, il annonça :

— Le cuisinier a entendu des Peaux-Rouges passer la nuit dernière. On était en train de camper dans le pré au foin. On est rentrés que ce matin. On s'est dit qu'on ferait mieux de venir voir.

— Edwards et moi, on était partis pour la semaine, on cherchait des chevaux, expliqua Priam. On les a vus ce matin... Il reste plus rien. Laura a un bras cassé. Personne d'autre de blessé. Vous pouvez nous prêter un chariot et l'attelage, pour les emmener à Miles ?

Buck fit un geste à l'intention d'un de ses fils.

— Prépare des couvertures et de quoi manger, ordonna-t-il. Le jeune homme fit faire demi-tour à sa monture et partit au galop.

Buck leva ses sourcils broussailleux.

— C'est les petits Freese. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ici ?

— Leur père a emmené leur mère à Miles il y a trois jours ; elle devait avoir un autre bébé. Ils les ont laissés ici pour qu'on s'en

occupe. On devrait partir sans traîner. Les nouvelles vont vite et elle va s'inquiéter.

Buck regarda autour de lui la maison dévastée, l'écurie et le chariot détruits.

— Vous allez recommencer ? dit-il.

Priam haussa les épaules.

— Demandez à mon associé. C'est lui qui a mis l'argent. Tout ce que j'ai apporté dans l'affaire, c'est de savoir comme on élève du bétail.

Il se dirigea vers Laura qui le dévisageait.

— On partira pour Miles City dès que le chariot sera là, lui dit-il.

— Merci, répondit-elle poliment. (Elle sourit en voyant quelque chose derrière lui.) Regardez, reprit-elle. Le Dogie Kid est allé fouiner et il a trouvé un poulet pour le dîner. Il s'est vraiment bien occupé de nous. C'est un garçon de confiance.

Priam se retourna pour regarder le Kid qui marchait vers eux d'un pas trébuchant, portant une poule tachetée par les pattes.

— Personne a jamais dit ça de lui, commenta-t-il.

Blossom lança d'un ton amer :

— Il s'est parfaitement bien occupé de nous. Nous n'avions rien bu depuis vingt-quatre heures, avec la rivière à dix mètres à peine de nous. Quand je me suis proposée pour ramper dehors et aller chercher de l'eau, il a menacé de me tirer dessus.

Priam expliqua patiemment :

— S'ils en avaient vu un, ils vous auraient tous trouvés. Il a pris de sacrés risques quand il est allé en chercher lui-même.

Il devinait les histoires qu'elle raconterait quand elle serait rentrée en Pennsylvanie, jouant la petite femme courageuse aux grands yeux brillants qui avait traversé d'indescriptibles dangers le sourire aux lèvres. Elle dirait :

— Nous sommes partis nous installer dans le territoire du Montana cinq ans à peine après que les troupes de Custer eurent été massacrées. Là-bas, mon mari s'est lancé dans l'élevage du bétail, vous voyez, avec un homme appelé Priam King. Bien entendu, j'ai voulu rester avec mon mari.

Pour un homme, une femme peut être l'enfer, pensa Priam. Ou le paradis, supposa-t-il, mais il n'avait aucun moyen de le savoir. Pendant qu'Edwards et lui préparaient le terrain, construisant la maison de rondins et commençant l'élevage, ils avaient beaucoup discuté de la façon dont ça se passerait quand Blossom arriverait. Edwards s'était fait du souci ; pas assez cependant. Pas tout à fait assez.

— Ce sera une vie très dure pour une femme, avait-il admis. Mais elle est impatiente de venir. Blossom est une très brave fille.

— Il y a d'autres femmes qui s'en sortent très bien, avait dit Priam pour le reconforter.

Le mot « brave » ne lui avait jamais plu ; ça lui laissait un sale goût dans la bouche. Pour commencer, un brave c'était un Peau-Rouge, et on savait jamais très bien à quoi s'en tenir avec les Peaux-Rouges. Ils se mettaient en rogne et on pouvait pas savoir ce qu'ils mijotaient, sauf que ce serait désagréable. Pour des Blancs, « brave » était un mot qui ne collait pas très bien. On faisait ce qu'on devait faire, c'était comme ça qu'il voyait les choses.

Au début, Blossom avait été très bien. Elle chantait et elle était gaie ; elle aimait monter à cheval, mais pas toute seule. Elle ne savait pas faire la cuisine, mais elle trouvait drôle d'avoir deux hommes pour le lui apprendre. Elle était plus du genre à disposer un bouquet de fleurs sauvages sur la table qu'à balayer la boue séchée sur le plancher, à raconter une jolie histoire d'écureuil qu'à veiller à ce que le repas soit prêt quand ils arrivaient. Ses lèvres tremblaient quand elle disait quelle n'aimait pas rester seule.

— Mais on te laisse jamais seule, lui avait rappelé Priam d'un ton indigné. On en a fait une règle. Il y a toujours un de nous deux au ranch, ou en tout cas à moins de cinq cents mètres.

Au début, ils avaient eu un employé nommé Isaacs. Quand il partit, Priam recruta le gamin à Miles City, l'engagea avec un salaire d'adulte et le baptisa Dogie Kid parce qu'il était orphelin, comme les veaux abandonnés par leur mère. Le Kid était venu du Texas avec un troupeau et il était aussi teigneux qu'une vieille bête à cornes. Edwards acheta quelques bouvillons de ce troupeau qui continuait son chemin vers le nord. Quand Priam revit le Kid, le garçon venait

de se faire jeter d'un saloon de Miles City et tentait d'y rentrer à nouveau pour prouver qu'il avait le droit d'y être.

Priam le tint à bout de bras et demanda en plissant les yeux :

— Quel âge as-tu ?

Le garçon lutta pour se libérer.

— Quatorze ans. Treize ans. Je sais pas. Et qu'est-ce que ça peut vous faire ? J'ai fait un boulot d'homme en montant du Texas.

— Un homme arriverait à se dégager s'il le voulait, lui rappela Priam. Qu'est-ce que tu attends ?

Le gamin le regarda d'un air maussade.

— C'est juste que je suis pas assez grand, lâcha-t-il entre ses dents.

Ce qu'on pouvait dire en faveur du Dogie Kid, c'est qu'il était honnête.

— Tu viens travailler pour moi et mon associé, suggéra Priam, jusqu'à ce que tu finisses de grandir. Un salaire d'homme. Et un boulot d'homme.

— D'accord, répondit le garçon, soudain joyeux.

Blossom le détesta au premier abord. Il était le seul mâle à cent kilomètres à la ronde qui ne la flattait jamais. Même Priam lui avait accordé quelques compliments, au début. Le Kid se comportait comme si elle n'existait pas.

Au printemps, Blossom, qui était installée depuis un an, demanda à sa cousine Laura de lui rendre visite, pour lui tenir compagnie. Laura était brune, vive et posée ; elle ne s'attendait pas particulièrement à ce qu'on s'intéresse à elle. La première fois qu'elle coupa la tête d'un poulet, elle s'assit brusquement sur une bûche et se cacha le visage dans les mains pour ne pas voir le volatile s'agiter en tous sens tandis qu'il mourait. Priam, qui se trouvait dans l'écurie, sourit en la regardant. Elle pluma le poulet et l'emporta rapidement dans la maison. Il attendit de voir ce qu'elle dirait de l'incident, mais elle n'avait rien eu à en dire.

Elle était arrivée au printemps et devait rentrer avant la neige. Priam l'avait emmenée deux fois faire une longue balade à cheval dans la prairie ; elle n'avait pas été très bavarde, ses yeux brillaient pourtant et elle avait souri presque tout le temps. Mais ce n'était pas

très facile de l'arracher à sa cousine. Blossom avait clairement fait comprendre qu'elle comptait sur Laura pour lui tenir compagnie, même quand elle disait : « Mais oui, ma chérie, va faire une balade à cheval. Je m'en sortirai très bien. J'ai été seule si longtemps que ça n'a plus d'importance. Et quand tu rentreras je serai de nouveau seule. »

Priam se demanda ce qu'Edwards pensait quand sa femme prétendait qu'il n'était personne, ou qu'il était toujours absent, mais Edwards n'en parla jamais. Il devint plus maigre, et plus sombre, tout simplement.

— J'aurais dû rester dans l'Est, avait-il déclaré un jour et Priam avait répondu :

— Quand je travaillais pour quelqu'un d'autre, je me souviens pas que j'étais particulièrement riche.

Et maintenant, il abandonnait l'élevage avec pertes et fracas. Edwards allait vendre le bétail ; il n'y avait pas le moindre doute là-dessus. Blossom avait gagné et ils allaient rentrer chez eux. Les lèvres de Priam s'incurvèrent en un sourire cynique à l'idée que la bataille livrée par Blossom avait été remportée par les Peaux-Rouges.

Il entendit la question de Blossom.

— Quand est-ce-que le chariot va arriver ? Est-ce qu'il va falloir attendre encore longtemps ?

— Il sera là avant le coucher du soleil, répondit patiemment Edwards. On va s'avancer de quelques kilomètres avant la nuit si on est prêts à partir tout de suite.

— On est prêts, fit Blossom avec amertume. Nous n'avons pas de bagages. Il ne reste plus rien à emballer.

Le Dogie Kid avait mis son poulet à cuire sur un feu qu'il avait allumé dans la cour. Le fourneau qu'ils avaient fait venir à grands frais pour Blossom reposait, sans pieds et sans porte, dans la maison. Les deux enfants Freese étaient assis par terre et regardaient le Kid. À les voir ainsi, Priam fut soudain choqué.

— Quelqu'un devrait débarbouiller ces gamins, dit-il. Ça doit faire mal d'être aussi sale.

Blossom jeta un coup d'œil vers Laura, puis, d'un air de martyr, proposa :

— Je vais m'en occuper. De l'eau froide, pas de savon, ni de serviette. Et ils se conduisent comme des bébés coyotes.

Elle prit fermement chacun des enfants par la main et se dirigea vers la rivière.

Quand elle fut hors de portée de voix, Laura commenta soudain :

— Ils sont sauvages, c'est vrai, mais comment pourraient-ils être autrement ? Et puis est-ce que c'est bien important, de toute façon.

— Plus rien n'est vraiment important, grogna Priam. Comment va votre bras ?

Elle leva les yeux vers lui, la tête penchée sur le côté.

— Comment va-t-il, à votre avis ? répliqua-t-elle.

Petite aguicheuse, faillit-il lâcher. Je crois que ça ne t'aurait pas déplu si je t'avais fait la cour quand j'en avais encore la possibilité. Depuis quand Priam King devait-il attendre d'avoir tous les atouts en main pour oser miser ? Mais c'était trop tard pour tout, maintenant.

— Combien de temps faudra-t-il pour arriver à Miles City ? demanda Laura d'un ton désinvolte.

— Trois jours, au train où nous irons... et si nous avons de la chance. Ça va être plutôt dur pour vous.

Priam cligna des yeux. Trois jours. Trop tard pour tout... sauf pendant ces trois jours.

Elle n'a jamais vu les bons côtés de la vie ici, songea-t-il. Elle n'a pu connaître que les mauvais. Il se demanda comment elle parlerait de la vie dans le territoire quand elle serait rentrée en Pennsylvanie.

Je vais faire en sorte qu'elle ait quelque chose à raconter, décida-t-il. Dans trente ans, elle pourra dire à ses petits-enfants, si elle s'en souvient encore : « Quand j'étais jeune, un homme nommé Priam King m'a fait la cour. »

Ils parcoururent une quinzaine de kilomètres avant la nuit. Les chevaux d'Edwards et de Priam étaient trop épuisés pour continuer. Le Dogie Kid, sur une selle et un cheval d'emprunt que le fils de Buck Rangoon avait ramenés avec le chariot, avançait le menton sur la poitrine, dormant presque tout le temps.

Une fois, Edwards demanda à Blossom, assise à l'arrière du chariot, si elle n'était pas trop mal installée. Elle eut une réponse courageuse et enjouée :

— Je suis très bien, chéri. C'est la moindre des choses que Laura voyage sur le siège.

Le Dogie Kid se réveilla juste assez longtemps pour desseller son cheval, tituber dans un coin et s'enrouler dans une couverture. Il aurait pu monter dans le chariot mais il était entré dans une rage froide quand Edwards le lui avait proposé.

— J'étais pas dans un chariot quand je suis venu du Texas avec le troupeau, avait-il lâché d'un ton brusque.

Priam improvisa un lit pour Laura du mieux qu'il put, avec un matelas d'herbe et de branchages.

— Je crois que vous n'allez pas très bien dormir, commenta-t-il. Mal au bras, hein ?

Laura hocha la tête.

— Je n'ai encore jamais dormi en plein air, dit-elle. Si je n'arrive pas à fermer l'œil, je regarderai les étoiles filantes et j'écouterai les coyotes.

— Vous pouvez aussi m'écouter, si vous voulez, suggéra-t-il avec audace. Je monterai la garde la première moitié de la nuit.

Mais lorsque les autres furent endormis et que le feu se fut éteint, lorsque plus rien ne vint s'interposer entre Laura et lui, il n'avait toujours pas la moindre idée sur la façon dont il allait procéder pour faire sa cour. Il s'assit près d'elle sur sa couverture de selle et chercha quelque chose à dire.

Finalement, Laura bâilla et dit :

— J'ai sommeil. Elle ajouta : Nous étions plutôt contents de vous voir arriver aujourd'hui.

Puis, autant que Priam put en juger, elle s'endormit.

Le second jour fut semblable au premier, si ce n'est que le Dogie Kid parut possédé par le démon. Au petit déjeuner il tendit son gobelet de café à Laura en ordonnant :

— Tenez, goûtez-ça.

Elle s'exécuta et dit :

— Je le trouve tout à fait normal, ce café.

Il en but lui-même une gorgée, la dévisageant avec des yeux pétillants.

— Je voulais juste qu’il soit un peu plus sucré, lui dit-il en souriant.

Priam fit :

— Hé !

Et Laura répliqua, pas vraiment sévèrement :

— Oh, Robert !

Priam jeta un regard dur au Kid. Allons bon, se demanda-t-il, comment diable connaît-elle son véritable prénom. Je ne l’ai jamais su... Ça ne m’a d’ailleurs jamais intéressé.

— Je prendrai le premier tour de garde, ce soir, proposa le Dogie Kid d’un ton sérieux.

— Pas question, annonça Priam. Tu prendras le second.

Le Kid ne discuta pas ; il se contenta de sourire, comme pour dire : tu as un rival.

Cette nuit-là, le Kid alla docilement se coucher, sans discuter l’ordre des tours de garde. Priam, qui avait eu la journée entière pour réfléchir à ce qu’il allait pouvoir raconter à Laura, n’avait toujours pas la moindre idée, mais la jeune fille, sous sa couverture près du feu, en avait une.

— Parlez-moi de vous, demanda-t-elle rêveusement.

Il ne trouvait rien à dire qui soit à la fois convenable et intéressant.

— Eh bien, j’ai travaillé dans des tas de ranches. Je suis venu au Texas avec un convoi de bétail il y a trois ans, j’ai rencontré Edwards et on a décidé de se lancer dans l’élevage.

Elle fit la moue.

— Ne me parlez pas de ça. Racontez-moi – oh, dites-moi à quoi vous ressembliez quand vous étiez enfant.

— Je me suis enfui de chez moi, au Kansas, quand j’avais quinze ans. À quoi je ressemblais, confessa-t-il en essayant d’être honnête, probablement... à quelqu’un comme le Dogie Kid, je suppose.

— J’en étais sûre, déclara Laura d’un air satisfait. J’en étais sûre depuis le début !

Tout est fichu, maintenant, pensa Priam. Qui voudrait connaître un homme qui avait été un enfant comme ça.

— Vous paraissez le comprendre, expliqua Laura. Elle bâilla. J'ai sommeil maintenant... je crois, ajouta-t-elle d'une voix étouffée. Le Dogie Kid sera quelqu'un de très bien quand il sera un peu plus grand.

Priam dit :

— Dieu du ciel ! et la regarda fixement, mais elle avait les yeux fermés. Il se sentit comme pris de vertige, et ajouta du bois dans le feu.

Le lendemain matin, pendant qu'ils prenaient le petit déjeuner, Blossom déclara d'un ton plein de sollicitude :

— Laura, je crois vraiment que tu ne dors pas assez. Tu as bavardé très tard hier soir, ça ne m'a pas du tout dérangée, bien sûr, mais je pense que tu as besoin de beaucoup de repos.

Laura répliqua avec un aplomb étonnant :

— Essaie donc de dormir avec un bras entre deux attelles, un de ces jours.

Et Blossom parut blessée.

Ils passèrent tous la dernière nuit dans un ranch-relais excepté le jeune Rangoon qui continua jusqu'à Miles City pour annoncer l'attaque des Indiens et dire aux Freese que leurs enfants étaient sains et saufs. Au ranch, M^{me} Hoke, une femme robuste et chaleureuse, aussi large que haute, les accueillit avec enthousiasme.

— On a que ces deux pièces, dit-elle en s'excusant, M. et M^{me} Edwards, ils peuvent s'installer dans celle de devant, et M. et M^{me} King n'ont qu'à prendre ma chambre, vu que M^{me} King a son bras cassé. Je dormirai sur un lit de camp.

Priam cligna des yeux et attendit que Laura réagisse. Elle lui souriait comme une épouse docile ; elle n'ouvrit pas la bouche. Il sentit sa nuque devenir brûlante tandis qu'il répondait précipitamment :

— On est pas mariés. M^{lle} Laura Bellman est la cousine de M^{me} Edwards.

M^{me} Hoke rit de bon cœur :

— Ça par exemple, elle est bien bonne. Vous étiez tellement aux petits soins pour elle, quand elle est descendue du chariot, et en même temps un peu autoritaire, que j'ai cru que vous étiez mari et femme.

— Vous vous occupez de faire dormir les dames, dit Priam très vite. J'irai dans la grange avec les autres hommes.

Ils arrivèrent à Miles City aux environs de midi le lendemain et rendirent les enfants à leur père rongé d'anxiété. Tenant chacun d'eux sur un bras, il leur annonça :

— Vous avez un nouveau frère, il a tout juste deux heures. Maman se demandait bien comment vous alliez.

Laura ne voulut pas que Priam l'accompagne chez le médecin, et il partit donc à la recherche du Dogie Kid qui avait disparu dès qu'ils étaient entrés en ville.

Si on essaye de le virer d'un saloon, décida Priam, je lèverai pas le petit doigt pour le ramasser.

Mais il trouva le Kid dans la boutique d'un coiffeur, le visage enduit de mousse à raser. Priam fit remarquer :

— C'était pas vraiment urgent, non ?

Le coiffeur soupira :

— C'est ce que je lui ai dit, mais c'est sa figure et son argent.

— Ça, commenta le Kid, c'est exactement ce que je viens de répondre au coiffeur.

Priam s'assit sur le second siège. Il avait vraiment besoin d'un bon rasage et ses cheveux lui arrivaient presque aux épaules.

Ensuite, sans susciter le moindre étonnement, ils entrèrent côte à côte dans le saloon qui avait jadis été le Waterloo du Kid. Une demi-douzaine d'hommes les entourèrent, posant des questions à propos de l'attaque.

Si le Kid fait le malin, pensa Priam, je me charge de le remettre à sa place.

Le Kid ne fit pas le malin. Il dit simplement, en réponse à une question :

— J'ai emmené les femmes et les gosses dans une grotte sous la rive. Y avait rien d'autre à faire.

En ville, on avait appris la nouvelle la veille, par le bouche à oreille, et les soldats du fort s'étaient lancés à la poursuite des Indiens.

— Le shérif est parti en avant avec un groupe d'hommes, annonça un vieux de la vieille aux épais favoris, comme ça, les soldats se sentiront en sécurité.

Quelqu'un demanda avec curiosité :

— Tu t'es servi de ton arme, Kid ?

Le garçon dit sobrement.

— Non. La plupart du temps, je l'ai gardée pointée sur les femmes et les gosses pour qu'ils se tiennent tranquilles. Une des femmes était un peu secouée.

Un homme grand et barbu aux vêtements poussiéreux demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Trouver un autre boulot, répliqua le Kid.

— Tu viens d'en trouver un, lui dit l'homme. À deux jours de cheval au nord. Départ demain matin. J'ai des chevaux de rechange dans le corral de la ville et je te fournirai une selle.

— Je pars avec vous, décida le Kid.

Priam pensa : Probable que je le reverrai plus et que je saurai jamais ce qu'il est devenu. Moi, je vais aller vers le sud. À sa grande surprise, il se rendit compte qu'il allait être triste de ne pas le savoir.

— C'est ma tournée, déclara le barbu.

Priam l'arrêta.

— C'est la mienne, corrigea-t-il.

Le barman s'affaira, disant :

— Je crois bien que je t'ai jamais vu prendre un verre, Priam. C'est comme qui dirait une sorte d'événement, hein ?

— C'est ça, fit Priam sèchement. (Il jeta un regard furieux au Dogie Kid.) Je pense qu'un verre va pas arrêter ta croissance, admit-il. Le Kid sourit.

Par-dessus son verre, Priam lui adressa un sourire en biais. Il pensa que c'était là le plus près que le Kid approcherait jamais du genre d'examen qu'ils avaient dans les écoles. Il n'allait plus se faire de souci pour le Kid.

— Voilà pour la chance, lança Priam.

Le Kid répondit malicieusement :

— T'en as plus besoin que moi.

Quand ils se séparèrent dans la rue, le Kid se racla la gorge et laissa tomber :

— Laura, elle t'avait fait une tarte aux pommes, il y a un moment. Elle l'avait mise dans l'écurie pour que tu la trouves. (Il se racla encore une fois la gorge.) Je l'ai trouvée en premier.

Il tourna brusquement au coin de la rue et fila en riant.

À l'hôtel, Blossom lui apprit que Laura se reposait et ne devait pas être dérangée.

— J'attendrai dans le hall, dit Priam en regardant Blossom droit dans les yeux. Je suppose qu'elle va bien sortir à un moment ou à un autre.

Blossom comprit le défi. Elle déclara d'un ton compatissant :

— Priam, je crois que vous ne devriez pas perdre votre temps.

— Je le perds pas, répondit-il. Le temps, c'est à peu près tout ce qui me reste.

Il fuma un cigare et lut les journaux. Deux heures passèrent, puis trois.

Le Dogie Kid entra d'un pas lourd, le chapeau repoussé en arrière.

— On part ce soir au lieu de demain, annonça-t-il. Je voulais dire au revoir à Laura. Où elle est ?

Priam eut un geste de la tête.

— Là-haut, avec Blossom qui monte la garde.

Le Kid le regarda et se mit à rire.

— Bon Dieu, j'ai pas peur de Blossom.

Avant que Priam ait pu l'arrêter, il cria :

— Laura ! Sors de là ou sinon je viens te chercher !

L'employé de la réception commença à se tordre les mains et Priam se leva d'un bond, l'air réprobateur.

— Tu es saoul ? demanda-t-il.

— Non, répondit le garçon. Juste décidé... Laura, tu viens ?

Les arguments plaintifs de Blossom parvinrent jusqu'au hall de l'hôtel, en même temps que le rire de Laura. Laura elle-même, le

bras entre deux attelles bien nettes que le médecin avait mises en place, descendit l'escalier.

Le Dogie Kid déclara :

— Je suis venu dire au revoir.

Laura leva les sourcils mais ne parvint pas à avoir l'air sévère.

— Et tu fais toujours ça en hurlant à pleins poumons ?

— Je fais plutôt comme ça, expliqua le Kid. Il passa un bras autour de la taille de la jeune fille, lui inclina la tête en arrière et l'embrassa sur les lèvres. Puis il fila en riant.

Laura dit :

— Bonté divine !

— Vous voulez que je le ramène ? demanda Priam. Je peux le rattraper.

— Grands dieux, non, répondit Laura. Vous ne voyez donc pas pourquoi il a fait ça ? C'est un homme, et il s'en va. Il fallait juste qu'il embrasse une fille pour lui dire au revoir, c'est tout.

— Si vous n'êtes pas fâchée, c'est pas à moi de l'être, déclara Priam avec raideur. (Il la regarda, malade soudain à l'idée qu'elle allait partir.) Si vous ne vous sentez pas trop mal, suggéra-t-il, vous m'obligeriez en acceptant de dîner avec moi, ou de faire une promenade... ou n'importe quoi.

Ils flânèrent jusqu'à un bosquet de peupliers et Priam, malheureux, se demanda s'il avait ou non le droit de lui prendre le bras. C'était vrai, pensa-t-il, ce qu'on disait, un cow-boy n'avait peur que de deux choses : de se retrouver à pied et d'une femme honnête.

— Comment vous sentez-vous, demanda-t-il d'un air grave.

Elle ne répondit pas à sa question.

— Le docteur a dit que vous aviez fait du bon travail pour remettre les os en place.

— J'ai de l'entraînement, répondit Priam. Plus que j'en aurais voulu.

Quand il étala son mouchoir sur un rondin pour protéger sa robe, elle rit.

— Je n'ai pas quitté cette robe depuis que nous avons couru nous réfugier dans la grotte, lui rappela-t-elle. Elle ne craint plus rien,

maintenant. Blossom s'occupe d'en acheter deux à une dame de la ville, pour le voyage.

— Je suppose que vous allez quand même garder celle-là, commença Priam, pour la montrer à vos petits-enfants, leur raconter comment ça se passait dans le Montana.

Elle lissa sa jupe chiffonnée et souillée.

— Je n'aurai pas besoin d'une robe pour me rappeler ça.

— Qu'est-ce que vous allez vous rappeler, Laura ? demanda-t-il ?

— Tout, affirma-t-elle. Vous aussi, bien sûr. Elle leva les yeux et regarda les feuilles qui bruissaient avec le plus grand intérêt.

— Comment est-ce que vous vous souviendrez de moi ? Comme d'un cow-boy qui a eu les yeux plus gros que le ventre sans doute, et qui est reparti au Texas travailler pour quelqu'un d'autre.

— Je me souviendrai de l'air que vous aviez quand vous êtes descendu de cheval, là-bas dans la cour, en nous comptant tous pour vous assurer que tout le monde était vivant. (Elle eut un petit sourire.) Vous aviez l'air d'avoir envie de manger de l'Indien pour votre petit déjeuner.

Priam ne parvenait pas à deviner si elle avait la moindre considération pour un homme qui avait cet air-là, il ne répondit donc pas.

Laura demanda soudain :

— Les cow-boys ne se marient pas, n'est-ce pas ?

— Comment est-ce qu'ils le pourraient ? Ils travaillent dans un ranch, puis un autre, ils n'ont aucun moyen d'assurer un foyer à une femme. Un type qui monte son propre ranch, il peut commencer à penser à ça. S'il arrive à trouver une femme. (C'était le moment ou jamais ; il pouvait au moins lui dire ça, et c'était tout ce qu'il avait à offrir.) Si j'avais mon propre troupeau, Laura, commença-t-il d'une voix qu'il ne reconnut pas, j'aurais pu... eh bien, tout aurait été différent. Mais c'était l'argent d'Edwards.

— Celui de Blossom, principalement, corrigea-t-elle calmement. J'ai hérité la même somme que Blossom, de notre grand-père. Je me demandais si je n'allais pas racheter son affaire.

Priam la regarda, bouche bée. Elle lui rendit son regard d'un air parfaitement innocent.

— Malgré tout ce qui s'est passé ? demanda-t-il incrédule. Malgré la maison à moitié brûlée, lui rappela-t-il.

— La maison est à moitié intacte, corrigea-t-elle.

— C'est une façon de considérer les choses, approuva-t-il. Il lui prit la main. Il se racla la gorge et commença :

— Laura...

Elle pencha la tête de côté et suggéra :

— S'il vous plaît, Priam, souriez un peu. Ce n'est pas vraiment d'un enterrement que vous allez me parler.

Il rit et ce fut comme un cri qui effraya un écureuil dans le peuplier au-dessus d'eux.

Et toujours se moquer du danger

Alice aux cheveux gris arrangea le châle et demanda :

— Tu te sens bien comme ça, grand-mère ? Tu es sûre que tu veux rester dehors sur le porche ?

Grand-mère hocha légèrement la tête, sans gaspiller son souffle en paroles.

— Vraiment, insista Alice, j'aimerais que tu me laisses te mettre ton joli châle afghan, au lieu de ce vieux machin. Au moins quand il y a des visiteurs, comme aujourd'hui.

Grand-mère ne répondit pas. Elle n'arrivait pas à se rappeler pourquoi elle voulait toujours le vieux châle, même s'il était rapiécé et élimé. Il faisait partie de sa vie, comme les années écoulées, voilà tout.

Alice lui rappela :

— C'est une certaine M^{me} Dickinson, de l'Université, qui doit venir. Pour te poser des questions sur le bon vieux temps. Elle écrit un livre.

— Je suis déjà dans plein de livres, murmura grand-mère.

Depuis vingt ans, elle savait qu'elle était plus que la veuve de Will Foster – elle était un morceau d'histoire vivant, si seulement elle parvenait à se rappeler.

— Je suis arrivée en quatre-vingt-deux, avec mon oncle, se mit-elle à réciter en un murmure fragile et plaintif, tout ce qui restait d'une voix qui avait jadis ri, pleuré et crié de joie. Les Indiens étaient sans pitié en ce temps-là, juste avant le massacre de Custer...

— Oui, grand-maman, dit Alice d'une voix apaisante. Je sais tout ça.

« Pas tout, pensa grand-mère, en se rebiffant. Non tu sais pas tout. »

Elle entendit une voiture arriver ; indifférente, elle ne bougea pas. Puis elle entendit Alice parler dans la maison.

— Elle ne se rappelle pas très clairement les choses. Ne vous étonnez pas de ce qu'elle dira. Demandez-moi ce qui vous manque ; nous connaissons tous les faits.

Alice encore, qui expliquait :

— Oui, grand-mère a élevé sept enfants. Oh, elle pourrait vous raconter des tas de choses sur le début de cette période, mais elle oublie.

Alice accompagna la femme à l'extérieur, la présenta comme étant M^{me} Dickinson. La femme dit avec gentillesse : « Je ne veux pas vous fatiguer », et contempla la majesté de l'histoire et des ans enveloppée dans un vieux châle.

Grand-mère se rappela soudain le pourquoi du châle. Il avait été sur le berceau des sept bébés, songea-t-elle. Une nuit, j'ai emmailloté les deux tout petits dedans, quand on a dû s'enfuir et se cacher pour échapper aux Indiens.

— Voici la photo de quelqu'un dont vous vous souviendrez peut-être, annonça M^{me} Dickinson d'une voix enjôleuse. Vous vous souvenez de cet homme, là ?

— Elle ne voit pratiquement plus, prévint Alice.

— Will Foster, murmura grand-mère sans regarder. La photo de Will était dans tous les livres qui parlaient de ce temps-là.

— Non, ce n'est pas lui, dit Alice, perplexe. Je suis capable de reconnaître la photo de grand-père. C'est celle d'un homme avec des cheveux clairs et une moustache, et elle a été prise chez un photographe à Miles City.

Grand-mère ferma les yeux ; elle tremblait. Comment ont-ils fait pour me retrouver ? se demanda-t-elle. Tous ceux qui l'ont connu sont morts depuis longtemps.

M^{me} Dickinson expliqua d'une voix douce :

— C'est une photo de Latigo Randy.

— Qui ? demanda Alice. Oh, celui-là ! Grand-mère n'aurait jamais pu le connaître. Latigo Randy était une sorte de hors-la-loi, non ? Un voleur de bétail, de chevaux, un bandit de grands chemins, je ne sais plus quoi exactement.

Grand-mère tendit la main et sentit qu'on y déposait la photo. Sans même regarder, elle savait comment il se tenait, avec ses bottes montantes et ses beaux vêtements, debout près d'une chaise au dossier arrondi avec une toile peinte derrière lui, ses cheveux blonds lissés et sa moustache taillée.

J'ai perdu la photo que j'avais de lui quand les Indiens ont brûlé la maison, se rappela-t-elle. Est-ce que c'est celle qu'il avait fait faire pour la femme aux cheveux jaunes du ranch-relais ? Elle desserra les doigts et entendit la photo tomber sur le plancher du porche.

— Je vais la ramasser, déclara M^{me} Dickinson. Latigo Randy prétendait avoir tué huit hommes. Il est mort à l'âge de vingt-six ans.

« Je n'ai jamais su quel âge il avait, pensa grand-mère Foster, ni combien d'hommes il avait tués. Ça m'était complètement égal. Oh ! Latigo, Latigo Randy ! »

Elle avait dix-huit ans quand elle partit pour l'Ouest avec oncle Lee. Ils expédièrent leurs biens depuis l'Ohio et les transportèrent en chariot de Miles City jusqu'au nouveau ranch, parce que l'associé d'oncle Lee, M. Thomas, ne pouvait pas venir les chercher. Tout recommencer à zéro dans un pays neuf, ça faisait peur à oncle Lee, mais Emma Prince n'avait pas appris à avoir peur de quoi que ce soit.

— Dors dans le chariot, conseilla oncle Lee quand ils dressèrent le camp la première nuit, près d'un ruisseau, au milieu des peupliers. Il y a des serpents à sonnette dans cette région.

Elle se moqua de lui.

— Je dormirai par terre, sous le chariot.

Au cœur de la nuit, quand les coyotes hurlèrent sur la crête des collines, elle se redressa, s'appuya sur son coude et écouta. Elle eut envie de hurler pour leur répondre. Mais elle ne le fit pas ; dans l'obscurité qui l'entourait, elle eut simplement un sourire avide.

Au matin, lorsqu'elle démêla ses deux lourdes tresses, elle ne les rattacha pas ; elle rangea les épingles et laissa le vent boucler ses cheveux dans son dos. Elle rejeta la tête en arrière et dédia son rire au buisson d'armoïse.

Oncle Lee demanda :

— Qu'est-ce qui te prend, ma fille ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Je ne sais pas ce que c'est. Le vent dans les hautes herbes, peut-être. Elle cria : Who-iii ! Wah-ou !

— Ce pays se chargera de t'apprivoiser, prévint oncle Lee d'un ton aigre. On dit qu'il est cruel pour les femmes et les chevaux.

— Peuh ! dit Emma Prince. Comment pourrait-il faire du mal à quelqu'un ? Il est juste là, bien tranquille, tout autour.

Elle conduisit l'attelage presque toute la journée, mais oncle Lee reprit les rênes quand il pensa qu'ils approchaient du ranch-relais.

— Attache tes cheveux, ma fille, grogna-t-il. On arrive là où il y a des gens, tu as l'air d'une sauvage. Elle obéit parce qu'elle en avait envie.

La femme du relais s'appelait Carrie, elle avait des cheveux jaunes, un regard vert et rusé.

— On a ces deux pièces, là, signala-t-elle. Mon homme et moi, on est dans la chambre, et les visiteurs dorment sur les lits de camp dans la pièce commune. Mais quand il y a une femme, elle peut dormir avec moi dans la chambre.

Emma Prince répondit poliment :

— Ne vous dérangez surtout pas.

Elles se mesurèrent toutes deux du regard.

Le ranch était un relais pour les voyageurs, et fournissait le gîte et le couvert aux humains comme aux chevaux. Le seul autre client était un homme à la mine triste qui s'appelait Perks.

Mais après le dîner un cavalier entra dans la cour, hurlant un bonjour. La femme aux cheveux jaunes se détourna de sa bassine à vaisselle d'un mouvement sec, comme si elle n'avait pas pu se contrôler, et dit :

— Un cow-boy, sans doute.

Mais Emma comprit à ses yeux rétrécis et à son léger sourire que la voix braillarde lui était familière et qu'elle était contente de l'entendre.

— Vous savez qui c'est, dit-elle par provocation.

Les yeux malins se tournèrent vers elle et les lèvres souriantes dirent :

— Bien sûr que je sais. Méfiez-vous de lui, c'est un vrai dur.

— C'est sans doute ce qu'il veut faire croire.

— C'est un tueur, répondit Carrie comme si elle en était fière. Ceux qui le connaissent se tiennent à l'écart.

Quand il eut défait sa selle et nourri son cheval, il entra sans bruit, mais sans se faufiler furtivement, marchant d'un pas autoritaire, comme s'il était chez lui ici et partout où il choisissait d'aller. Il entra sans hésiter et referma la porte derrière lui. Il inspecta rapidement la pièce puis vit les deux femmes.

— Comment va ? dit-il, et il regarda Emma avec une question dans les yeux. Ses yeux étaient gris.

— Voici Latigo Randy, annonça Carrie en le dévisageant. Sans le quitter du regard, elle ajouta : Et voici la M^{me} – M^{me} Lee, c'est ça ?

Le menton relevé, Emma répliqua :

— Je m'appelle Emma Prince et je ne suis pas mariée.

L'homme baissa la tête et déclara :

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, mademoiselle Emma. Il lança son chapeau sur une patère fixée au mur.

— T'attends quelqu'un ? demanda-t-il à Carrie. J'ai déjà vu les hommes dans la grange.

— J'attends personne, fit-elle d'une voix traînante, souriant toujours. Mais n'importe qui peut arriver.

— Qu'ils arrivent, lâcha Latigo Randy. Il déboucla son ceinturon où pendait son pistolet et l'accrocha au mur.

— Je vais te servir ton dîner, proposa Carrie, et elle commença à s'activer.

Emma continua à faire la vaisselle.

— Vous allez vous installer dans le coin ? demanda Latigo Randy.

— On a un ranch et un associé, un peu plus au sud, répondit Emma. Je m'occuperai de tenir la maison pour les hommes et les deux employés.

Latigo hocha la tête.

— J'ai entendu ça, que vous alliez arriver.

Puis il dîna, face à la porte, à portée de main de son pistolet.

Le lendemain matin, Emma se réveilla dans des odeurs de porc frit. Quand elle sortit de la chambre, elle vit que son ceinturon n'était plus sur la patère. Carrie remarqua son regard et laissa tomber, triomphante :

— Latigo est parti de bonne heure.

L'homme qui s'appelait Perks grommela :

— Ça me plairait bien de savoir de quel côté il est parti. Pour aller de l'autre. Ça met mal à l'aise de pas savoir où il est.

— Il est pas recherché dans ce coin du territoire, dit l'homme de Carrie, pour se justifier. Et puis, on accepte tout ce qui arrive comme voyageur – du moment qu'ils paient, évidemment. Il a pas la loi aux trousses dans les parages.

— Ça va pas tarder, à tous les coups, prédit sombrement Perks. Partout où il va, il y a du grabuge.

À midi ils atteignirent une rivière, et oncle Lee décréta :

— On va manger maintenant et laisser les chevaux se reposer, ensuite on passera le gué avec le chariot.

Emma annonça tranquillement :

— Il y a un homme sous la berge. J'ai vu son chapeau.

Oncle Lee se mit à maugréer, maudissant les Indiens, et quand Latigo apparut il n'en fut pas réjoui pour autant.

— Je me suis dit que vous aimeriez peut-être un coup de main pour traverser la rivière, suggéra Latigo. J'étais pas pressé, alors j'ai attendu.

Oncle Lee exprima sa gratitude avec volubilité, mais Emma Prince garda les yeux baissés, sourit et resta silencieuse. Quand ils eurent traversé, Latigo partit de son côté.

Le quatrième jour, ils atteignirent la maison de rondins, composée de deux pièces, que son associé avait construite. Deux jours plus tard, un jeune homme arriva, venant d'un ranch en aval de la rivière, un jeune homme grand, brun et d'allure sévère. Il s'appelait Will Foster et montait son propre élevage de bovins à longues cornes convoyés depuis le Texas. Il resta pour dîner et accrocha son revolver à la patère sur le mur, mais ne le regarda plus jusqu'à ce qu'il soit prêt à partir. Il regarda souvent Emma, mais

quand elle leva les yeux, il détourna les siens. Jusqu'au moment des adieux, il ne lui adressa pas la parole.

— Il va y avoir un machin aux Buttes, samedi en huit, un bal et tout ça, récita-t-il d'une traite, comme s'il avait appris par cœur un discours. Je serais heureux si M^{lle} Emma voulait m'y accompagner, ajouta-t-il.

Il avait en fait parlé à oncle Lee.

Emma eut un bâillement gracieux et répondit :

— Je ne peux vraiment pas prendre de décision aussi vite, comme ça, de but en blanc. Et si vous veniez me chercher le jour où ça aura lieu ? À ce moment-là, je pourrai décider.

Plus tard, oncle Lee dit, la mine renfrognée, que ce n'était pas une façon de traiter Will Foster, de le faire venir d'aussi loin sans qu'il soit sûr de sa décision. Emma rit et déclara :

— Ça ne fait rien, il viendra.

Il vint et elle alla au bal avec lui. Dans l'intervalle, cinq autres hommes étaient venus, de plusieurs kilomètres à la ronde, solliciter le plaisir de sa compagnie, mais elle choisit Will Foster parce qu'aucun des autres n'était Latigo Randy.

Une semaine après le bal, elle se trouvait seule à la maison, pendant qu'oncle Lee, à deux kilomètres de là, coupait de l'herbe pour le foin, lorsque le salut qu'elle avait entendu pour la première fois au relais parvint à ses oreilles. Avant de repartir, Latigo l'embrassa et ils rirent sans raison. Elle marcha à ses côtés dans les hautes herbes quand il alla chercher son cheval.

— T'as pas peur des serpents à sonnette, demanda-t-il en lui jetant un regard de côté.

— Est-ce que j'en ai l'air ? répliqua-t-elle.

— Que t'en aies l'air ou pas, ils peuvent quand même te tuer, prévint-il. On dirait bien que t'as pas peur de grand-chose.

— C'est comme ça, répondit-elle en souriant. Et toi, de quoi as-tu peur ?

Il eut un sourire étrange.

— Laisse tomber. Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai peur de quelque chose ?

— Oh, j'ai dit ça comme ça, je n'y avais vraiment pas pensé, protesta-t-elle. À toi non plus, d'ailleurs.

— Pense à moi quand tu auras le temps, fit-il d'un ton pressant. Je reviendrai.

Les hommes du ranch ne surent jamais combien de fois il était venu, ni même qu'il était venu. Ils parlaient de lui parfois ; l'un des cow-boys affirma que Latigo avait tué six hommes et l'autre soutint qu'il y en avait sept. Ils mentionnaient ses exploits avec respect, mais sans admiration. En ce temps-là, le meurtre était une chose un peu irréaliste pour Emma Prince.

Latigo ne parlait jamais de fusillade ni de morts. Les paroles étaient inutiles quand il venait au ranch. Il leur suffisait de se regarder dans les yeux et de rire de ce qu'ils y voyaient.

— On est bien assortis, dit un jour Latigo. On est de la même trempe. Si j'étais une femme, je serais comme toi. Si t'étais un homme, tu serais comme moi.

Combien de rendez-vous eurent-ils quand les hommes étaient loin du ranch, et que tous n'y voyaient que du feu ? Un nombre incalculable, parce que les hommes étaient le plus souvent absents en ces temps où les barbelés n'existaient pas encore et où le bétail errait loin dans la prairie. Emma Prince, contrairement à la plupart des femmes, n'avait pas peur de rester seule.

Latigo disait qu'il vivait chez les Indiens, mais elle se moquait bien de l'endroit où il habitait du moment qu'il continuait à venir chez elle. Elle ne s'occupait ni du passé ni de l'avenir, mais vivait au jour le jour ; parfois, la journée qui s'annonçait lui amenait Latigo et la rendait heureuse. Le présent suffisait. Ce n'est que bien plus tard qu'elle apprit à avoir peur de l'avenir à cause du passé.

Vint un jour où il fit une entrée discrète, après lui avoir envoyé un messenger indien nommé Blanket Man pour lui demander de le retrouver près de la rivière. Elle devina, en voyant la mine de Latigo, qu'il y avait un problème, mais elle se blottit dans ses bras, sans avoir peur.

— Peut-être que je vais partir, dit-il, la bouche contre les cheveux d'Emma, le bras gauche autour de sa taille, mais la main

droite, celle qui tenait le pistolet, dégagée. Peut-être que oui, peut-être que non. Emma ?

Le visage contre sa chemise, elle entendait les battements de son cœur.

— Latigo, répondit-elle.

— Tu voudrais pas venir avec moi, hein ? Je vais au Nouveau-Mexique. J'ai des amis au Nouveau-Mexique.

Je vais monter un ranch, là-bas. Emma, est-ce que ça fait une grosse différence pour toi de vivre dans un ranch au Nouveau-Mexique plutôt qu'ici ?

— Non, pas vraiment, dit-elle.

— Partout où je vais, y'a du grabuge, admit-il. Mais j'ai jamais eu d'ennuis au Nouveau-Mexique. J'ai fait pas mal de bruit pendant un temps, mais maintenant je vais arrêter et me mettre à l'élevage. Tu voudrais pas m'accompagner par hasard, Emma ?

Elle redressa la tête et promit en souriant :

— J'irai n'importe où avec toi.

— Ça sera pas facile, prévint-il. Un homme recherché voyage à un train d'enfer. La nuit il faudra galoper, et le jour se cacher pour dormir.

Elle s'imagina chevauchant près de lui, entendit les martèlements des sabots des chevaux. Les sabots qui tambourinaient et marquaient le tempo : la nuit, galoper ; le jour, se cacher – et toujours se moquer du danger.

— D'accord, répondit Emma Prince, rêveuse.

— Je te ferai prévenir, promit-il. Il l'embrassa encore et encore. Puis il plongea la main dans la poche de sa chemise.

— Emma, ma jolie, c'est pour toi. Je me suis fait prendre en photo.

Elle regarda la photo, puis le modèle et sourit aux deux. Sur le cliché, ses cheveux étaient plaqués et sa moustache bien taillée. Il se tenait debout près d'une chaise au dossier travaillé, avec ses beaux vêtements et ses bottes montantes.

— Ce sera bien d'avoir ça, affirma-t-elle, si je ne la perds pas.

— Si tu la gardes rien qu'avec la moitié de l'attention que je mettrai à te garder, promit-il, tu l'auras jusqu'à ta mort.

Un oiseau pépia sur la berge et il s'écarta, tendu, en alerte.

— Blanket Man a vu quelqu'un, sans doute ton oncle. Tiens-toi prête si tu veux partir quand je m'en irai. (Il l'embrassa, étouffant leur rire.) Une femme à qui on peut s'attacher, j'ai su ça quand je t'ai vue. La seule à qui je peux faire confiance. Je fais pas confiance à beaucoup de gens.

— Je fais confiance à personne, dit-elle pour l'embêter.

Il s'éloigna, marchant majestueusement, et monta en selle comme un roi sur son trône.

La nuit, chevaucher ; le jour, se cacher, et toujours se moquer du danger... Discrètement, elle enveloppa dans un balluchon les affaires qu'elle allait emporter. Elle se servit du balluchon comme oreiller sur le lit de camp où elle dormait, et, le sentant sous sa joue dans l'obscurité, elle souriait et pensait à Latigo Randy. Quand ils arriveraient près d'un ranch ou d'une ville, ils se cacheraient le jour et galoperaient la nuit, et le rire serait du voyage, parce que qui pourrait bien faire du mal à Latigo Randy ?

Ce fut Will Foster, revenant de Miles City, qui mentionna Carrie, la femme du relais.

— Le marshal est à la poursuite de Latigo, annonça-t-il à oncle Lee. Ça m'étonnerait pas que Carrie sache où il est. Ça m'étonnerait pas du tout. Elle a une photo de lui – il s'est fait prendre en photo il y a pas très longtemps. Je parie que ça plairait pas du tout à Latigo s'il savait qu'elle raconte ça.

Emma ne se souvenait pas d'avoir éprouvé une quelconque émotion, elle se rappelait simplement que, en entendant parler les hommes, sa main s'était crispée, à en devenir blanche, sur le couteau avec lequel elle était en train de couper du pain.

— Ce serait une bonne chose, grogna son oncle, si l'homme de Carrie les tuait tous les deux.

Will Foster commenta sèchement :

— Quand il y a du plomb dans l'air, Latigo tire généralement le premier. Puis il cessa de parler de choses déplaisantes et déclara avec beaucoup d'audace :

— M^{lle} Emma, on dirait bien que le pays lui réussit, non ? Elle devient chaque jour plus jolie.

Quand elle sortit s'occuper des poules, elle entendit Blanket Man gazouiller derrière le poulailler. Il fit un geste en direction de la rivière.

— Non, lança-t-elle d'une voix dure. Dis-lui non. Tu comprends ? Non !

De retour dans la maison, elle commença d'une voix enjôleuse :

— Will Foster, vous n'êtes pas obligé de rentrer tout de suite. Restez donc pour la nuit, il y a un lit supplémentaire. (Elle ouvrit grand les yeux.) S'il vous plaît ?

Will Foster avait déjà la main tendue vers son chapeau et son ceinturon, mais il retint son geste en plein élan.

— C'est sérieux ? demanda-t-il avec surprise et émerveillement. Vous voulez vraiment que je reste un peu plus longtemps ?

Elle pencha la tête de côté.

— J'aime bien quand vous êtes là, déclara-t-elle, et oncle Lee fronça les sourcils devant son audace. Will Foster était stupéfait de voir se réaliser un rêve qu'il croyait impossible.

— En chemin, j'ai vu des jolies fleurs sur la rive, commença-t-il. Je voulais vous en ramener, mais je me suis dit qu'elles ne vous intéresseraient pas.

Elle fit la moue.

— Oh, Will, qu'est-ce qui a bien pu vous faire penser ça ? Montrez-moi où elles sont.

Ils allèrent ensemble jusqu'au bord de la rivière. Il la prit dans ses bras, murmurant encore et encore :

— Je n'arrive pas à y croire. J'étais sûr que vous vous moquiez pas mal de moi. Oh, Emma, Emma !

Emma Prince sourit et dit :

— Je voulais que vous continuiez à vous poser des questions.

Il rit, fier qu'elle ait réussi à le tromper, fier de son propre triomphe final.

— Il y a des femmes qui ont peur dans ce pays, lui dit-il. Pas vous, n'est-ce pas ?

— De quoi est-ce que je pourrais bien avoir peur ? répondit-elle d'un air de défi.

Il rit à nouveau, un rire venu du fond de sa gorge.

— Rentrons à la maison annoncer ça à votre oncle et aux autres. Il faut absolument que j'en parle à quelqu'un tout de suite.

Avant qu'ils aient atteint la maison, il se retourna brusquement, la prit par les épaules et regarda son visage levé vers lui.

— Il y a des choses dont il vaut mieux avoir peur, affirma-t-il. Vous êtes obligé d'avoir peur quelquefois si vous tenez à sauver votre peau. Il y a des choses qui font mal, même si on ne préfère ne pas les voir.

— Vous voulez que je me mette à avoir peur ? demanda-t-elle, riant avec le même air de défi.

Will Foster la prit dans ses bras.

— Essayez d'avoir peur de temps en temps, implora-t-il. Oh, Emma, essayez d'avoir peur, parce que maintenant vous allez m'appartenir.

Ils étaient assis autour de la table ce soir-là, Emma et les hommes, portant un toast à la future mariée avec des gobelets remplis de whisky, bâillant un peu mais très gais quand la porte s'ouvrit d'un coup. Il n'y avait pas eu le moindre bruit au-dehors, pas le moindre cri d'avertissement dans la cour. Latigo Randy se tenait devant eux.

Debout sur le pas de la porte, les sourcils froncés, les pouces passés dans son ceinturon.

— Emma, appela-t-il d'un ton pressant. Emma Prince !

Ils sont trop loin de leurs armes, pensa-t-elle. Ce sont de braves hommes qui n'ont pas peur d'être insoucients. Personne n'est à leurs trousses. Et Latigo Randy est venu me chercher pour m'emmener au Nouveau-Mexique.

Will commença à se lever et demanda sèchement : « Qu'est-ce que tu viens faire... » mais Latigo esquissa un geste et Will se figea, à moitié debout.

Emma eut alors sa minute de triomphe.

— Bonsoir Latigo, dit-elle, tu connais Will Foster, je pense. Nous allons nous marier. Nous irons sans doute à Miles City un de ces jours.

Il cligna des yeux deux fois, sans bouger.

— Bonne chance, Emma, dit-il. Il ferma la porte et disparut.

— Emma ! hurla son oncle, furieux et impuissant. Ce hors-la-loi, est-ce que tu as...

Will l'interrompit.

— Ne vous tracassez pas pour Latigo, dit-il sèchement. Emma m'a tout raconté. Elle le faisait juste marcher.

Emma regarda fixement Will Foster et ne parvint pas à savoir si elle devait le mépriser ou lui être reconnaissante de l'avoir défendue.

Personne ne parla jamais de cet incident ; c'était déshonorant pour eux, pour tous ces hommes dans la maison, impuissants devant un seul homme.

Elle revit Latigo une fois avant sa mort. Elle sortit dans la cour pour accrocher le linge et il surgit du coin de la grange, un sourire accusateur aux lèvres.

Elle demanda nonchalamment :

— Je croyais que tu partais pour le Nouveau-Mexique.

— Pas tant que tu es libre, répondit-il durement. Je resterai là, dans le territoire, tant que tu seras libre.

— Tu ferais mieux de t'en aller, conseilla-t-elle d'un ton léger. Tu es recherché par ici, à ce qu'on dit.

— Tu viens avec moi. Je m'installerai et j'élèverai du bétail.

— Will Foster élève du bétail. Will Foster n'a pas besoin de s'installer. Personne ne recherche Will Foster.

Il était furieux, aussi furieux qu'elle lorsqu'elle pensait à la femme du relais. Mais il était désarmé dans sa fureur et elle ne l'était pas.

Il supplia presque :

— Aucune autre femme ne m'a fait marcher comme toi. Je suis dingue de toi et c'est la vérité.

— J'ai entendu dire, pourtant, railla-t-elle, qu'une autre femme avait ta photo.

Ses lèvres s'ouvrirent, comme s'il s'apprêtait à s'expliquer au sujet de cette photo. Puis il sourit, les yeux rétrécis, comprenant qu'elle était vulnérable. Il ne s'abaissa pas à donner d'explications.

— Ça se pourrait, admit-il. Ça se pourrait bien.

Il se détourna, s'éloigna et elle ne le revit jamais plus.

M. et M^{me} Will Foster passèrent quatre jours à Miles City pour leur voyage de noces et rentrèrent avec un attelage rapide de chevaux sauvages à moitié débouffés. Ils ne s'arrêtèrent pas au relais, pas plus qu'ils ne l'avaient fait à l'aller. Le premier jour, durant leur voyage de retour, ils croisèrent un cavalier qui leur annonça la nouvelle.

— Il y a eu du grabuge la nuit dernière au relais. Deux morts : le marshal et Latigo Randy.

Emma entendit vaguement son mari déclarer, avec soulagement mais sans triomphe, comme tout homme honnête l'aurait fait :

— Eh bien, bon débarras.

Will Foster fouetta les chevaux quand ils arrivèrent en vue du relais. Emma, assise à ses côtés, très raide, jeta un seul coup d'œil vers la maison. Personne. Ils auraient aussi bien pu être morts à l'intérieur, tous autant qu'ils étaient.

Quand ils eurent dépassé le ranch, elle put respirer à nouveau, mais elle se mit à trembler. Longtemps après, elle sut que c'est à cet instant qu'elle avait commencé à avoir peur, mais sur le moment elle tenta d'échapper à cette peur, de s'en protéger en utilisant Will Foster comme bouclier. Elle dit d'une voix altérée :

— Je suis contente que tu n'aies tué personne.

Il répondit d'un air grave :

— Moi aussi, Emma.

Mais moi, j'ai tué un homme, comprit-elle avec terreur. J'ai tué Latigo Randy.

Quand ils furent mariés depuis presque un an, elle lança d'un ton désinvolte :

— Nous allons avoir un bébé.

Elle avait attendu longtemps avant de le lui dire, et elle n'avait pas eu de mal à le lui annoncer parce qu'elle y avait beaucoup pensé.

Il parut heureux puis inquiet.

— Quand ? Il faut qu'on s'arrange pour te conduire à temps chez le docteur, à Miles. Il faut préparer ça à l'avance.

Jadis, il avait été son bouclier contre la peur, mais aujourd'hui elle n'avait plus aucune protection. Elle pensa qu'elle ne pourrait jamais retourner à Miles City, qu'elle ne pouvait pas aller chez le médecin. Parce qu'elle ne pouvait pas passer devant l'endroit où Latigo Randy était mort.

Et elle ne pouvait pas non plus parler de ça, même à son mari.

— Ça sera pas avant avril, je crois, dit-elle.

Ce fut début mars, comme elle l'avait toujours su, et ils n'eurent pas le temps de discuter de l'opportunité d'aller à Miles City. Ils eurent tout juste le temps d'envoyer oncle Lee chercher une squaw indienne, et elle ne fut d'aucun secours.

Je vais mourir, pensa Emma en s'accrochant à la main de Will.

Les heures passèrent, et elle continua à penser qu'elle allait mourir, jusqu'à ce que cette idée devienne un but plutôt qu'un coup du sort.

Will ne cessait de répéter :

— Emma, tout va aller très bien.

À la fin, elle souhaita lui avoir expliqué pourquoi elle ne pouvait pas aller à Miles City, mais elle n'en avait plus la force ni le souffle. Elle parvint juste à hoqueter :

— Une vie pour une vie, et Will Foster ne comprit pas.

— Tout va aller très bien, insista-t-il.

Elle ne s'était pas trompée sur le prix à payer pour Latigo, juste sur la vie qui allait le payer. Elle survécut, mais le bébé mourut. Ce fut le fils de Will Foster qui mourut pour Latigo Randy.

Chaque jour, pendant qu'elle reprenait des forces, elle se disait qu'aujourd'hui elle allait en parler à Will, comme ça il saurait pourquoi elle ne pouvait pas retourner à Miles City. Mais elle n'en fit rien, parce que oncle Lee arriva finalement avec des nouvelles.

— La maison du relais a brûlé, annonça-t-il. La grange a pris feu aussi. Il n'y a plus rien. De la voûte, on penserait jamais qu'on a un jour construit quelque chose à cet endroit. On se rendrait même pas compte qu'on passe devant.

Elle donna quatre autres fils et trois filles à Will Foster : Henry qui fit de l'élevage. Le Duc qui devint médecin, Warren qui tint une épicerie à Miles City, Hilton qui mourut à quinze ans en passant une rivière à gué, Mathilda et Frances, qui épousèrent des propriétaires de ranches, et Elisabeth qui mourut à vingt ans, en accouchant.

Grand-mère Foster, qui avait été Emma Prince, s'affaissa dans son siège et Alice demanda l'air inquiète :

— Tu vas bien ?

Grand-mère chercha son souffle et murmura :

— Je vais tout vous raconter. Je ne l'ai jamais dit à personne et il est temps que je le fasse.

Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Elle regarda devant elle de ses yeux embrumés et vit briller un rêve mort. Elle sut alors comment les choses auraient dû se passer, elle se rappela que ça s'était vraiment passé comme ça. Galoper la nuit, se cacher le jour, et toujours se moquer du danger.

— On est allés au Nouveau-Mexique, commença-t-elle d'une voix rauque. Lui et moi, ensemble. On galopait la nuit, on se cachait le jour. Oh, ça s'était certainement passé comme ça. Et ce n'était pas de sa faute si Latigo Randy était mort.

Alice rit comme pour s'excuser.

— Mais non, ça n'était pas du tout comme ça, contredit-elle. Elle mélange tout, quelquefois.

C'est clair, enfin, pour la première fois ! voulut répondre grand-mère Foster. C'est comme ça que ça a dû se passer... mais Latigo est mort il y a longtemps, se rappela-t-elle. Tout le monde est mort, sauf moi, de ce temps-là. Et qu'est-ce qui est arrivé à Latigo Randy ?

— Nous avons eu trois enfants, affirma-t-elle avec une fragile vigueur. Ensuite, les Indiens l'ont tué.

Alice dit :

— Eh bien ça, par exemple ! En réalité, elle se rappelle qu'elle avait trois enfants en bas âge quand les Indiens ont brûlé sa maison. Le plus âgé, mon père, avait cinq ans.

Alice la traquait aussi impitoyablement que les Indiens, et elle était seule et sans défense. Grand-mère fit une autre tentative désespérée.

— On est allés au Canada.

Oui, c'était mieux. Quelqu'un lui a tiré dessus et il est mort dans mes bras. Oh, c'est comme ça que ça aurait dû se passer s'il devait mourir, et tous les hommes meurent. J'ai entendu son cœur s'arrêter de battre. Et après ? Qu'est-ce qu'on fait d'un homme mort ? Elle dit à voix haute :

— Je l'ai enterré.

Mais où ça ? se demanda-t-elle. Je n'ai jamais su où était sa tombe. Si seulement je pouvais me rappeler.

— Elle n'est jamais allée au Canada, corrigea Alice. Pour l'enterrement, elle veut sans doute parler de son premier bébé. Il est mort parce que le temps était si mauvais qu'ils n'ont pas pu aller chez le médecin, à Miles.

La visiteuse dit doucement :

— Je sais que M^{me} Foster est passée par de dures épreuves. Elle ne se souvient probablement même pas de Latigo Randy.

Avec lassitude et obstination, grand-mère Foster répéta :

— Je m'en souviens. Fouillant le brouillard de sa mémoire, elle leur livra la seule chose dont elle était certaine, le seul fait incontestable. Elle murmura triomphalement : Il avait les yeux gris.

M^{me} Dickinson lui tapota gentiment le genou.

— Je vais arrêter de vous ennuyer, madame Foster. Je vous ai déjà trop fatiguée. C'est gentil à vous de m'avoir laissée venir. Elle se leva, ajoutant : J'ai souvent entendu dire que Latigo Randy avait les yeux gris. C'est curieux, beaucoup de tueurs de cette époque avaient les yeux gris.

— Je crois que ça ne prouve pas grand-chose, répondit Alice. Avant la cataracte, grand-mère aussi avait les yeux gris.

Un homme nommé Cheval

C'était un jeune homme de bonne famille, comme on disait dans la Nouvelle-Angleterre d'il y a une centaine d'années, et les raisons de sa profonde insatisfaction n'étaient pas très claires, même pour lui. Il avait grandi dans la maison bostonienne typique, élégante et ancienne, sous la garde de sa grand-mère, car sa mère était morte en lui donnant naissance ; et toute sa vie il avait bénéficié de tous les comforts et privilèges que la fortune de son père pouvait lui assurer.

Mais toujours, il y avait cette insatisfaction qui l'intriguait parce qu'il n'arrivait même pas à la définir. Il voulait vivre parmi ses égaux – des gens qui ne seraient ni meilleurs, ni pires que lui. C'était le mieux qu'il pût faire pour décrire la source de sa tristesse à vivre à Boston et son désir d'aller ailleurs.

En 1845, il quitta son foyer et partit dans l'Ouest, bien au-delà de la frontière qui reculait toujours, là où il espérait trouver ses pairs. Il avait dans l'idée qu'en pays indien, au cœur du danger, tous les hommes blancs étaient rois, et il voulait être l'un d'eux. Mais il découvrit, dans l'Ouest comme à Boston, que ceux qu'il respectait lui étaient toujours supérieurs, même s'ils ne savaient pas lire, et que ceux qu'il ne respectait pas ne valaient pas la peine qu'on leur adresse la parole.

Néanmoins, il avait de l'argent et il pouvait engager les hommes qu'il respectait. Il en engagea quatre, pour faire la cuisine, chasser, lui servir de guide et de compagnons, mais ils se révélèrent peu amicaux.

Ils étaient différents de lui et il était toujours seul. Il continuait à s'interroger sombrement sur son statut dans le monde, hanté par le désir de trouver ses égaux.

Un jour de juin, il apprit ce que signifiait ne pas avoir de statut du tout. Il fut capturé par un petit groupe d'Indiens Crows au cours d'un raid.

Il entendit des coups de feu et les cris brefs de ses compagnons, de l'autre côté du coude formé par le cours d'eau, juste avant qu'ils meurent, mais il ne vit jamais leurs corps. Il n'eut pas l'occasion de se défendre parce qu'il était en train de se baigner, nu et sans armes, quand un guerrier crow se saisit de lui et l'immobilisa.

Son ravisseur finit par le lâcher, le laisser courir. Puis tous les autres se mirent à le poursuivre à cheval pour s'amuser, le frappant de leur bâton à coups. Ils arboraient les scalps sanguinolents de ses compagnons, et l'un d'eux avait même pris la barbe noire de Baptiste comme trophée.

Ils l'emmenèrent le plus naturellement du monde, comme ils emmenaient les chevaux qu'ils avaient capturés. Il était nu et sans chaussures, tout comme les chevaux, et toujours comme eux, il avait une longe de cuir brut autour du cou. Tant qu'il ne tombait pas à terre, les Crows l'ignoraient.

Le second jour, ils lui donnèrent sa culotte. Ses pieds étaient trop enflés pour rentrer dans ses bottes, mais l'un des Indiens lui jeta une paire de mocassins qui avaient appartenu à Henri, le métis mort près du cours d'eau. Le prisonnier les enfila avec reconnaissance. Le troisième jour, ils le laissèrent monter l'un des chevaux de rechange pour que le groupe puisse avancer plus rapidement et ce même jour, ils arrivèrent en vue de leur campement.

Il pensa à s'évader, espérant être tué en combattant plutôt que de mourir lentement sous la torture dans leur camp, mais il n'eut pas l'occasion de faire la moindre tentative. Ils avaient, plus que lui, l'habitude de l'évasion, et, sachant à quoi s'attendre, ils étaient en mesure de devancer ses mouvements. La seule autre fois où il avait essayé d'échapper à quelqu'un, il avait réussi. Quand il avait quitté sa maison à Boston, son père s'était mis en rage et sa grand-mère avait pleuré, mais leurs discours n'étaient pas parvenus à le dissuader de partir.

Les hommes qui composaient la troupe guerrière des Crows ne s'embarrassèrent pas de mots.

Avant d'entrer dans le camp, ils firent halte et enfilèrent leurs parures ainsi qu'une partie des vêtements de leurs ennemis ; ils peignirent leurs visages en noir. Puis, traînant l'homme blanc par sa longe, comme s'il était un cheval, ils pénétrèrent dans le cercle des tipis, criant, chantant et brandissant leurs armes. Il était inconscient quand il arriva dans le village ; il était tombé et les guerriers l'avaient traîné.

Il gisait, hébété et meurtri, près d'un tipi, tandis qu'autour de lui la vie du camp, bruyante et animée, continuait, et des Indiens vinrent le regarder. Il était dévoré par la soif et quand il se mit à pleuvoir, il lécha l'eau sur le sol comme un chien. Une vieille femme hurlante et décharnée, aux cheveux gris en broussaille, l'air perpétuellement affairé, jeta un morceau de viande par terre, et il se battit avec les chiens pour s'en emparer.

Quand il retrouva sa lucidité, il éprouva de la colère, bien que la colère fût une émotion qu'il savait ne pas pouvoir se permettre.

« C'était mieux quand j'étais un cheval, pensa-t-il, quand ils me traînaient par la longe passée à mon cou. Je ne serai pas un chien, quoi qu'il arrive. »

La vieille harpie lui donna de la graisse rance et puante et le laissa deviner ce qu'il fallait en faire. Il l'appliqua avec précaution sur son corps meurtri et desséché par le soleil.

« Maintenant, pensa-t-il, je sens exactement comme eux. »

Pendant que ses plaies se cicatrisaient, il considéra froidement les avantages qu'il aurait à être un cheval. Un homme aurait à subir des humiliations et, tôt ou tard, il rendrait les coups et c'en serait fini de lui. Mais un cheval pouvait se contenter d'être docile. Très bien, il allait apprendre à vivre sans fierté.

Il comprit qu'il était la propriété de la vieille femme qui vociférait, un beau cadeau de son fils qu'elle se plaisait à exhiber. Elle criait beaucoup plus après lui qu'après les autres, probablement pour impressionner les voisins afin qu'ils n'oublient pas que son fils était un homme grand et généreux. Elle était autoritaire et orgueilleuse,

un épouvantable sac d'os et de chairs affaissées, et elle travaillait incroyablement dur.

L'homme blanc, qui se considérait à présent comme un cheval, oubliait parfois de s'inquiéter du danger qu'il courait. Il ne cessait, mentalement, de prendre des notes sur ce qu'il raconterait aux siens à Boston à propos de son épouvantable aventure. Il serait accueilli comme un héros et dirait : « Grand-mère, je vais aller te chercher ton châte. J'ai été habitué à faire de menus travaux pour une autre dame de ton âge. »

Deux filles vivaient dans le tipi avec la vieille harpie et son guerrier de fils. L'une d'elles, déduisit le prisonnier, était la femme de son ravisseur, et l'autre sa petite sœur. La belle-fille était suffisante et capricieuse. Étant aimée, elle n'avait pas besoin d'être utile. L'autre, plus jeune, avait un regard brillant et vagabond. Plus souvent qu'à son tour, il vagabondait jusqu'à l'homme blanc qui prétendait être un cheval.

Les deux filles travaillaient quand la vieille les y obligeait, mais elles saisissaient toutes les occasions de s'enfuir pour faire quelque chose qui leur plaisait plus. Il y avait des jeux et des concours bruyants et beaucoup de gaieté. Pas pour l'homme blanc. Il était en train de découvrir ce qu'était la solitude.

Ce fut un été d'abondance dans les plaines, il y eut assez de bisons pour la viande, les vêtements et la fabrication des tipis. Les Crows étaient riches en chevaux, prospères et satisfaits. Si leurs guerriers n'avaient pas été aussi avides de gloire, pensa l'homme blanc, ils auraient été beaucoup plus nombreux. Mais ils se donnaient un mal fou pour aller au-devant de la mort et quand l'un d'eux la rencontrait, le camp entier le pleurait exagérément et en appelait à son dieu, criant vengeance.

Le prisonnier fut un cheval tout l'été, un docile portefaix, prudent et patient. Il ne cessait de se dire qu'il devait être un cheval plus accommodant que les autres, parce qu'il ne pouvait pas donner de coups de sabot ni de coups de dents. Aidant la vieille femme à charger les chevaux pour un voyage, il tira sur un bât et dit :

— Tout doux, mon frère. C'est plus facile quand on ne résiste pas.

Le cheval le regarda de ses grands yeux, comme s'il comprenait son langage – une pensée réconfortante parce que personne d'autre ne le pouvait. Mais même parmi les chevaux, il se sentait inférieur. Eux parviendraient à subsister s'ils s'échappaient. Lui mourrait tout simplement de faim. Il était toujours envieux, même parmi les chevaux.

Avec humilité, il portait et rapportait. Quelquefois, il proposait même son aide, mais il n'avait aucun talent pour les interminables travaux des femmes et on ne se fiait pas assez à lui pour le laisser chasser avec les hommes, les pourvoyeurs.

Quand le camp se déplaça, il porta un bât et se traîna avec les femmes. Même les chiens travaillaient dans ces moments-là, tirant de petites charges sur des travois faits de branchages.

L'Indien qui l'avait capturé vivait comme un seigneur, ainsi qu'il en avait le droit. Il chassait avec ses pairs, assistait à de longues réunions rituelles, entrecoupées de chants et de danses, et se prélassait à l'ombre avec son épouse vaniteuse. Il n'avait que deux responsabilités : tuer des bisons et se couvrir de gloire. L'homme blanc avait un statut tellement en dessous du sien que l'Indien ne songeait même pas à être jaloux.

Un jour il se produisit plusieurs choses qui firent penser au prisonnier qu'il pourrait bien redevenir un homme. Ce fut le jour où il commença à comprendre leur langage. Pendant quatre mois, il l'avait entendu, jour et nuit, les joies et les peines, les chants rituels et les prières psalmodiées, les querelles et les délibérations. Rien de ce qui lui parvenait aux oreilles n'avait de sens.

Mais en cette importante journée du début de l'automne, les deux jeunes femmes partirent pour la rivière et l'une d'elles s'adressa à la vieille femme pardessus son épaule. L'homme blanc sursauta. Elle avait dit qu'elle allait se baigner. Sa compréhension fut si soudaine qu'il eut l'impression que ses oreilles venaient de se déboucher. Écoutant le vacarme du camp, il entendit des fragments qui avaient un sens au lieu de l'habituel charabia.

Ce même jour, la vieille sortit une paire de mocassins du tipi et la lança par terre devant lui. Il ne croyait pas qu'elle pût avoir un geste

de gentillesse envers lui, mais le fait de lui donner des mocassins était une façon de veiller sur sa propriété.

Pour la remercier, il fit preuve d'une grande audace. Il cueillit une petite poignée de fleurs d'automne qui se fanaient déjà et les lui apporta, tandis qu'accroupie devant son tipi, elle grattait une peau de bison avec un outil composé d'un morceau de fer attaché à un os. Ses mains étaient hideuses – sur presque tous ses doigts, la première phalange manquait. Il s'inclina solennellement et tendit les fleurs.

Elle lui jeta un regard noir par-dessous le fouillis de ses cheveux courts et emmêlés. Elle regarda fixement les fleurs, les fit tomber d'un coup sec de la main et fonça vers le tipi voisin en brailant pour raconter l'incident. Il l'entendit hurler de rire avec les autres femmes.

L'homme blanc redressa les épaules et se dirigea hardiment vers trois petits garçons qui tiraient leurs flèches sur une cible. Il dit en anglais :

— Montrez-moi comment on fait, voulez-vous ?

Ils froncèrent les sourcils, mais il tendit la main comme s'il ne pouvait y avoir le moindre doute. L'un d'entre eux lui donna un arc et une flèche, et ils pouffèrent de rire quand il rata la cible.

Les gens du village riaient facilement, sauf quand ils étaient en colère. Ils s'amuserent de le voir jouer avec les petits garçons. Quelques jours plus tard, il demanda, par gestes, à la vieille de lui donner un arc que son fils venait juste d'abandonner, un arc en corne taillé pour un homme. Il fouilla les rebuts pour trouver de vieilles flèches. La vieille se gaussa de son manque d'adresse au tir et appela ses voisins pour qu'ils participent au divertissement.

Quand il parvint à comprendre les mots, il put identifier les gens par leur nom. La vieille s'appelait Greasy Hand et sa fille Pretty Calf. Le nom de l'autre femme n'était pas très clair pour lui, parce que les mots qui le composaient n'entraient pas encore dans son vocabulaire. L'homme qui l'avait capturé se nommait Yellow Robe.

À partir du moment où il comprit, il put commencer à parler et il se sentit moins seul. Personne n'avait jugé utile de lui parler puisque de toute façon il ne pouvait pas comprendre. Il demanda à la vieille :

« Quel est mon nom ? » Tant qu'il l'ignorait, il était incomplet. Elle haussa les épaules pour lui faire savoir qu'il n'en avait pas.

Il lui dit dans le langage des Crows :

— Mon nom est Cheval.

Il répéta sa phrase, et elle hocha la tête. Ensuite ils l'appelèrent Cheval quand ils avaient à s'adresser à lui. Personne n'y attachait le moindre intérêt, excepté l'homme blanc.

Ils lui faisaient maintenant assez confiance pour le laisser sortir du camp, de sorte qu'il aurait pu s'enfuir, et, par un improbable coup de chance, réussir à atteindre un comptoir de commerce ou un fort, mais l'hiver était trop proche. Il n'osait pas partir sans cheval ; il avait besoin de vêtements, d'une arme de chasse meilleure que la sienne et d'une adresse plus affirmée dans la façon de l'utiliser. Il n'osait pas voler, car alors ils l'auraient sûrement poursuivi, et tout aussi sûrement rattrapé. Se souvenant de la chaleur de la maison qui l'attendait à Boston, il s'installa pour l'hiver.

Par une nuit froide, il rampa à l'intérieur du tipi quand les autres furent couchés. Même un cheval pouvait essayer de trouver un abri contre la bise. La vieille grommela, mais sans conviction. Elle ne le chassa pas.

Ils tolérèrent sa présence, dans l'ombre, tant qu'elle ne devenait pas encombrante.

Il commença à comprendre en quoi la famille qui le possédait était différente des autres. Le destin avait été cruel envers eux. Au cours d'une dispute, brève et âpre, entre vieilles, une femme se moqua de Greasy Hand en persiflant : « Tu n'as pas de parents ! » et Greasy Hand délira pendant de longues minutes sur les exploits de son père, de ses oncles et de ses frères. Et elle avait eu quatre fils, rappela-t-elle à sa détractrice – qui répondit avec mépris : « Où sont-ils ? »

Plus tard, l'homme blanc la trouva assise, en train de gémir et de geindre, se balançant d'avant en arrière sur sa croupe, regardant ses mains mutilées. À ce moment-là, il comprit. Le parent d'un défunt se tranchait souvent une phalange. La vieille Greasy Hand avait pleuré beaucoup de morts. Pour la première fois, il éprouva un soupçon de pitié, mais il la considéra, de même que la colère,

comme une émotion qu'il ne pouvait pas se permettre et l'écarta. Il pensa : « J'en aurai des histoires à raconter quand je rentrerai chez moi ! »

Il plissa le nez de dégoût. Le camp sentait les animaux, la viande et la graisse rance. Il baissa les yeux sur ses jambes nues et tremblantes et sursauta, se rappelant qu'il n'était qu'un cheval.

Il ne pouvait pas se fier à la vieille femme. Elle le nourrissait uniquement parce qu'un esclave affamé finirait par mourir et qu'elle ne pourrait plus se vanter de le posséder. Il put un jour constater à quel point son humeur était changeante, quand elle en eut assez de buter contre l'un des cent chiens qui infestaient le camp. Celui-là était l'un des siens, une grande bête puissante qui avait tiré un travois chargé de bagages quand la tribu avait migré.

Il l'avait vue frapper le bête qui dormait devant le tipi, en travers de son chemin, un nombre incalculable de fois. Le chien s'écartait toujours avec un glapissement, mais revenait systématiquement à la même place. Un jour, elle décocha à l'animal le coup de pied habituel puis le regarda d'un air mauvais tandis qu'il roulait des yeux endormis sans bouger. La vieille attrapa soudain sa hache et trancha la tête du chien d'un coup net. L'air satisfait, elle fit signe à son esclave d'emporter le corps.

« C'aurait pu être moi, pensa-t-il, si j'étais un chien. Mais je suis un cheval. »

Son espoir de vie résidait dans la fille, Pretty Calf. Il entreprit de lui faire la cour, tout en se rendant compte, avec désespoir, qu'il était d'une extrême pauvreté tant en ce qui concernait les biens que les honneurs. Il ne possédait ni chevaux, ni armes, rien qu'un vieil arc et des flèches usées. Il n'avait rien à donner et il avait besoin de présents parce qu'il n'osait pas séduire la fille.

L'une des coutumes, lorsqu'on désirait une femme, voulait qu'on envoie des chevaux en cadeau à son frère aîné, et qu'on donne à sa mère beaucoup de viande de bison. L'homme blanc ne pouvait attendre le moment plus que lointain où il serait assez riche pour distribuer des chevaux ou de la viande. Et il lui fallait courtiser Pretty Calf en secret. Déambuler en jouant d'une flûte taillée dans une

plume d'aigle devant des groupes de jeunes filles attentives, comme le faisaient les jeunes mâles en chasse, ce n'était pas pour lui.

Il ne pouvait pas passer devant le tipi de Pretty Calf en arborant peintures et ornements ; il n'avait ni cheval, ni parures.

Il se rappela que, chez lui, il aurait pu épouser n'importe quelle fille. Mais il ne perdit pas de temps à penser à ça. L'avenir était une chose qui se méritait.

Il osa adresser un clin d'œil à Pretty Calf de temps en temps, ou encore formuler son admiration tandis qu'elle gloussait et dissimulait son visage. Il n'osa pas, pour gagner sa belle, s'enfuir avec elle. Il devait absolument lui donner un cheval pour marquer cette union du sceau de l'approbation tribale. Et il n'aurait pas de cheval tant qu'il n'aurait pas tué un homme pour se le procurer...

L'occasion se présenta au début du printemps. Il était à présent accepté comme une évidence. Il n'était pas intégré à la tribu, mais les Crows le trouvaient amusant, comme un curieux animal domestique, sinon ils ne l'auraient pas nourri durant tout l'hiver.

La chance se présenta pour lui alors qu'il chassait du gibier avec les trois petits garçons qui étaient pour lui des gardiens autant que des compagnons pleins de mépris. Les lapins et les oiseaux ne comptaient pas dans un camp bien pourvu en viande de bison, mais ils constituaient de bonnes cibles.

Ce jour-là, leur petit groupe s'était considérablement éloigné du camp. Ils repérèrent tous immédiatement les deux chevaux dans le ravin. Les garçons et l'homme avancèrent en rampant sur le ventre et virent alors un Indien à terre qui gémissait, un voyageur solitaire. À l'enthousiasme avec lequel ses compagnons continuèrent leur lente avancée, Cheval comprit que l'homme – un membre d'une tribu ennemie – constituait une bonne proie.

Voici comment l'homme blanc captif acquit la richesse et l'honneur qui lui permirent de gagner une épouse et de sauver sa vie : il décocha une flèche qui atteignit le guerrier malade une seconde à peine avant celles de ses petits compagnons et se

précipita pour frapper de son arc l'homme qui grognait encore, et compter coup le premier. Puis il s'empara des chevaux attachés.

Dans le temps qu'il lui fallut pour s'emparer des chevaux, retrouvant ainsi l'espoir d'obtenir sa liberté, les garçons l'avaient suivi, comptant coup avec les gestes et les cris qu'ils avaient répétés depuis l'enfance. L'un d'entre eux avait pris le scalp de l'ennemi. L'homme blanc éprouva un amusement macabre à voir le garçon plié en deux par une nausée soudaine quand il se retrouva avec la chose en main...

Il y eut un vacarme intense quand ils rentrèrent au camp ce soir-là, à deux sur chacun des chevaux. On remarqua le captif. Des Indiens qui l'avaient ignoré en tant qu'esclave dévisageaient le brave qui avait compté coup en premier et volé des chevaux.

Le vacarme continua toute la nuit, tandis que les pères se vantaient bruyamment des exploits de leurs jeunes fils. On fit appel à l'homme blanc pour apaiser une violente querelle entre deux des garçons qui se disputaient pour déterminer qui avait compté coup en second et qui devait se contenter de la troisième place. Après maintes discussions, qui lui passèrent au-dessus de la tête, il désigna d'un air solennel celui qui se trouvait le plus près de lui. Il ne savait pas lequel d'entre eux avait accompli l'exploit et s'en moquait, mais c'était important pour le garçon.

L'homme blanc avait observé des guerriers à l'instant du triomphe. Il savait quoi faire. En matière d'exploits, la modestie n'était pas de mise chez les Crows. Quand un homme avait accompli quelque chose d'important, il en parlait.

L'homme blanc se barbouilla le visage de graisse et de charbon de bois. Il parada dans le cercle des tipis, chantant et psalmodiant des incantations. Il utilisa sa propre langue.

— Bandes de sauvages, pauvres barbares, cria-t-il. Un jour je m'en irai d'ici ! Je réussirai à m'enfuir ! Les Crows écoutèrent avec respect. Il clama ensuite dans leur langue : Cheval ! Je m'appelle Cheval ! et ils hochèrent la tête.

Il avait le droit de se vanter, et il possédait deux chevaux. Avant l'aube, l'homme blanc et sa bien-aimée se retrouvèrent à l'abri derrière une lointaine colline, et il lui dit :

— Je t'aime, petite femme. Je t'aime.

Elle le dévisagea de ses grands yeux sombres et il pensa qu'elle comprenait ses paroles – ou du moins ce qu'il était nécessaire d'en comprendre.

— Tu es mon trésor, continua-t-il, plus précieux que des bijoux, plus important que l'or fin, et je t'appellerai Liberté.

Quand il rentra au camp, deux jours plus tard, il se sentit plein d'assurance, mais inquiet. Il soupçonnait son atout de ne pas être assez fort dans le jeu qu'il jouait sans en connaître vraiment les règles. Mais il lui fut utile.

La vieille Greasy Hand fulmina – pas contre lui. Elle se plaignit de sa fille qui s'était donnée à bas prix. Mais le mariage était aussi valable que n'importe quelle union entre Crows. Il avait donné un cheval.

Ensuite, il apprit leur langue plus rapidement, grâce à Pretty Calf, qu'il appelait parfois Liberté. Il apprit aussi que son épouse aimante et attentive avait quatorze ans.

Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était le changement que son mariage avec Pretty Calf ferait intervenir dans ses relations avec sa mère et son frère. Il avait espéré rendre sa position un peu moins incertaine, mais il ne s'était pas attendu à être traité avec dignité. Greasy Hand ne lui adressait plus du tout la parole. Quand l'homme blanc lui parla, son épouse prit un air consterné pour lui expliquer qu'il ne devait jamais recommencer. Aucune conversation n'était possible entre un homme et sa belle-mère. Il n'avait même pas le droit de prononcer un mot qui faisait partie de son nom.

Ayant ainsi amélioré considérablement sa position, il ne se trouva plus aussi pressé de s'en aller. À présent qu'il avait une épouse, il avait autant de possibilités qu'un autre de devenir un homme riche. Pretty Calf était à son service ; elle allait rarement s'amuser avec les autres filles, mais mettait sa fierté à apprendre de sa mère les nombreuses tâches incombant aux femmes comme le tannage des peaux, la fabrication des vêtements et la préparation de la nourriture.

Il n'était plus un cheval mais une sorte d'homme, un semi-indien, toujours pauvre et maladroit mais chargé d'honneurs, s'accrochant

aux franges de la société Crow.

Il était en mesure d'attendre de pouvoir s'évader avec un minimum de confort, avec des vêtements chauds et un bon cheval, avec de bonnes armes pour chasser. Il était en mesure d'attendre que le camp se déplace et le rapproche d'un comptoir de commerce. Il ne fit pas de plans pour rentrer chez lui. Il rêva de s'y retrouver instantanément, et de raconter des histoires que personne ne croirait. Il n'était pas pressé.

Pretty Calf était ravie de se charger de son éducation. Il commençait à comprendre les coutumes et l'organisation tribales, ainsi que le pourquoi des choses. Elles étaient ce qu'elles étaient, parce qu'il en avait toujours été ainsi. Sa jeune épouse se moquait de son ignorance en lui expliquant ce qu'elle savait depuis toujours. Mais elle ne rit pas quand un guerrier prit la femme de son frère. C'est d'un air solennel qu'elle lui exposa, avec des mots et des gestes, la situation.

Yellow Robe appartenait à la société des Big Dogs. Cut Neck, le voleur d'épouse, appartenait à celle des Foxes. Ils faisaient partie de la même tribu, ils chassaient ensemble et se battaient côte à côte, mais les hommes d'une société avaient le droit de prendre l'épouse de ceux d'une autre s'ils le désiraient, à certaines conditions.

Quand Cut Neck arriva à cheval devant le tipi, chantant et riant, et cria à la femme de Yellow Robe : « Viens, sors dehors ! » elle s'exécuta, l'air suffisant, comme d'habitude, docile et totalement consentante. Ensuite, elle monta en croupe derrière lui durant les processions rituelles et porta son bâton à coups tandis que l'autre épouse du guerrier feignait l'indifférence.

— Mais pourquoi ? demanda l'homme blanc à sa femme, sa Liberté. Pourquoi ton frère l'a-t-il laissée partir ? Il reste assis à fumer et ne dit pas un mot.

Pretty Calf fut choquée par sa suggestion. Elle expliqua que son frère ne pouvait absolument pas récupérer sa femme. Il ne pouvait même pas la reprendre si elle voulait revenir – et elle le voudrait sans doute quand Cut Neck serait lassé d'elle. Yellow Robe n'avait pas non plus le droit d'admettre que son cœur était brisé. Les choses étaient ainsi. Ne pas s'y conformer signifiait être déshonoré.

La femme, dit-elle, aurait pu se cacher pour échapper à Cut Neck. Elle aurait même pu refuser de le suivre si elle avait été une *ba-wurokee* – une femme vraiment vertueuse. Mais elle avait été l'épouse de Cut Neck une fois déjà, quand ils étaient partis cueillir des baies, et il avait le droit de venir la réclamer.

— Tout cela n'a pas le moindre sens, affirma l'homme blanc. Il regarda farouchement sa jeune épouse. Si tu pars, j'irai te chercher ! promit-il.

Elle rit et enfouit sa tête au creux de son épaule. Je n'aurai pas à partir, dit-elle. Cheval est mon premier homme. Il n'y a pas de trou dans mon mocassin.

Il lui caressa les cheveux et dit :

— *Ba-wurokee*.

Elle murmura avec beaucoup d'audace :

— *Hayha*, et quand il ne répondit pas, parce qu'il ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire, elle s'écarta, blessée.

— C'est comme ça qu'une femme appelle un homme si elle pense qu'il ne la quittera pas. Est-ce que je me trompe ?

L'homme blanc la serra contre lui et mentit :

— Pretty Calf ne se trompe pas. Cheval ne la quittera pas. Cheval ne prendra pas non plus d'autre épouse.

Non, il ne le ferait certainement pas. Abandonner celle-là allait se révéler plus dur que de la conquérir.

— *Haya*, murmura-t-il. Liberté.

Sa conscience le travaillait, mais pas trop. Pretty Calf pourrait facilement trouver un autre homme quand il serait parti, meilleur pourvoyeur sans nul doute. Son habileté de chasseur se développait, mais il était encore maladroit.

Il n'était pas pressé de partir. Il s'était habitué à la plupart des coutumes crows et parvenait à supporter les autres. Il devenait prospère. Il possédait cinq chevaux. Sa place au sein de la tribu était assurée. Trois ou quatre jeunes femmes, y compris celle qui avait appartenu à Yellow Robe, lui firent des avances. Pretty Calf s'enorgueillissait d'avoir un homme aussi séduisant.

Lorsqu'il eut tout ce dont il avait besoin pour son voyage secret, l'herbe commençait à jaunir et le long froid d'hiver approchait. Il était

asservi par la fille qu'il appelait Liberté et, avant que l'hiver ne se termine, par le fait de savoir qu'elle portait son enfant...

Au printemps, la société des Big Dogs se réunit pour une longue cérémonie. L'homme blanc se promena avec sa femme le long du cours d'eau en songeant : « Quand je rentrerai chez moi, je raconterai tout des chants et des roulements de tambour. Un jour. Un jour. »

Pretty Calf ne voulut pas se coucher quand ils rentrèrent au tipi.

— Attends et vois ce qui se passe pour mon frère, demanda-t-elle d'une voix pressante. On ne sait pas ce qui pourrait arriver.

D'après ce que Cheval put comprendre, les Big Dogs préparaient une sorte d'élection. Il dorlota son épouse, veillant avec elle près du feu. Même la vieille femme, qui n'avait jamais de mal à dormir quand elle ne travaillait pas, s'agitait dans le tipi sans trouver le repos.

L'homme blanc bâillait de fatigue quand cessa le vacarme de la cérémonie. Lorsque Yellow Robe apparut, sauvage et bariolé, orné de peintures, de plumes et de fourrures, les femmes s'exclamèrent. Il y eut une conversation trop rapide pour que Cheval puisse la suivre, et la vieille femme poussa une plainte, mais son fils lui ordonna d'un ton brutal de se taire.

Quand l'homme blanc se coucha, il eut l'impression que sa femme, près de lui, pleurait.

Le lendemain matin, elle expliqua :

— Il porte la ceinture en peau d'ours. Maintenant il n'a plus le droit de battre en retraite au combat. Il sera toujours en danger. Il mourra.

— Peut-être pas, dit-il en essayant d'en persuader Pretty Calf.

Elle se rappela que quelques rares hommes avaient eu l'honneur de porter la ceinture en peau d'ours, qui les vouait aux plus dangereuses audaces, et n'étaient pas morts. S'ils survivaient au-delà de l'été, ils étaient alors libérés de leurs vœux.

— Mon frère veut mourir, se lamenta-t-elle. Son cœur est amer.

Yellow Robe survécut à une demi-douzaine d'affrontements l'opposant à de petits groupes de pillards de plusieurs tribus hostiles. Ses exploits furent nombreux. Il captura des chevaux dans un camp

ennemi, dirigea deux raids avec succès, compta coup le premier et arracha un fusil des mains d'un adversaire. Il portait des queues de loup sur ses mocassins, des peaux d'hermine sur sa tunique. Il orna les jambes de son pantalon de franges de cheveux provenant de scalps ennemis.

Quand sa mère se risqua à suggérer, ainsi qu'elle le faisait souvent :

— Mon fils devrait prendre une nouvelle épouse, j'ai besoin d'une autre femme pour m'aider.

Il l'ignora. Il passait de longues heures en prières, seul sur les collines, ou en conférence avec un homme-médecine. Il jeûnait et faisait des vœux qu'il tenait. Et avant qu'il puisse se libérer de l'honneur pesant de la ceinture en peau d'ours, il partit pour son dernier raid.

Les guerriers revenaient du Nord juste au moment où l'homme blanc et deux autres chasseurs arrivaient du Sud, avec de la viande d'élan et de bison encore sanglante enveloppée dans des peaux attachées sur le dos de leurs chevaux rétifs. L'un des chasseurs grogna et ils s'arrêtèrent pour observer un cavalier sur la colline, au nord du village.

L'homme descendit de cheval, leva une couverture et la laissa tomber. Il répéta son geste.

Les chasseurs murmurèrent avec consternation. « Deux ! Deux morts ! » Ils galopèrent jusqu'au camp où des lamentations se faisaient déjà entendre.

Un messenger envoyé par le groupe des guerriers descendit de la colline. Les autres restèrent en arrière pour peindre leur visage aux couleurs du deuil et de la victoire. L'un des deux morts était Yellow Robe. Ils avaient déposé son corps dans une grotte qu'ils avaient murée à l'aide de pierres. L'autre homme était mort plus tard, et son corps se trouvait sur un arbre.

Il y avait du sang devant le tipi où Yellow Robe ne reviendrait plus jamais. Sa mère, les cheveux coupés court, était assise à l'entrée, se balançant d'avant en arrière, hurlant son chagrin. De sa main valide, elle protégeait celle qu'elle venait de mutiler. Elle s'était tranché une autre phalange.

Pretty Calf avait coupé des mèches de ses longs cheveux et pleurait tout en se tailladant les bras avec un couteau. L'homme blanc essaya de lui enlever l'arme des mains mais elle protesta d'un air tellement pitoyable qu'il la laissa agir à sa guise. Ils commençaient à le rendre malade, tous autant qu'ils étaient.

« Sauvages ! pensa-t-il. Maintenant je vais rentrer ! J'irai chasser seul et je ne reviendrai pas. »

Mais il ne partit pas tout de suite parce qu'il était le seul chasseur dans la loge de deux femmes affligées dont l'une était vieille, et l'autre enceinte de son enfant.

Dans leur chagrin, elles le rendirent pauvre à nouveau. Tout ce qui signifiait richesse, confort et sécurité, elles le sacrifièrent aux esprits, parce que Yellow Robe était mort. Le tipi, fait de dix-sept superbes peaux de bison, les fourrures, qui devaient leur tenir chaud, la robe de daim blanc, bordée de dents d'élan, que Pretty Calf aimait tant, jusqu'à leurs outils et aux armes de Yellow Robe, tout, sauf ses objets sacrés, fut abandonné dans la prairie, et le camp entier se déplaça. Deux de ses meilleurs chevaux furent tués en sacrifice et les femmes donnèrent les autres.

Ils n'avaient pas d'abri. Ils n'auraient pas de tipi à eux avant que deux mois de deuil, au moins, ne s'écoulent, et les femmes devraient alors tanner des peaux pour le construire. Dans l'intervalle, ils pouvaient vivre dans des huttes provisoires faites d'osier et recouvertes de peaux données par des amis compatissants. Ils auraient pu aller habiter avec leurs parents, mais les femmes de Yellow Robe n'avaient pas de famille.

Jusqu'à cet instant, l'homme blanc ne s'était pas rendu compte combien il était terrible pour un Crow de ne pas avoir de parents. Pas étonnant que la vieille Greasy Hand n'ait plus que des moignons de doigts. Elle avait porté le deuil, d'une année à l'autre, pour tous ceux qu'elle avait aimés. Il ne lui restait plus que sa fille, Pretty Calf.

Cheval était furieux de leur stupidité. Il avait déjà été assez pénible pour lui, en tant que captif, de se retrouver nu comme un cheval et pauvre comme un esclave, mais c'était parce que ses geôliers l'avaient dépouillé de tout. Ces femmes avaient volontairement donné tout ce dont elles avaient besoin.

Il éprouvait trop de colère envers elles pour dormir dans la hutte. Il s'installa sous un arbre. Et le troisième soir après le début du deuil, il fit ses plans. Il avait un couteau et un arc. Il allait prendre deux chevaux et partir en quête de viande. Et il ne reviendrait pas. Il se rendit compte qu'il y avait beaucoup de choses dont il ne parlerait pas quand il rentrerait chez lui.

Dans la hutte d'osier, Pretty Calf poussa un cri. Il entendit des bruissements et la voix plaintive de la vieille femme.

Quelque vingt-quatre heures plus tard, son fils naquit, avec deux mois d'avance, dans le tipi d'une habile femme-médecine. L'enfant ne respira pas et la mère mourut avant le coucher du soleil.

L'homme blanc éprouva un choc trop violent pour savoir s'il devait pleurer leur mort et de quelle manière il devait le faire. La vieille femme hurla jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de voix. Pitoyable, elle alla vers lui, cassée en deux et tremblante, aveuglée par le chagrin. Elle lui tendit son couteau et il le prit.

Elle écarta ses doigts et secoua la tête. Si elle tranchait une autre phalange, elle ne parviendrait plus à travailler. Elle ne pouvait se permettre de concrétiser encore une fois son chagrin.

« D'accord ! D'accord ! » fit l'homme blanc entre ses dents. Il se taillada les bras avec le couteau et regarda couler le sang. C'était peu cher payer pour Pretty Calf, pour la petite Liberté.

Maintenant, plus rien ne me retient, pensa-t-il. Quand je rentrerai, il ne faudra pas que je leur laisse voir les cicatrices.

Il regarda Greasy Hand, hideuse dans sa vieillesse accablée de chagrin, et se dit : « Je suis vraiment libre maintenant. » Quand une épouse meurt, son mari n'a plus aucun devoir envers sa famille. Pretty Calf le lui avait expliqué un jour où il s'étonnait de voir un homme déménager d'un tipi à un autre.

Greasy Hand, évidemment, allait devoir mener la vie des charognards. Il y en avait une avec la tribu, une vieille qui n'avait pas de famille et dont personne ne se sentait responsable. Elle vivait de la nourriture jetée par d'autres plus chanceux. Elle dormait dans des abris qu'elle construisait de ses mains noueuses. Elle se traînait péniblement au bout de la procession lorsque le camp se déplaçait.

Quand elle tombait, personne ne s'en souciait. Quand elle mourrait, personne ne la pleurerait.

Demain matin, décida l'homme blanc, je partirai.

La bouche édentée de sa belle-mère trembla. Elle dit un mot, comme une question. Elle dit « Eero-oshay ? » Elle dit « Fils ? »

Clignant des yeux, il se souvint. Quand son épouse mourait, un homme était libre. Mais sa belle-mère, qui l'avait ignoré avec dignité, pouvait si elle le voulait lui demander de rester. Elle l'y invitait en l'appelant Fils, et il acceptait en répondant Mère.

Greasy Hand se tenait devant lui, courbée par les ans, usée par un labeur sans fin, sans amour et sans enfant, portant les cicatrices de son chagrin. Et malgré son fardeau elle aimait encore assez la vie pour le supplier, lui, la seule personne à qui elle pouvait adresser sa requête. Elle se dépouillait de l'unique chose qui lui restait, sa fierté.

Il regarda vers l'est, au-delà de la prairie. À trois mille kilomètres de là, il y avait son foyer. La vieille ne vivrait pas éternellement. Il pouvait se permettre d'attendre car il était jeune. Il pouvait se permettre de se montrer magnanime car il savait qu'il était un homme. Il lui donna la réponse. « Eegyá », dit-il. « Mère. »

Il rentra chez lui trois ans plus tard. Pour toute explication il déclara : « J'ai vécu un moment avec des Crows. Il a fallu du temps avant que je puisse repartir. Ils m'appelaient Cheval. »

Il ne lui parut pas nécessaire de s'excuser, ni de se vanter, parce qu'il était l'égal de n'importe quel autre homme sur terre.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE COX & WYMAN LTD. (ANGLETERRE)

Dépôt légal : avril 1993
N° d'éditeur : 2278
Imprimé en Angleterre

-
- [1](#) Littéralement : société de la Massue de Guerre. Toutes les tribus indiennes possédaient des sociétés militaires qui protégeaient les camps lors des raids entre tribus, se chargeaient de maintenir l'ordre au cours des chasses, organisaient des fêtes et des danses et transmettaient le savoir tribal d'une génération à l'autre. *(N.d.T.)*
 - [2](#) Traduction des Sonnets de Shakespeare de Henri Thomas. *(N.d.T.)*